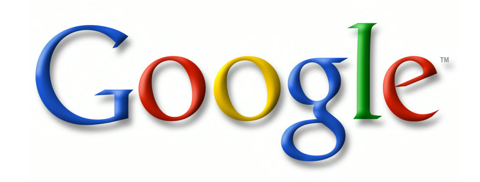
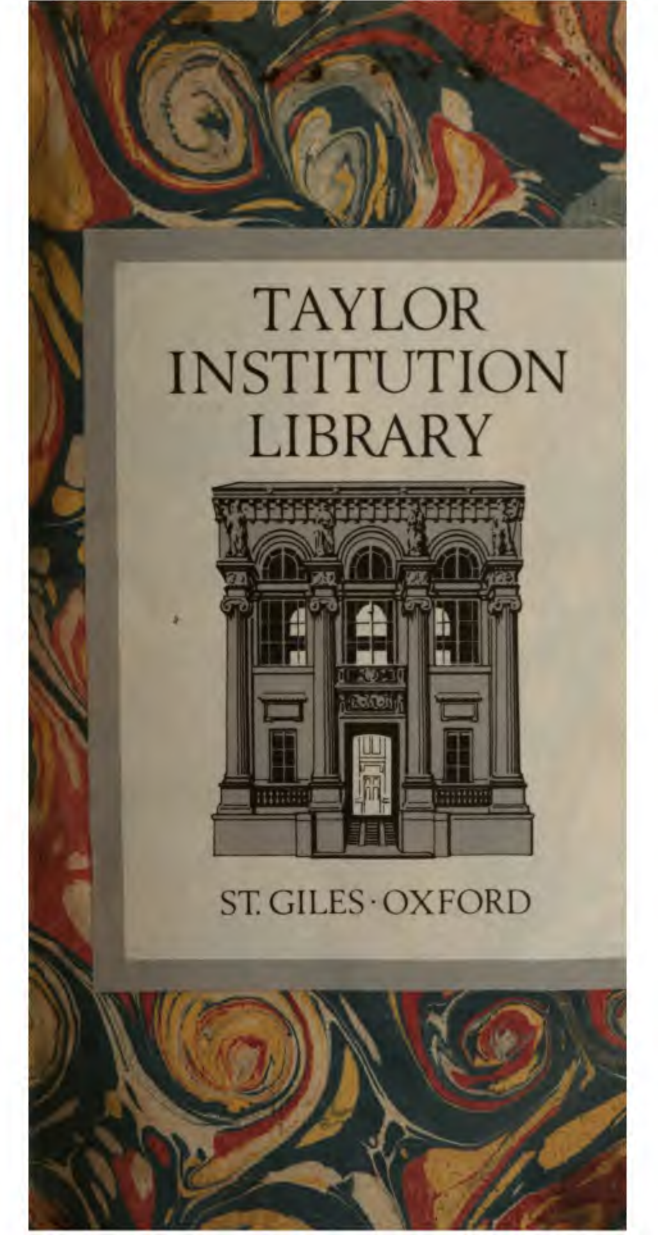





Mr A. G. du Plessis
EX·LIB·P·DE·LA·MORANDIÈRE


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD

Germain-François

Poullain de Saint-Foix

ŒUVRES DE THÉATRE

De M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PRAULT, petit Fils, Libraire Quay des Augustins, la deuxieme Boutique après la rue Gît-le-cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PIECES

Contenües dans ce premier Volume.

L'ORACLE.

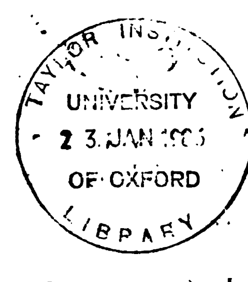
PIRRHA & DEUCALION.

LES VEUVES TURQUES.

LE SILPHE.

L'ISLE SAUVAGE.

LES GRACES.



IL parut, en 1748, deux Volumes de mes Comédies. Je n'étois point à Paris ; ainſi je ne pus pas veiller à cette Edition. Aparemment que le garçon imprimeur, quand il ne pouvoit pas lire le manuſcrit, y ſupleoit par des phraſes de ſon ſtile ; c'eſt ſurtout dans les Piéces du ſecond Volume, qu'il y a le plus de négligences, de Scenes tronquées, & de fautes ridicules & groſſieres. Quelle fut ma ſurpriſe & mon chagrin, lorſque je vis, en 1759, qu'un Imprimeur, à Rouen, venoit de contrefaire, & par-

conséquence de multiplier cette [illegible] & mortifiante Edition. Voici un Recueil, en quatre Volumes, de toutes les Comédies que j'ai fait représenter; ainsi on n'y trouvera que mes fautes, & c'est bien assez.





A

MONSIEUR

LE MARQUIS DE MARIGNY.



ONSIEUR,

J'*Ai souvent l'honneur de vous voir, & votre caractere m'eſt trop connu pour que j'i-*

gnore qu'en vous présentant ce Recueil de mes Comédies; je vous ferois de la peine si je prenois le stile ordinaire des Epitres Dédicatoires, & si je m'étendois sur ces qualités qui vous ont acquis l'affection & l'estime la plus parfaite & la plus générale. Destiné, dès l'âge de dix-huit ans, à proteger, à soutenir, à encourager les Arts, vous avez pensé que vous deviez voyager pour cultiver votre goût natu-

rel par la vue & l'étude de tout ce que l'Italie offre d'admirable en Peinture, en Sculpture, en Architecture. Depuis que vous êtes revenu, vous avez fait faire différens ouvrages utiles, honorables à la nation, & qui lui ont annoncé un Ministre, un protecteur des Arts, éclairé sur la vraie gloire, les employant, les dirigeant en citoyen, & qui toujours ferme dans ses projets, sçauroit lever tous les obstacles, &

satisfaire enfin au vœu général, en achevant ce superbe Palais, dont les ruines & l'abandon devenoient un monument honteux.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
SAINTFOIX.

L'ORACLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Rpréſentée, pour la premiere fois, le 22 Mars 1740.

ACTEURS.

LA FÉE *Souveraine.*

ALCINDOR, *Fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princesse, aimée d'Alcindor.*

La Scene est dans le Palais de la Fée.



L'ORACLE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.



N vérité, vous êtes bien insuportable!

ALCINDOR.

Mais ma mere....

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde ?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour elle dormoit sur un lit de roses...

LA FÉE.

Vous a-t-elle vû ?

ALCINDOR.

Eh, Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête ; l'autre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissoient autour d'elle : quelque songe agréable l'agitoit & peignoit son teint de couleurs vives & mêlées : dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient ; je n'ai pas été le maître de mon transport...

LA FÉE.

Mon fils !

ALCINDOR,

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur... Mais, à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vîte retiré sans qu'elle m'ait apperçu. Madame, c'est en vain que vous m'ordonneriez de differer encore à me présenter devant elle ; il me seroit impossible de vous obéir ; je l'aime, je l'adore, je veux le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant ; je suis la Fée Souveraine ; je puis en un instant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un desert affreux ; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'Amour tourne la tête. Eh bien, mon fils,

perdez-vous ; perdez Lucinde, & détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voye ?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'Oracle sur votre destinée. » Le » fils de la Fée Souveraine, répondit- » il, est menacé de grands malheurs ; » mais il les évitera, & sera même » heureux, s'il peut se faire aimer » d'une jeune Princesse qui le croira » sourd, muet & insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet & insensible !

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea : cependant, à force

d'y rêver, j'esperai qu'en prenant certaines mesures, je pourrois détourner les malheurs qui vous menaçoient & voir même l'accomplissement de l'Oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes; & je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Ecoutez-moi. Au même instant que vous vîtes le jour, naquit une Princesse dans l'Isle voisine : c'est votre Lucinde. Je l'enlevai & la transportai dans ce Palais, inaccessible à tous les humains. Elle n'y a été servie que par des Statuës, & n'y a vû que des figures insensibles, ausquelles, par la puissance de Féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens. Loin de lui donner quelque idée de ce qui se passe

dans le monde, j'ai tâché jusqu'a présent de lui persuader que nous sommes, elle & moi, les seuls êtres qui pensent, qui connoissent & qui raisonnent; & que tous les autres, formés uniquement pour nous servir, ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle, que vous n'êtes qu'une Poupée...

ALCINDOR.

Une Poupée?..

LA FÉE.

Oui, une espece de Marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires.

ALCINDOR.

J'entends : cette idée me divertit, & peut réussir. Psiché ne voyoit point l'Amour ; elle le croyoit un Monstre ; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croye, c'est-à-dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément ; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raison, mais jamais le sentiment. Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera ; sans les comprendre, & qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va chercher & cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira... Oui, Madame, elle m'aimera, & je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver ; vous pouvez compter, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, que je suis une Statuë,

une vraie Statuë, un marbre insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore temps que vous paroissiez... Je l'apperçois; retirez-vous vîte. Dans la conversation que je vais avoir avec elle, je tacherai de préparer les choses & de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi...

LA FÉE.

Bon! voilà l'homme de marbre!

(Le faisant sortir.)

Sortez, vous dis-je, sortez donc.

SCENE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*

CE n'eſt point une illuſion ; ce n'eſt point un ſonge ; il avoit la bouche collée ſur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde ?

LUCINDE.

Ah ! je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche collée ſur votre main ? Eh qui ?

LUCINDE.

Je ne ſçais. Il a diſparu comme un éclair ; mais il ſemble qu'en baiſant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme qui depuis ce moment

agite mon cœur. Oui, depuis ce moment je ne ſuis plus la même ; inquiete, rêveuſe, je cherche... Eh quoi ? Je ne puis me l'expliquer. Il ſemble que je reſpire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée... Quelle union, quelle tendreſſe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiſeaux ! ils étoient ſur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils ſe regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vûs qu'à eux, & que nous n'avons point enſemble vous & moi. Quelques momens de ſilence ſuccédoient à leur ramage, & ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à ſe répondre avec une vivacité, avec une ardeur... Vous riez ?

LA FÉE.

Sans doute. Car enfin, pour ſe répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien auſſi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh, croyez-vous auſſi que votre claveſſin, ou votre baſſe de viole, vous entendent, vous répondent, & ſont ſenſibles aux doux accens de votre voix, lorſqu'ils s'accordent ſi juſte aux tons que vous prenez ?

LUCINDE.

Belle comparaiſon ! ce ſont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiſeaux ſont de pures Machines, mais mieux organiſées, parce que la nature toujours plus induſtrieuſe, toujours plus ſçavante, & toujours ſupérieure à l'art, en a compoſé & arrangé elle-même les reſſorts ?

LUCINDE.

Repetez-le moi encore mille fois,

ma Bonne, & je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisie à la vûë de ces deux oiseaux, repugne à ce que vous me dites ; car enfin, si j'avois pû les attraper, je les aurois flattés de la main, caressés, baisés, je les aurois mis ensemble dans mon appartement, & j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins ; au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à caresser ma Viole ou mon Clavessin, ni à regarder si ma Guittarre avoit froid ou chaud.

LA FÉE.

A part.

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. *Haut.* Lucinde, regardez ces Statuës ; examinez-les bien ; touchez-les ; elles sont de marbre, & vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles ; cependant, je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvemens

que vous admirez dans vos oiseaux, & qui vous font croire qu'ils sentent & qu'ils pensent.

La Fée touche de sa baguette trois Statuës : celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de surprise & d'admiration, & forme ses pas sur une Sarabande jouée par les deux autres Statuës dont l'une tient un violon & l'autre une flute allemande : après la Sarabande tout l'Orchestre en sourdine se joint à la flute & au violon, & joue un air gai & coulé, sur lequel la Statuë, continuant toujours de s'animer par degrés, danse un tambourin par lequel l'entrée finit. Pendant ce divertissement, Lucinde baisse les yeux & paroît triste.

Qu'avez-vous, Lucinde ? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout à coup ? Il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine ?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute. Il confond & détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des Machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, & que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous voir, à vous regarder, à vous entretenir le jour, & à vous retrouver la nuit l'un à côté de l'autre sur une même branche. (*A la Fée.*) La nature, disois-je ensuite en moi-même, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, & il y a sans doute quelque Etre de mon espece... Vous le sçavez, dites-le moi, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FÉE, *souriant.*

Je soupçonne un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, &

qui rode depuis ce matin autour de ce Palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un Etre de son espéce; mais, en vous éveillant, vos regards l'auront fait fuir.

LUCINDE.

Un jeune homme !.. Les Hommes sont-ils aussi des Machines ?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre singe même à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, & leur taille comme celle de ces Statuës. J'en avois autrefois ici quelques-uns ; mais ils ont tant défauts, que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les Oiseaux chantent, ces Statuës dansent, mon Claveffin rend des sons, & ma Pendule indique l'heure qu'il est ; que font les Hommes ?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espéces.

Ceux qu'on appelle Guerriers, & qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une Plaine ; ils ont de longs coûteaux bien tranchans ; ils s'élancent, se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en piéces....

LUCINDE.

Cela est horrible ! oh, ce sont des Machines ; il n'y a point de raison à tout ce carnage là ; cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur & sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre, nous sommes femmes, tout fléchit devant nous ; ces hommes si furieux entr'eux, rampent à nos pieds ; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit ; cet aiman les attache & les plie à tous nos mouvemens ; ils n'ont que ceux que nous voulons, & y sont asservis à peu près comme cette

figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais, cette figure est la mienne?

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous? Les hommes aussi, sans être nous, paroissent devenir d'autres nous-même, se transformer dans nos sentimens, & prendre toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma Bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main, tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce Palais; je veux bien aller le chercher.

LUCINDE.

Allez vîte; j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE, *seule.*

ELLE rit ; de mon impatience sans doute ; elle a raison ; réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chimeres qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien, un homme ?.. Oh, je veux ... je veux jouer un air sur mon Clavessin.

(*Elle va à son Clavessin, & revient aussi-tôt.*)

Je fais une réflexion ; je suis une étourdie ; je devois l'accompagner ; elle auroit guêté de son côté, & moi du mien ; & s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

(*Elle retourne encore à son Clavessin, & revient aussi-tôt.*)

Quel cruel ſoupçon vient m'agiter ! Pourquoi ne m'a-t-elle pas proposé d'aller avec elle ? Car enfin nous nous ſerions aidées ; elle a dû le penſer. Quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me ſuis apperçue qu'elle ſourioit & ne diſoit pas ce qu'elle penſoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres ? Oh, ne ſoyons pas ſa dupe ; allons la joindre avant qu'elle ait le tems...

(Voulant ſortir, elle apperçoit la Fée qui entre.)

SCENE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH, vous voilà ! Eh bien, est-il pris ?

LA FÉE.

Oui ; & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc ?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh ! vous l'aurez laissé échapper.

(*Elle court au fond du Théâtre, & apperçoit Alcindor.*)

Ah ! .. ma Bonne ! .. mais... comment ... en vérité ... oui ...

LA FÉE, *la contrefaisant.*

Ah !.. ma Bonne !.. mais... comment... en vérité... oui... Que voulez-vous dire ?

LUCINDE.

Je ne sçais. Vous m'avez jetté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jetté un regard ?

LUCINDE, *se mettant à côté d'Alcindor.*

Il est aussi grand que moi ! comme il me regarde ! Ses yeux sont doux & gracieux ! Oh, je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent & se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cede volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant..

LA FÉE.

Charmant, ſoit. Mais laiſſons pour quelques momens Monſieur Charmant, & allons conſiderer un Phénomene que je viens d'appercevoir au coucher du Soleil.

LUCINDE.

Ma Bonne, j'ai tant vû le Soleil !

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vû ce Phénomene, & nous raiſonnerons enſemble...

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raiſonnerois fort mal.

LA FÉE.

En Vérité, Mademoiſelle, reſtez avec votre Charmant ; je ne veux point vous gêner ; il faut eſpérer que cette fantaiſie vous paſſera comme bien d'autres.

SCENE

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

ELLE sort ; tant mieux ; sa présence m'embarrassoit ; son esprit est quelquefois monté sur un ton qui m'ennuye beaucoup.

(*Considérant Alcindor.*)

Les beaux cheveux ! Qu'il porte bien la tête ! Sa taille est parfaite ! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'Objet qu'il cherchoit, & que des idées confuses lui traçoient il y a long-tems.

(*Contrefaisant la Fée.*)

Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres !

(*S'approchant d'Alcindor.*)

Non, Charmant, je vous chérirai

toujours. Fantaisie ? Quel terme ! Ne sembleroit-il pas que ce ne sont encore que quelques oiseaux qui m'occupent? Ah, quelle différence, & que je la sens bien !

(*Elle prend un Tabouret & s'assied.*)

Venez, Charmant... Il vient ! il se met à mes genoux ! Oh, cela est trop aimable !

(*Tandis qu'Alcindor est à ses genoux, elle le regarde tendrement, & lui attache au cou un ruban fort long, & s'entortille le bras du reste.*)

J'entends du bruit; seroit-ce déjà Souveraine ?

(*Elle se lève, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en laisse avec le ruban.*)

Elle ne vient pas; je me trompois. Elle est occupée à considérer son Phénomene. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aille la chercher.

(*Elle prend un autre Tabouret, le place auprès du sien, & fait signe à Alcindor de s'asseoir.*)

Il ne veut pas s'asseoir ! Il se remet à mes genoux ! . . Charmant ? Oui, vous êtes charmant ! Je vous ai bien nommé. . . Vous me charmez. . . Vous m'enchantez. . . Hélas ! le plaisir que j'ai à le voir, séduit ma raison ; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre. . . Je me plais dans cette illusion. . . Je ne sçais presque où je suis . . . je soupire . . . un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens, & répand dans mon cœur une joie secrette. . . une agitation. . . une douceur qui jusqu'à présent m'a été inconnue. . . Donnez la main, Charmant.

(*En voulant l'obliger de se lever, elle lui met par hasard la main sur le cœur.*)

En vérité, le cœur lui bat comme à moi !

ALCINDOR, *à part.*

Je n'y puis plus tenir ; cette situation est trop critique pour un Amant.

SCENE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

JE reviens ; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit paroître Sourd, Muet & Insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace ?

LUCINDE.

Ah ! ma chere Bonne ! animez Charmant. Faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre & me répondre.

LA FÉE.

Vous me demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, Madame?

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces Etres qui vous amusent, peuvent bien, par la liaison de leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends. Je pénétre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes

très-sçavante ; que vous voudriez que je devinsse une Philosophe, comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner ; & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous ne serions occupés que du plaisir de nous voir & de nous aimer, & que nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien, Madame, une juste colere me saisit ; je vous déclare que je suis une ignorante, que je veux toujours l'être ; que j'ai la science en horreur, & que je vais à l'instant briser & mettre en piéces tous ces Instrumens de Philosophie qui me paroissent des meubles très-ridicules dans mon Appartement.

Elle sort.

SCENE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant sortir Lucinde.*

ADIEU les Globes & les Sphéres. Cet emportement n'est-il pas charmant ?

LA FÉE.

Il est plaisant, du moins ; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos ; je n'étois plus mon maître ; j'allois parler.

LA FÉE.

Et l'Oracle ?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vûe troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, careſſé par ſes beaux yeux, j'ai long-tems baiſſé les miens; je me mordois les lévres; toute ma perſonne m'embarraſſoit. Ah, Madame, qu'une bouche & des yeux ſont à charge, lorſqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime!

LA FÉE.

Il faudra bien cependant vous contraindre encore quelque tems. Peut-être que les ſentimens qu'elle vous marque, ne ſont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice & d'une curioſité vive pour un objet nouveau. Il eſt donc de la prudence d'examiner pendant ſept ou huit jours....

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours ! mais, mais, mais, Madame, pensez-vous à la situation ? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle, & que semblable au mouton cheri d'une innocente Bergere, je serai caressé à tous les momens du jour, & vous voulez...

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, & qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh comment font tant de jeunes filles qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant, cachent leur amour, & paroissent non-seulement

insensibles, mais même cruelles à un Amant qui leur plaît ?

ALCINDOR.

Oh, je ne suis ni fille ni statuë, & je vais le déclarer à Lucinde.

LA FÉE.

De grace, mon fils, differez encore quelques momens ; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen ; & ne risquez pas de vous découvrir mal-à-propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCENE VIII.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

JE viens de briser le Zodiaque & les Poles, & de jetter par les fenêtres le globe de l'Univers.

LA. FÉE.

Vous êtes bien vive !

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle ! vous dites quelquefois que vous m'aimez, & cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, & me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espece qu'on appelle Petits-Maîtres, il n'est pas possible de le faire penser, & de lui inspirer de la raison ; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet, & cela machinalement, comme tous ceux de son espece.

LUCINDE.

Machinalement !

LA FÉE.

Il fera plus ; il sifflera, fredonnera & chantera même quelques airs & des paroles. . .

LUCINDE, *avec transport.*

Ah ! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers ; mais songez toujours que cela n'a qu'un jargon, une suite de mots & de lieux communs qu'ils répétent à presque toutes les femmes, indifféremment, au hazard, & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*Haut.*) Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho.

(*Elle chante.*)

Tout ce qui respire. . .

ALCINDOR *repete.*

Tout ce qui respire. . .

LA FÉE.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour..

ALCINDOR.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

LUCINDE.

Ah, ma Bonne, le son de sa voix pénétre jusqu'au cœur !

ALCINDOR *à la Fée, qui d'un regard de colere le fait taire.*

Doutez-vous encore de mon bonheur, & que l'Oracle. . .

LUCINDE.

Quel bonheur ? Quel oracle ? Que veut-il dire ?

LA FÉE.

Avez-vous déjà oublié que ces espéces d'animaux là répétent au hazard, sans sentiment & sans raison, ce qu'ils ont entendu chanter ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois presque oublié ; mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien ?

LA FÉE.

Eh bien ?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus ?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente, & je suis sûre que votre Perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon Perroquet ! mon Perroquet ! Vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder ? Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui ?

LUCINDE.

Eh qui n'en auroit pas ? Car enfin regardez-le... mais regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime !

ALCINDOR, *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, & le retient pendant toute cette Scene.*

L'Oracle est accompli, vous dis-je, je veux parler.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il est vrai, croyez-moi, chassez-le de ces lieux, & de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser ! chasser Charmant ! me priver de sa vûë ! ô Ciel !

LA FÉE.

Eh bien, qu'il reste donc, & amusez-vous à lui apprendre des vers &

des chansons que vous lui ferez répéter, tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison, & je veux tout-à-l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde.

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chere Lucinde...

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR, *se débarassant de la Fée qui semble encore vouloir l'arrêter, & se jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore! Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour! Lucinde!.. ma charmante Lucinde!... que de

choses à dire : & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime !

LUCINDE.

Ah, ma Bonne, il parle tout seul ! ce ne sont point là des chansons !

LA FÉE.

Vous voyez que votre premiere leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur ; mon bonheur est certain ; je puis sans crainte me livrer à mes transports, & lui montrer toute la reconnoissance & l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur amoureux & reconnoissant ? Pourquoi me le cachiez-vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai

laissée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité ?

LUCINDE.

Puis-je vous la reprocher ! elle n'a servi qu'à faire mieux éclater tous les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés.

ALCINDOR.

Mon adorable Lucinde !

On entend une simphonie, variée de flutes, de tambourins & de violons.

LA FÉE.

J'entends des concerts : c'est la Fée des Plaisirs : son arrivée m'annonce qu'en effet l'Oracle est accompli, & que désormais les Destins, l'Amour, & l'Hymen vous préparent les jours les plus heureux.

La Fée des Plaisirs paroît avec sa suite qui forme le divertissement.



DIVERTISSEMENT.

RETENEZ bien, jeunes Amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque tems
Sourds, muets, insensibles.
Pour suivre ces sages decrets,
Il n'est pas besoin des aprêts
De la Féerie & du miracle.
Soyez tendres, soyez discrets :
C'est le sens de l'Oracle.

Rendez aux yeux indifferens
Vos cœurs inaccessibles :
Pour tromper les plus vigilans,
Paroissez à tous les instants
Sourds, muets, insensibles.
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos desirs
Prodiguez le charmant spectacle :
Joignez le mystere aux plaisirs :
C'est le sens de l'Oracle.

L'amour vous tend, Objets charmans,
Des pieges invisibles :
Pour fuir les perfides Amans,
Paroissez à tous les sermens
Sourds, muets, insensibles.
Mais après ces sages combats,
Aux cœurs tendres & délicats
N'opposez point d'injuste obstacle :
Éprouvez, ne rebutez pas :
C'est le sens de l'Oracle.

Le jour qu'on aprit la nouvelle de la prise de Mahon, Madame la Comtesse d'Egmont, fille de M. le Maréchal de Richelieu, étant à la Comédie où l'on jouoit l'Oracle, j'ajoutai ces deux couplets sur un autre air qu'on chante ordinairement à la fin de cette Piece.

En vain dans un Fort redoutable,
L'ennemi se croit imprenable,
Et du haut de son Roc insulte à nos soldats.
Quand notre Maréchal commande,
Il faut que la Place se rende :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.

❦

A MADAME D'EGMONT.

La victoire a ſeché vos larmes :
A l'himen prodiguez vos charmes,
Et qu'un nouveau héros guide un jour nos ſoldats.
Votre ſang lui donnant la vie,
Vaudra tous les dons de Féerie :
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.

FIN.

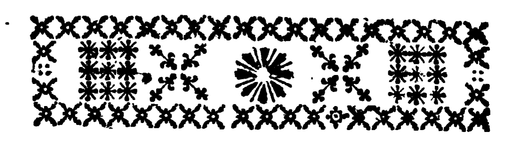
J'AI

J'Ai fait des Comédies à trois ſeuls Acteurs ; mais il étoit d'une toute autre difficulté d'en faire une où il n'y en auroit que deux ; le ſuccès devoit même m'en paroître preſqu'impoſſible, parce qu'une pareille Piéce entraîne néceſſairement des monologues, & que le monologue refroidit la Scene. Cette petite Comédie plut beaucoup à la Cour, & y fut redemandée ; au lieu que la premiere Repréſentation n'avoit que foiblement réuſſi à Paris ; les Repréſentations ſuivantes furent plus heureuſes, & j'oſe croire qu'on la verra toujours avec plaiſir, pourvû qu'elle ſoit vivement jouée.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA MARQUISE, *jeune veuve, très-vive.*

LE CHEVALIER.



PROLOGUE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

SÇAVEZ-VOUS pourquoi je vous ai apellé ?

LE CHEVALIER.

Pour que j'aye le plaisir d'être auprès de vous.

LA MARQUISE.

Je vous trouve admirable ! est-ce que je m'intéresse à vos plaisirs ? C'est pour voir toutes les mines que vous allez faire pendant la représentation de cette petite Comédie que vous avez vantée, & que tout le monde,

j'en ſuis ſure, va trouver froide & peu intéreſſante.

LE CHEVALIER.

Vous en êtes ſure ? Mais, Madame...

LA MARQUISE.

Mais, mon cher Monſieur, j'en ſuis fâchée pour le beau jugement que vous en avez porté.

LE CHEVALIER.

Vous vous piquez d'être vraie, ſincere...

LA MARQUISE.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, lorſque l'Auteur nous la liſoit, il y a deux jours, vous entendis-je repeter pluſieurs fois, fort bien, à merveilles, on ne peut pas mieux ?

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

La mépriſe eſt plaiſante ! je parlois à une de mes femmes qui m'eſſayoit une

coëffure nouvelle. A peine écoutai-je la premiere Scene.

LE CHEVALIER.

Comment pouvez-vous donc juger de cette Piece ?

LA MARQUISE *embarassée.*

Comment ?.. Comment ?.. Comme on juge. ...

LE CHEVALIER.

Oui, souvent, vous avez raison.

LA MARQUISE.

Quoi, vous voudriez me persuader que le projet seul de faire une Comédie où il n'y auroit que deux Acteurs, n'étoit pas fou, extravagant ?

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'il étoit difficile à remplir ; mais dans cet essai, fou, extravagant, d'une Comédie où l'on ne vouloit absolument employer que deux Acteurs, cet intérêt, ce nœud, ce dénouement qui se trouvent préci-

ſément & uniquement réduits & renfermés entre Pirrha & Deucalion, me paroiſſent heureuſement imaginés. En général, l'idée de cette petite Piece m'a paru neuve & aſſez ingénieuſe.

LA MARQUISE.

Je vois que s'il n'y avoit eu qu'un ſeul Acteur, elle vous auroit paru un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER.

Non, Madame : deux, c'eſt la nature ; la Comédie doit-être une image de la vie ordinaire, & comme je ſuis perſuadé que vous, l'amour & moi pourroient former. . .

LA MARQUISE *vivement.*

Ils ne formeront jamais rien ; mais rien, abſolument rien, que quelques folles idées dans votre tête, & des ſentimens fort inutiles dans votre cœur ; cela eſt dit, décidé, arrangé : vous y pouvez compter : revenons à la Piece. On auroit pû ménager des

Scenes où Deucalion & Pirrha se seroient entretenus sur leur postérité, & alors quelle foule d'images, de caracteres vifs, de portraits brillans, d'idées plaisantes, agréables, piquantes, sur tous les états & sur toutes les conditions !

LE CHEVALIER.

Et entr'autres sur les gens de robe, les Financiers & les Abbés ? En vérité, Madame, ces railleries tant de fois répetées, peuvent-elles plaire encore !

LA MARQUISE.

Par la tournure & l'expression, on leur donne les graces de la nouveauté.

LE CHEVALIER.

Et rarement celles de la raison. Je sçais cependant qu'elles saisissent ordinairement le gros du Public ; mais ces prétendus brillans n'auroient-ils pas été déplacés dans cette petite Comédie ? J'ai cru, je vous l'avoue,

que ſon action ſimple & réduite à elle-même, plairoit par ſon unité, & que ſoutenue par une expreſſion de ſentiment qui m'a paru noble, vraie & naturelle, on devoit abſolument en bannir l'art & la parure empruntée, pour n'y conſerver que des nuances ſimples & peu colorées.

LA MARQUISE.

Elles ne pouvoient être trop chargées ; mais le goût de votre ami eſt de ne s'amuſer que ſur des eſpeces de mignaturès, de petits développemens naifs du cœur, quelques idées riantes, qu'il veut toujours traiter ſimplement & ne jamais parer que de leurs propres beautés qui ſouvent même ſe perdent ſous ſa main.

LE CHEVALIER.

Ces eſpeces de mignatures, ces petites idées riantes & ces développemens naifs du cœur, ſont aſſez difficiles à renfermer dans leurs juſtes pro-

portions, & les traits fins & délicats qui leur sont propres, & surtout ceux de la simplicité, ne se trouvent pas aisément.

LA MARQUISE.

En un mot, qu'il change de style; il faut dans une Comédie des écarts, des tirades, des traits extrêmement marqués, de gros Financiers, de petits gens de robe sémillans, de fades Abbés, & surtout des Episodes; j'aime les Episodes.

LE CHEVALIER.

Il est certain qu'un Episode qui se lie naturellement à l'action principale, peut y jetter un nouveau feu, la varier & l'embellir; une Comédie avec un Episode heureux & bien amené, c'est Thalie avec du rouge, des mouches & de riches habits; une petite Comédie, réduite à son propre fond c'est Thalie

Dans le ſimple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle fade comparaiſon.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ? J'ajouterai même que l'imagination d'un Auteur, quand elle eſt frapée d'une idée riante, a ſes tranſports, comme le cœur à la vûe d'un objet aimable ; qu'il faut préparer, établir ſon ſujet, filer des Scenes, des incidens, tenir toujours l'eſprit du ſpectateur en ſuſpens, à peu près comme les rigueurs & les demies bontés d'une maitreſſe, qui ſe ſuccedent tour à tour, tiennent un Amant dans l'incertitude de ſon ſort, juſqu'à ce qu'enfin le moment du dénouement arrive.

LA MARQUISE.

Enfin, vous êtes un extravagant

dont les discours m'ennuyent, & la Piece commence fort à propos.

LE CHEVALIER.

Quoi, vous voulez l'écouter ?

LA MARQUISE.

Que n'écouterois-je pas plutôt que de vous entendre !

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMÉDIE

DEUCALION.

PIRRHA.

La Scene est dans une Forêt.



DEUCALION ET *PIRRHA*, COMÉDIE.

Le Théâtre représente une Forêt. DEUCALION *est endormi au pied d'une Statuë dont la figure & les traits ne laissent point distinguer si elle est d'un homme ou d'une femme.*

SCENE PREMIERE.

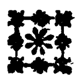
DEUCALION, *s'éveillant.*



Qu'ai-je entendu ! .. Quel ſonge ! .. Aſtrée. ... La divine Aſtrée. .. Elle vient de m'aparoître, & j'aperçois encore

dans les airs la trace brillante du nuage qui la dérobe à ma vûe. » Une fille, » m'a-t-elle dit, qui comme toi s'en» nuye d'être ſeule, va venir te trou» ver, & vous aprendrez l'un & l'au» tre, dans ce jour, la volonté des » immortels. « Dieux tout puiſſans, c'eſt un ami que je vous ai demandé ; un ami avec qui lié par la ſympathie & la vertu, la reſſemblance d'humeur & de caractere, je puiſſe m'entretenir, en contemplant les merveilles que votre main inépuiſable répand ſans ceſſe dans la nature... Une fille dans ces lieux ! Je croyois que toute la race humaine étoit enſevelie ſous les eaux, & que la colere céleſte n'avoit épargné que moi. Il reſteroit des femmes ſur la terre ! Ah ! les Dieux ne m'enverroient ſans doute celle-ci que pour m'éprouver... Mais peut-être eſt-ce une illuſion, un vain

ſonge ? . . Je regarde... O ciel, elle vient ! je l'aperçois à travers ces arbres. Allons, rapellons-nous la fauſſeté, les caprices, les ſéductions, la tirannie de ce ſexe perfide, tous les égaremens où il entrainoit l'homme, ſon malheureux eſclave & dont enfin il a cauſé la perte. Armons-nous de toute la haine . . . Hélas ! un regard, un ſeul regard, & peut-être que dans l'inſtant ce même objet contre lequel je cherche à m'irriter par mes réflexions, embelli par mes deſirs, deviendra l'idole de mon cœur. . . elle aproche . . . ne nous expoſons point au danger de la regarder ; détournons la tête ; fermons les yeux, & reſtons avec elle le moins de temps qu'il ſera poſſible.



SCENE II.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA *au fond du Théâtre.*

VOilà véritablement un homme, & s'il s'apelle Deucalion, je ne puis plus douter que ce ne ſoit une voix céleſte qui cette nuit m'a commandé de venir dans ces lieux. Il en reſte donc encore un ſur la terre! ah! ne le regardons point. (*S'approchant.*) Je cherche Deucalion.

DEUCALION.

Le voici.

PIRRHA *d'un ton mépriſant.*

Je ne vous chercherois pas, ſi les Dieux ne me l'avoient ordonné.

DEUCALION.

Et moi, certainement je ne vous attendrois pas, s'ils ne me l'avoient preſcrit.

PIRRHA.

Vous leur avez donc repréſenté que vous ne pouviez plus ſupporter l'ennui d'être ſeul ?

DEUCALION.

Vous les avez donc priés de vous accorder quelqu'un pour vivre avec vous ?

PIRRHA.

Je ne ſçais quelles ſont vos idées.

DEUCALION.

J'ignore les vôtres.

PIRRHA.

Mais je ſuis fort inquiete.

DEUCALION.

Et moi fort embarraſſé.

PIRRHA.

Vous flateriez-vous que je vouluſſe demeurer ici ?

DEUCALION.

Vous imagineriez-vous que ſi vous y demeuriez, j'y reſterois ?

PIRRHA.

Vous vous tromperiez beaucoup.

DEUCALION.

Vous feriez bien dans l'erreur.

PIRRHA.

Un homme !

DEUCALION.

Une femme !

PIRRHA.

C'eſt une Compagne que j'ai demandée aux Dieux.

DEUCALION.

Et moi un Ami.

PIRRHA.

Et dès qu'ils me l'auront accordée, nos adieux feront bientôt faits : voilà ma moitié de l'Univers où je vivrai à ma fantaiſie, & voici la vôtre où je ne me ſouviendrai qu'il habite un homme, que pour n'y pas revenir.

DEUCALION.

Je compte ſur votre mémoire.

PIRRHA *vivement.*

Ah ! comptez encore plus ſur ma raiſon & ſur toute l'indignation que doit m'inſpirer un ſexe inconſtant, perfide, imperieux, bizarre, qui ſans ceſſe guidé par l'orgueil, deçû par l'amour propre, dupe de la flaterie, eſclave de l'oſtentation, de la mode & de mille faux préjugés, vient enfin de s'attirer & d'attirer ſur le mien, ce chatiment univerſel que la juſtice des Dieux ne pouvoit plus retarder.

DEUCALION *froidement.*

Malgré ce beau portrait, comme je ſuis le ſeul homme qui reſte ſur la terre, je ne ſerois pas étonné qu'en deux jours, demain, aujourd'hui même, vous revinſſiez ici...

PIRRHA *avec mépris.*

Vous rechercher ?

DEUCALION.

J'ai vû tant de femmes déteſter les hommes, & cependant les aimer ;

mais je vous déclare que cela feroit fort inutile, & que dès que je vous verrois approcher, je détournerois les yeux comme j'ai fait jusqu'à préfent.

PIRRHA.

Quoi, cet ennemi des femmes fe reconnoît fi foible qu'il n'ofe les regarder ?

DEUCALION.

Si foible ?

PIRRHA.

Je vous aurois crû une ame ferme, fure d'elle-même, inébranlable...

DEUCALION.

Vous raillez ? Je vois que cette efpece de crainte & de méfiance que je vous marque, vous enorgueillit ?

PIRRHA.

Vous pouvez me faire rire, mais m'enorgueillir, jamais.

DEUCALION.

De bonne foi, vous imagineriez-vous que fi je levois les yeux fur vos

divins appas, je tomberois ſubitement tranſporté d'amour à vos genoux?

PIRRHA.

Je n'imagine que ce qui peut me faire plaiſir.

DEUCALION.

Il ſeroit aiſé de vous donner celui de voir l'effet de vos charmes.

PIRRHA.

Non, non : la rencontre même eſt plaiſante, car je ne vous ai point auſſi regardé ; il étoit naturel que dans l'idée que vous aviez demandé une épouſe aux Dieux, & que j'allois être cette infortunée, mon dépit me fit détourner les yeux de deſſus mon tiran.

(Avec le ton de mépris le plus marqué.)

Flattez-vous que c'eſt dans la crainte que votre vue ne fit tout à coup trop d'impreſſion ſur mon cœur, & n'aſſervit malgré moi ma liberté.

DEUCALION *du même ton de mépris.*

Et croyez-vous que vous asserviriez la mienne ? Daignez tourner la tête, la belle personne. . . (*Elle le regarde ; il est frappé à sa vûe.*) Madame. . . (*A part.*) Jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux ! Deucalion, s'il te reste un instant de raison, tâche de dérober ton cœur à la surprise de tes sens. *Il sort.*

SCENE III.

PIRRHA *seule, le regardant s'éloigner.*

IL est jeune & bien fait ! . . Ce départ est brusque. . . Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Je vais sans doute l'aprendre ; car cette voix du Ciel qui cette nuit m'a ordonné de venir dans ces lieux où je rencontrerois un Mortel nommé Deucalion, a ajouté que j'y

trouverois auſſi une Statuë au pied de laquelle des caracteres tracés de la main des Dieux, m'annonceroient leur volonté.

(*Regardant la Statuë.*)

La voilà ſans doute. Approchons... Je n'y vois rien... Ah ! il ſemble qu'une main inviſible m'attendoit pour les y tracer.

(*Elle lit.*)

» A l'inſtant que Deucalion & Pir-
» rha, d'un conſentement unanime,
» mettront une guirlande de fleurs ſur
» la tête de cette Statuë, elle s'ani-
» mera, & malheur à l'un & à l'autre,
» s'ils ne vouloient pas l'animer. «

Cette Statuë s'animera ! mais s'animera-t-elle pour moi ? Sera-t-elle cette Compagne que j'ai demandée aux Dieux ?.. Oh, réflexion faite, je n'en veux plus ; Deucalion eſt aimable ; elle ſeroit trop expoſée avec lui, &

s'il la trompoit, quels reproches n'aurois-je pas à me faire ? .. Si je demande aussi que ce soit un jeune homme, n'est-ce pas prendre avec ce nouveau Mortel une espece d'engagement de le rendre heureux ? Ne recevra-t-il la vie que pour vivre uniquement ? Que pour voir ces Bois, ces Eaux, cette verdure, ces Campagnes ? Hélas, cela est bientôt vû ! Il voudroit être aimé, & certainement Deucalion ... oui ... Deucalion en seroit jaloux ; je me suis fort bien apperçue qu'il cherche, & vainement, à irriter contre mon sexe un cœur qui ne lui obéit pas ; sa surprise, ses regards, lorsque nos yeux se sont rencontrés... Mais pourquoi ce trouble que j'ai moi-même ressenti ? Pourquoi cette foule d'idées qui viennent m'agiter ? Deucalion reste seul sur la terre ; j'y suis seule aussi ; les Dieux nous rassemblent ici ; il faut donc que

la

la providence de l'Amour ait quelque dessein sur nous ... Et m'y voilà d'abord toute résignée, moi qui haïssois tant les hommes il n'y a qu'un moment... D'un autre côté, pourquoi ce Mortel, ou cette Mortelle, que les Dieux ne font pas sans doute naître si miraculeusement, pour ne se trouver qu'en tiers avec deux Amans heureux ?.. Tout ceci m'embarrasse... je n'y comprens rien... je vois... oui, je vois que nous ne serons que trois sur la terre, & qu'il y a toute apparence que deux ne pourront s'accorder... Deucalion revient... non, il retourne... il s'arrête... cette inquiétude seule ne découvre-t-elle pas l'état de son cœur... il approche enfin. Est-ce là ce Mortel qui me parloit avec tant de dédain ? Qu'il a l'air timide, confus, humilié !

SCENE IV.

PIRRHA, DEUCALION.

DEUCALION *à part.*

QU'ELLE eſt belle, & je voulois la fuir !

PIRRHA.

Il ſemble que vous ne faites que tourner autour de ces lieux ?

DEUCALION.

Il eſt vrai que croyant m'en éloigner, j'y reviens ſans m'en appercevoir.

PIRRHA.

Toujours occupé de vos chagrins contre les femmes ?

DEUCALION.

Ce ne ſont pas ceux qu'elles ont pû me cauſer, qui m'occupent à préſent.

PIRRHA.

Vous ne devez pas, je pense, en craindre à l'avenir.

DEUCALION.

Si votre cœur vouloit m'en être le garant, je l'en croirois autant que les Dieux même.

PIRRHA.

Je veux dire qu'il n'y a pas d'apparence que rien trouble désormais ces jours tranquilles que vous vous promettez avec l'Ami que vous leur avez demandé.

DEUCALION.

Je ne le leur demande plus.

PIRRHA.

Comment? Quelle nouvelle idée? Vous n'y pensez pas?

DEUCALION.

J'y pense, & c'étoit en partie le sujet de mes réflexions.

PIRRHA.

Quoi, à l'instant qu'ils vous l'accordent?

DEUCALION.

J'ai réflechi qu'il pourroit s'ennuyer avec moi, &... je ne le leur demande plus, vous dis-je.

PIRRHA.

Oh, ce n'est pas là mon compte; j'ai mon intérêt à cet Ami dont vous ne vous souciez plus; regardez, & lisez ces caracteres qu'une main invisible vient de tracer au pied de cette Statuë.

DEUCALION, *avec émotion, après avoir lû.*

Eh bien, Madame?

PIRRHA.

Eh bien, je reçois l'Amant qu'ils m'envoyent.

DEUCALION.

Eh, que deviendrai-je, moi?

PIRRHA.

Notre ami.

DEUCALION.

Moi, l'ami de votre Amant!

PIRRHA.

Il faut une société dans la vie ; nous tâcherons de vous rendre la nôtre la plus agréable qu'il nous sera possible.

DEUCALION *avec menace.*

Mon consentement est nécessaire pour que cette Statuë s'anime...

PIRRHA.

Sans doute, & les Dieux l'auront ainsi voulu pour que la reconnoissance nous attache à vous, comme l'Amour nous unira l'un à l'autre.

DEUCALION.

Ce seroit de ma main que vous recevriez un Amant ! Non, il ne verra jamais le jour.

PIRRHA.

Quel emportement ! Je ne vous comprends pas ! eh, pourquoi aviez vous donc demandé un Ami ?

DEUCALION.

Eh, pourquoi aviez vous demandé une Amie ?

PIRRHA.

Les Dieux ont bien vû que je ne ſçavois ce que je voulois ; mais une ame raiſonnable comme la vôtre devoit s'être décidée avant que de les importuner.

DEUCALION.

Vous inſultez, cruelle, à mon déſeſpoir, mais je ferai le vôtre ; ce ſera une fille.

PIRRHA.

Ce ſera un jeune homme.

DEUCALION.

Je penſe même qu'elle ſera très jolie.

PIRRHA *regardant la Statuë.*

Je crois qu'il ſera fort aimable.

DEUCALION *à part.*

Ciel ! comme elle regarde cette Statuë ! de ſi beaux, de ſi tendres regards devroient ſeuls l'animer !

PIRRHA.

Le temps de la force & des loix injuſtes de votre ſexe, eſt paſſé ; je ne vous cederai point.

DEUCALION.

J'aurai le plaisir de vous contrarier.

PIRRHA.

Quelle injustice ! Vous nous eussiez été si cher !

DEUCALION.

Moi, cher à votre Amant ! chaque mot déchire mon cœur ! Ah ! finissons, & puisque nous ne pouvons nous accorder, les Dieux nous jugeront.

PIRRHA.

Les Dieux ?

DEUCALION, *d'un ton ironique.*

Oui ; vous leur représenterez les besoins de votre cœur, & tout ce que l'état de fille a de triste & d'ennuyeux : de mon côté...

PIRRHA.

En vérité vous êtes bien méchant !

DEUCALION.

Nous aurons de belles choses à dire de part & d'autre.

PIRRHA.

Ce trait eſt digne de votre ſexe; j'en ſens toute la raillerie. Non, Deucalion, je n'irai point ſoutenir devant les Dieux une conteſtation qui bleſſeroit cette modeſtie dont je dois me faire une loi ſevere; mais reconnoiſſez dumoins que ſouvent les hommes, pour réuſſir dans leurs deſſeins, abuſent contre nous de nos vertus même. Je conſens que cette Statuë ſoit une fille. Puiſſiez vous, charmés l'un de l'autre, dans une confiance mutuelle, une amitié véritable & le deſir toujours preſſant de vous plaire, goûter tout le bonheur de deux cœurs bien unis! Je vais cueillir des fleurs, & préparer la guirlande; je ne vous ferai pas attendre longtemps.

Elle ſort.

SCENE V.

DEUCALION *seul.*

DIEUX immortels ! je ne vous demandois qu'un Ami ; vous m'envoyez un objet charmant que vos prodigues mains ont embelli de toutes les graces & de tout l'éclat que la jeunesse peut ajouter à la beauté. N'ai-je pas dû penser que le ravissement de mon cœur accomplissoit un de vos décrets ! Etoit-ce celui du malheur de ma vie ! .. Pirrha, cruelle Pirrha, je ne suis point aimé ! Le voilà ce Rival que vous me préferez ! Un Rival qui n'est point ... & qui ne sera jamais ! .. Sexe aimable ! Sexe charmant ! Sexe adorable que j'ai voulu mépriser, vous êtes bien vengé ! cette Statuë sera une fille, ai-je dit à l'ingrate ; je croyois que l'idée d'une rivale la piqueroit ; vaine me-

nace ; vaine ressource d'une passion qui cherche à se flater : donne-t-on de la jalousie qu'on n'ait inspiré de l'amour ? Mais du moins, dans mon juste dépit, je dois pour venger... pour me venger ? & de qui ? D'une femme, parce que je n'en suis point aimé ? Ajouterai-je au désespoir de n'avoir pû lui plaire, l'affreuse idée d'en être haï, abhorré, & de l'avoir rendue malheureuse ? Pour jouir du barbare plaisir de la priver d'un époux qu'elle aimeroit, demanderai-je aux Dieux une épouse que je n'aimerai pas ? Non ; du moins elle me plaindra. Heureuse Statuë, tes yeux vont donc s'ouvrir à la lumiere ; ton premier sentiment sera de l'amour ; ta bouche ne s'ouvrira que pour l'exprimer ; amant favorisé aussitôt qu'amoureux ; quel sort different du mien !

SCENE VI.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

J'APORTE la guirlande ; cet inſtant va combler vos vœux...

DEUCALION.

Il ſera le dernier de ma vie !

PIRRHA.

Comment ! quel déſeſpoir ! & pourquoi ?

DEUCALION.

Je brule pour vous de l'ardeur la plus vive ; oui, tantôt, dès que j'ai levé les yeux ſur vous, tous vos traits ſe ſont peints dans mon cœur ; une flamme ſi prompte, & en même-temps ſi malheureuſe, m'a d'abord ſemblé un de ces coups éclatans dont l'Amour ſe ſert pour humilier & punir tout mortel qui veut mépriſer ſon

empire ; mais, plus je vous ai vue, plus je vous regarde, plus je ſens qu'elle eſt l'effet naturel de vos charmes ; je ne me repens point de m'y être expoſé ; je ne ſçaurois trop expier mes injuſtices contre un ſexe dont vous êtes ; venez, Madame, venez ; j'aurai du moins la triſte conſolation d'avoir commencé votre bonheur.

PIRRHA.

Mais, je voulois faire le votre ; je conſentois que cette Statuë fût une fille.

DEUCALION.

Ah ! le ciel même me l'auroit en vain deſtinée ; en vain il feroit renaître pour moi toutes ces jeunes beautés qui faiſoient l'ornement de l'univers ; il n'en étoit qu'une ſeule pour mon cœur ! .. Le marbre va s'animer pour vous : les Dieux devoient ce miracle à vos charmes, & ſans doute qu'ils rendront cet amant digne de les poſ-

ſeder par tous les agrémens de l'eſprit & de la figure ; mais peuvent-ils lui donner un cœur qui vous adore comme le mien !

PIRRHA.

Quoi, lorſque j'ai paru vouloir vous donner un rival ; lorſqu'un juſte depit devroit vous irriter contre moi, vous préférez mon bonheur au votre ; vous ne croyez pas qu'une épouſe de la main même des Dieux puiſſe vous conſoler ! Ah ! Deucalion, je goute dans cet inſtant le plaiſir inexprimable d'être engagée par la reconnoiſſance à ſuivre tout le penchant de mon cœur.

DEUCALION.

Qu'entends-je !.. ô ciel !.. ce pourroit-il... belle Pirrha, vous m'aimez !.. ces lieux témoins de mon déſeſpoir, le ſeroient de ma félicité !

PIRRHA.

Je n'ai voulu que vous éprouver.

DEUCALION.

Dieux immortels ! j'ai taché par la vertu qui regnoit dans mon ame, d'être votre image ſur la terre ; avec ma chere Pirrha, je vais l'être par mon bonheur.

PIRRHA.

Qu'en aſſemblant cette guirlande, j'étois peu tranquille ! que j'étois inquiete, en revenant ici ! vivement piqué, diſois-je, de mon indifference, il va demander que je couronne ma rivale.

DEUCALION.

Votre rivale ? Et qu'aurois-je demandé ? Après vous avoir vue, que pouvois-je deſirer, que ces mêmes traits, ces graces, ces charmes que j'adore en vous ? Ce n'eut donc été que vous, rivale de vous-même ! (*Regardant la Statuë.*) Vain objet qui nous a tant inquietés, tu n'auras enfin

servi qu'à faire mieux éclater tout l'amour qui va désormais nous unir. (*A Pirrha.*) Mais que deviendra-t-il ? Je vous laisse maitresse de son sort.

PIRRHA.

Cette Statuë restera Statuë ; elle ne souffre point ; n'y auroit-il pas de la barbarie à l'exposer à une vie malheureuse, & au tourment cruel que pourroit lui causer notre amour ?

DEUCALION.

Nous ne pouvons penetrer dans les decrets des Dieux. . .

(*Il lit.*)

» Cette Statuë s'animera, & mal- » heur à l'un & à l'autre s'ils ne vou- » loient pas l'animer. . . « Ah ! quand je devrois me donner un rival ; dussiez-vous me sacrifier à lui, & du comble de la félicité me précipiter dans le plus affreux désespoir, l'idée du moindre malheur qui pourroit vous arriver, m'effraye trop pour que je balance un instant à l'animer.

PIRRHA.

Je vois que vos jours sont menacés comme les miens. . . Deucalion. . . Sera-ce une fille ? Sera-ce un garçon ?

DEUCALION.

Décidez.

PIRRHA.

Je ne déciderai point.

DEUCALION.

Ni moi.

PIRRHA.

Je suis dans un trouble. . .

DEUCALION.

Je ne puis vous exprimer mon agitation !

PIRRHA.

Nous étions si bien seuls ! pourquoi les Dieux. . .

DEUCALION.

Abandonnons nous à leurs décrets, & par une entiere obéissance, tâchons de nous les rendre favorables.

(Ils s'approchent de la Statuë, tenant la guirlande, & se regardant tristement.

PIRRHA.

Deucalion !

DEUCALION.

Pirrha ! elle ne devra la vie qu'à notre tendresse ; si je ne tremblois pas pour vos jours ; si vous ne craigniez pas pour les miens...

PIRRHA.

Posons la guirlande, & fuyons si vite & si loin, qu'elle ne puisse nous voir, ni jamais nous trouver.

(*Ils posent la guirlande, & l'Amour qui paroît à la place de la Statuë, en les prenant tous les deux par la main, les arrête.*)



SCENE VII.

L'AMOUR, DEUCALION, PIRRHA.

L'AMOUR.

JE vous retiens, & ne veux plus vous quitter.

PIRRHA & DEUCALION *ensemble.*

O ciel ! c'est l'Amour !

L'AMOUR.

Lui-même. Dès que vous vous êtes vus, n'avez vous pas dû penser que je ne tarderois pas à venir vous tenir compagnie ?

DEUCALION.

Dieu puissant !

PIRRHA.

Dieu charmant !

L'AMOUR.

Je m'ennuyois beaucoup d'être oisif,

& je me ſuis diverti à lancer tous mes traits ſur vos cœurs.

DEUCALION.

Amour, s'il t'en reſte encore, épuiſe-les ſur le mien.

L'AMOUR.

Oh, je ne ſçaurois te rendre plus amoureux, ni Pirrha plus belle. Graces, Jeux & Ris, qui renaiſſez avec mon empire, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.



DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR, *chante.*

DEux Mortels échapés aux plus terribles coups,
Du monde submergé restes insociables,
Alloient par leurs haines coupables
Eterniser l'arrêt du céleste courroux.
A des traits plus aimables
Leurs cœurs se sont ouverts ;
Amans inséparables,
Repeuplez l'Univers.
De mes bienfaits inépuisables
Mortels heureux, enyvrez-vous.
Destins cruels, Destins inexorables ;
L'Amour est plus puissant que vous.

Jeux & Ris, partagez l'honneur de ma victoire ;
Par de brillans Concerts animez leurs desirs :
En augmentant leurs plaisirs,
Vous ajoutez à ma gloire.

COUPLETS.

L'AMOUR.

AMANS, cessez des plaintes vaines ;
Sans l'Amour vous ne seriez rien :
Malgré tout le poids de mes chaînes,
Comptez vos plaisirs & vos peines :
Je fais moins de mal que de bien.

AUTRE.

CONTRE moi tout le monde crie :
De mes bienfaits on ne dit rien :
C'est pourtant moi qui vous allie,
C'est moi qui vous donne la vie ;
Je fais moins de mal que de bien.

PIRRHA, *à l'Amour.*

Je cherchois mon bonheur suprême ;
Et j'en ignorois le moyen :
Mais j'ai trouvé tout, puisque j'aime :
Si mon Amant pense de même,
Amour, tu ne fais que du bien.

DEUCALION, *à l'Amour.*

Victime d'une erreur groſſiere,
Grand Dieu, je fuyois ton lien :
Mais enfin ton flambeau m'éclaire :
Pour qui ſent une ardeur ſincere,
L'Amour eſt le ſouverain bien.

UNE DES GRACES, *pour une petite Fille.*

Contre l'Amour Maman dit rage :
Pour moi je n'en dis encor rien :
Mais ſi jamais je ſuis en âge,
Alors je verrai par l'uſage,
S'il fait moins de mal que de bien.

UN DES PLAISIRS, *pour un Vieillard.*

A l'Amour ne rends plus hommage,
Pour les Vieillards il ne vaut rien :
C'eſt ainſi que parle Sage ;
Pour moi je penſe qu'à tout âge,
Il fait moins de mal que de bien.

L'AMOUR, *au Parterre.*

Vous, mes ſujets de préférence,
Dont je ſuis l'ame & le ſoutien,
Inſtruits par votre expérience,
Convenez que ſur-tout en France,
Je fais moins de mal que de bien.

FIN.

LES VEUVES TURQUES,

COMEDIE

EN UN ACTE,

Représentée en société, le 12 de Mai 1742, & par les Comédiens Italiens, pour la premiere fois, le 22 Août 1747.

A



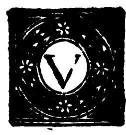
A

SON EXCELLENCE

ZAÏD EFFENDI,

AMBASSADEUR

DE LA PORTE OTTOMANE.



OTRE *EXCELLENCE* *parut s'amuser à la Représentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain; je la priai d'agréer que je lui en fisse un hommage public;*

Je n'oublierai jamais les prévenances & les bontés dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Constantinople, & je serai toute ma vie, avec un très respectueux & très inviolable attachement,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur
SAINTFOIX.

ZAÏD EFFENDI, Ambaſſadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris à la fin de l'année 1741, accompagné de ſon Fils & de ſon Gendre. Il y demeura près de ſix mois, & ſe fit généralement aimer. Madame la Ducheſſe de**** voulut lui donner une petite Fête ; elle m'en parla, en me marquant qu'elle ſouhaiteroit de faire repréſenter devant lui une Comédie qui fût abſolument dans les mœurs Turcques. J'arrangeai celle-ci ſur un Canevas que j'avois tracé par hazard quelques années auparavant. Sa Hauteſſe même eût été enchantée de Fatime & de

Zaïde ; ces deux Rôles furent joués, avec toute la finesse & toutes les graces possibles, par Mesdames de *** & d'****. La Piéce fut trouvée *delicieuse* comme toutes celles que l'on représente en Société. L'Ambassadeur me la demanda ; je le priai de me permettre de la lui dédier. Quelques jours avant son départ, je sçus que son Fils, qui commençoit à entendre assez bien notre Langue, s'étoit amusé à la traduire dans la sienne. Nos meilleures Piéces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois ; mais il n'est, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci de recevoir un pareil honneur en

Turc ; & peut-être a t-elle déja été repréſentée pluſieurs fois dans le Serrail du Capitan Baoha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand Seigneur même.



ACTEURS.

OSMIN.

FATIME.

ZAIDE.

SALOMÉ.

UN CADI, *& sa suite.*

FEMMES DE FATIME ET DE ZAÏDE.

La Scene est à Constantinople, dans un Sallon qui sépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.

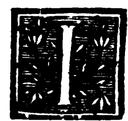


LES VEUVES TURQUES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, SALOMÉ.

OSMIN.

L y a plus d'une heure que je t'atends.

SALOMÉ.

Je n'ai pû venir plutôt ; j'ai tant d'affaires !

OSMIN.

Je sçais combien tu es à la mode,

& que tout ce qu'il y a de personnes considérables dans Constantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

SALOMÉ.

Ma foi, si vous croyez que cela me flate beaucoup, vous vous trompez. La plûpart de ces personnes si considérables, si puissantes & qui font tant de bruit dans le public, sont si petites, si petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne sois qu'une pauvre Juive ; une simple revendeuse à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je suis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme si grave, m'a tenue ce matin trois heures au moins dans son cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médisances, de contes, d'historiettes, de minucies, de bagatelles ? . . Je ne comprends rien au nouvel amant qu'une telle s'est donné ? . .

Le plaisant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, est-il vrai ?.. Personne encore n'a pris la petite Danseuse ?.. & cent autres questions qu'il m'a faites, toutes aussi frivoles que le rire continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de si belles matieres, deux grands Esclaves répondoient, d'un ton brusque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la Salle d'Audience, Monseigneur travaille ; & en effet, un moment après m'avoir congediée, lorsque Monseigneur s'est rendu visible, sa morgue, son front chargé de soucis, & le sombre embarras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il sortoit de travailler sur des affaires bien importantes, bien épineuses !

OSMIN.

Il me semble que tu aurois pû te

diſpenſer de venir me faire un portrait ſi ridicule d'une perſonne à qui tu ſçais que je dois m'intéreſſer ?

SALOMÉ.

Oh, ma foi, l'original m'avoit trop frapé ! D'ailleurs comme vous parviendrez peut-être un jour au même poſte, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien-aiſe. . .

OSMIN.

Et moi je ferois fort aiſe que ſans égayer plus longtems ta langue médiſante, tu vouluſſes bien enfin me rendre compte de la commiſſion que je t'avois donnée de le preſſentir adroitement ſur mon mariage avec ſa ſœur.

SALOMÉ.

Je lui en ai parlé.

OSMIN.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien ? Il vous conſidere, vous

estime, & si elle veut se remarier & vous épouser, cette alliance lui sera fort agréable.

OSMIN.

Ainsi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime ?

SALOMÉ.

D'elle uniquement.

OSMIN.

Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux ?

SALOMÉ.

Je crois que vous ne lui êtes point indifferent ; mais elle a toujours des Si, des Mais, des Selon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point...

OSMIN.

On ouvre... C'est elle... Ah ! de grace, ma chere Salomé, avant que je paroisse, parle lui encore, & tache de la faire s'expliquer sur mon amour.

(Il s'éloigne.)

SALOMÉ.

Voyons.

SCENE II.

FATIME, SALOMÉ.

SALOMÉ.

ON m'atend ce matin dans vingt maisons; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des votres. Je me suis ressouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Assan est mort. Le tems de votre deuil est expiré; vous pouvez à présent vous remarier. Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit d'Osmin? Les entrevûes que je vous ai ménagées à l'une & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminées?

FATIME.

Mais...

SALOMÉ.

Il vous adore.

FATIME.

Je le crois.

SALOMÉ.

Sa personne est aimable.

FATIME.

Certainement.

SALOMÉ.

Son humeur est douce.

FATIME.

Il est vrai.

SALOMÉ.

Votre frere le Gouverneur agréera cette alliance.

FATIME.

J'en suis persuadée.

SALOMÉ, *la contrefaisant.*

Mais... Je le crois... Certainement... Il est vrai... J'en suis persuadée... Vous me répondez avec bien de la froideur ?

FATIME.

Moi ? Non.

SALOMÉ.

En un mot, Osmin vous plaît-il?

FATIME.

Oui, te dis-je.

SALOMÉ.

Vous l'épouserez donc?

FATIME.

Je ne dis pas cela.

SALOMÉ.

Quoi, vous ne l'épouserez pas?

FATIME.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

SALOMÉ, *la contrefaisant encore.*

Je ne dis pas cela... Ce n'est pas ce que je veux dire... Que de façons! que diantre voulez-vous donc dire enfin?

FATIME, *d'un ton sec.*

Rien.

SALOMÉ.

Rien? Voilà bien les femmes! elles parlent; qu'ont-elles dit? Rien... (*Allant chercher Osmin.*) Oh, Seigneur

Osmin, paroissez. Je vous annonce que vous plaisez à cette belle Veuve; parlez, pressez, priez; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuser avec une diseuse de rien.

(*Bas à Osmin, en s'en allant.*)

Je reviendrai dans un moment vous seconder.

SCENE III.

FATIME, OSMIN.

OSMIN.

CE qu'elle me dit est-il bien vrai? Serois-je assez heureux...

FATIME.

Oui, Osmin, je vous aime, & je vais enfin m'expliquer avec vous.

OSMIN, *voulant se jetter à ses genoux.*

Charmante Fatime!..

FATIME.

Levez-vous, & m'écoutez. Assan,

en mourant, a laissé deux veuves; Zaïde & moi.

OSMIN.

Je le sçais.

FATIME.

Zaïde, par toutes les petites ruses d'une coquette, avoit trouvé le secret de l'emporter dans le cœur de notre mari; & fiere d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à ses charmes, l'orgueilleuse me traitoit avec un dédain!.. Ses tons, ses airs, toutes ses manieres, ses politesses même étoient outrageantes!.. Osmin, je ne puis être contente si je ne la vois humiliée, & c'est de votre amour que j'attends ma vengeance.

OSMIN.

Ah! je voudrois que ce pût être pour elle un tourment cruel de vous sçavoir mille fois plus aimée de moi qu'elle ne le fut jamais d'Assan, je vous jure que chaque instant de ma

vie renouvelleroit ſon déſeſpoir, & que toujours prêt de faire éclater mes tranſports & ma félicité à tous les yeux...

FATIME.

Il me ſuffira que les ſiens en ſoient témoins, & qu'en l'épouſant...

OSMIN.

En l'épouſant! moi l'épouſer!

FATIME.

Oui, vous.

OSMIN.

Zaïde?

FATIME.

Elle-même, & vous n'obtiendrez ma main qu'en obtenant la ſienne.

OSMIN.

Vous plaiſantez?

FATIME.

Je ne plaiſante point; je veux qu'elle devienne encore ma rivale pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait eſſuyer avec Aſſan.

OSMIN.

Je demeure interdit. Quoi, Madame, lorſque vous pouvez jouir de la tendreſſe d'un époux qui vous adorera...

FATIME.

Je jouirai en même-tems de ma haine contre elle, de ſon dépit & de ſes chagrins; double plaiſir qu'elle goûtoit à longs traits du tems d'Aſſan, & que je veux goûter à mon tour. Oſmin, les hommes ſortent, ſe promenent, ſe voyent les uns les autres; diſſipés par des Charges & des Emplois, ils ont mille reſſources pour échaper à l'ennui; mais comment les femmes ſe ſauveroient-elles des dégoûts d'une ſolitude & d'une oiſiveté languiſſantes, ſi elles ne ſe ménageoient pas des paſſions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles ſont toujours renfermées? La haine contre une rivale ſoutient l'amour pour un mari; cette haine, comme la ten-

dresse, a ses mouvemens, son intrigue, ses douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on se peint, on s'éxagere son embarras ; on s'entretient de ses inquiétudes ; on tache de les augmenter ; on en parle, on en rit, cela amuse ; les jours passent insensiblement ; l'esprit occupé par les tracasseries du Serrail, sent moins la contrainte d'y vivre, & s'accoutume enfin, peu à peu, à ne plus courir après de vaines chiméres d'indépendance & de liberté.

OSMIN.

Mais, Madame, je supose que je voulusse épouser Zaïde, comment pouvoir l'engager à me donner la main ?

FATIME.

Cherchez seulement les occasions de la voir ; parlez-lui, & comptez qu'elle est trop coquette pour ne pas tâcher de m'enlever un Amant, & trop vaine pour douter un instant que

ſon triomphe ne ſuive de près ſes premiers regards.

OSMIN.

Ah, belle Fatime, ſi j'avois véritablement touché votre cœur, vous ne ſeriez plus piquée contre elle!

FATIME.

Vous n'ignorez pas que depuis la mort d'Aſſan, on m'a propoſé des partis aſſez brillans ; je n'ai écouté que vous ſeul : voilà ma réponſe aux reproches que vous me faites de ne vous point aimer ; d'ailleurs vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot conſidérable ; ſi ces dons vous flattent, c'eſt à vous à ne rien épargner pour vous en aſſurer la poſſeſſion ; je vous laiſſe y rêver.



SCENE IV.

OSMIN, *seul.*

QUELLE femme ! pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre ! Fatime est belle, elle est riche, je l'aime, elle peut faire ma fortune; quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur !

SCENE V.

OSMIN, SALOMÉ.

SALOMÉ.

EH bien, votre mariage est-il arrêté ?

OSMIN.

Arrêté ? Il est plus éloigné que jamais.

SALOMÉ.

Comment donc ?

OSMIN.

Fatime, en se mariant, veut aussi pourvoir Zaïde.

SALOMÉ.

Zaïde ! Eh de quoi se mêle-t-elle ?

OSMIN.

Mais, devine quel est l'heureux époux qu'elle veut lui donner ?

SALOMÉ.

Eh qui ? car je ne me pique point de deviner.

OSMIN.

Moi.

SALOMÉ.

Vous !

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

SALOMÉ.

Elle est folle ! Ne s'est-elle pas déjà assez mal trouvée d'avoir eû Zaïde pour Rivale ?

OSMIN.

Eh, c'eſt parce qu'elle s'en eſt mal trouvée ; c'eſt un trait de vengeance & de vanité ; elle voudroit voir ſon ennemie mépriſée & humiliée à ſon tour.

SALOMÉ.

J'entends cela.

OSMIN.

Et tu vois qu'à préſent tout eſt rompu.

SALOMÉ.

Je vois qu'en vérité Fatime eſt trop ridicule. Comment ! après tous les ſoins que je me ſuis donnés ! . . Mais, je penſe... Seigneur Oſmin... ma foi, vous ne perdriez pas au change : écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde ; elle m'a parlé la premiere de votre mariage ; j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en perſonne piquée, & qu'elle retom-

boit de tems en tems dans une rêverie dont elle ne ſortoit qu'avec une gayeté affectée. Je lui ai demandé, par maniere de converſation, ſi vous étiez connu d'elle ; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarraſſé, je l'ai vû pluſieurs fois ſous les fenêtres de ſa Divine. Je ne me trompe guères en femmes ; je parierois que Zaïde eſt jalouſe du bonheur de ſa Compagne... Je l'aperçois. Il faut que vous faſſiez connoiſſance. Peut-être vous cherche-t'elle ? Que ſçait-on.



SCENE

SCENE VI.

OSMIN, SALOMÉ, ZAIDE,

SALOMÉ, *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir rentrer.*

AH! Madame, un moment.

ZAIDE.

Qu'eſt-ce ?

SALOMÉ.

Arrêtez, je vous prie.

ZAIDE.

Que veux-tu ?

OSMIN, *à part, regardant Zaïde.*

Qu'elle eſt belle !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Le Seigneur Oſmin épouſe une des Veuves d'Aſſan ; je veux qu'il connoiſſe auſſi l'autre pour juger...

ZAIDE.

Que tu es folle !

OSMIN.

Quel taille ! Quels yeux ! Que de charmes !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Comme il vous regarde ! *(à Osmin.)* Eh bien, qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je suis hors de moi ! Je suis enchanté !

SALOMÉ.

Le portrait que je vous en avois fait, étoit-il flatté ?

OSMIN.

Qu'Assan étoit heureux !

ZAIDE, *à Osmin.*

Vous ne le serez pas moins que lui ; vous allez posseder l'incomparable Fatime.

OSMIN.

Ah, Madame !

ZAIDE.

N'épousez-vous pas ce soir ?

OSMIN, *d'un ton froid.*

Ce soir ? Je ne sçais.

ZAIDE, *souriant.*

Vous ne sçavez ? en vérité, je n'en sçais rien aussi.

OSMIN.

Mon bonheur ne dépend à présent que de vous.

ZAIDE.

De moi ! Vous croyez parler à Fatime.

OSMIN.

Je parle à l'adorable Zaïde.

ZAIDE.

Je suis bonne, & n'aime pas brouiller les Amans ; je vous avertis que votre Maîtresse, naturellement curieuse & jalouse, peut de son appartement entendre tout ce que vous me dites.

OSMIN.

Je ne cherche point à m'en cacher.

ZAIDE.

Vos discours lui paroîtroient fort extraordinaires.



OSMIN.

Qu'ils sont naturels dès qu'on vous voit !

ZAIDE.

Vous êtes galant.

OSMIN.

Je suis sincére.

ZAIDE, *riant.*

Sincére ? Si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur est donc fort aisée.

OSMIN.

Sans doute, Madame, quand on a vos charmes ; mais ne croyez pas que ce ne soit que de ce moment-ci que je vous aime.

ZAIDE.

Je ne sçache pas cependant que vous m'eussiez jamais vûe.

OSMIN.

Il est vrai que vous étiez inconnue à mes yeux, mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, en-

flammoit depuis longtems mon cœur ; vous avez dû me remarquer cent fois la vûe attachée sur vos fenêtres ; destiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaisses jalousies qui vous déroboient à mes regards ; je me formois de vous la plus charmante idée ; votre présence vient de la remplir, & de m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

ZAIDE.

Osmin, vous avez de l'esprit.

OSMIN.

Oui, Madame, si l'amour en donne.

ZAIDE.

Mais pouvez-vous penser que j'aye assez de vanité pour croire ce que vous me dites ?

OSMIN.

Je pense que quand on déplaît, on ne persuade pas aisément.

ZAIDE.

Vous ne me déplaisez point ; quelle folie ! Pourquoi me déplairiez-vous ?

SCENE VII.

ZAIDE, OSMIN, SALOMÉ, UNE ESCLAVE *de Fatime*.

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR Ofmin, ma Maîtreffe vous croyoit forti.

OSMIN.

Tu vois que je ne le fuis pas.

L'ESCLAVE.

J'allois vous chercher de fa part.

OSMIN.

Cela fuffit.

L'ESCLAVE.

Venez-vous lui parler?

OSMIN.

J'irai.

L'ESCLAVE, *en s'en allant*.

Je vais lui dire que vous êtes ici.

OSMIN.

Comme tu voudras.

ZAIDE, *à Osmin.*

Et comme je ne veux point ; si vous ne suivez cette Esclave, je rentre.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Belle Zaïde...

ZAIDE.

Je rentre, vous dis-je.

OSMIN.

Daignez m'écouter un moment.

ZAIDE, *voulant rentrer.*

Quand je le voudrois, en aurois-je le tems ? Fatime viendroit.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Eh bien, pour vous obéïr, je vais, je vais la trouver ; mais demeurez de grace... je reviens aussi-tôt... Madame, j'ai mille choses à vous dire...

Ma chere Salomé, tache de l'arrêter, & parle lui pour moi.

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Allez ; l'affaire est en bon train.

Il sort.

SCENE VIII.

ZAIDE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

AH, pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement!

ZAIDE.

Oh, crois-tu que ma vue en un moment...

SALOMÉ.

L'a frapé comme un trait de flamme; je m'en ſuis apperçue au premier coup d'œil.

ZAIDE.

Il eſt bien fait du moins.

SALOMÉ.

Je crois que Fatime le trouvera bien froid à préſent.

ZAIDE.

Je n'en ferois pas fâchée; car je la hais bien!

SALOMÉ.

Il est vrai qu'elle se donnoit des airs en parlant de vous...

ZAIDE.

Eh, que disoit-elle ?

SALOMÉ.

Il ne faut pas toujours prendre garde....

ZAIDE.

Mais que disoit-elle ?

SALOMÉ.

Une Compagne jalouse lâche bien des propos...

ZAIDE.

Je veux les savoir.

SALOMÉ.

Elle faisoit, par exemple, sonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé un mari avant vous. Peut-être qu'à présent, si vous vous le mettiez bien dans la tête, vous passeriez devant elle.

ZAIDE, *d'un air de confiance.*

Peut-être.

SALOMÉ.

Il n'y aura que Fatime qui ne ſe le perſuadera pas.

ZAIDE.

Il ſeroit plaiſant de l'en convaincre.

SALOMÉ.

Quand elle aura épouſé Oſmin, il me ſemble l'entendre parler, jaſer, ſe vanter, vous rabaiſſer....

ZAIDE.

La ſotte!

SALOMÉ.

Elle aura beau dire, vous n'en ſerez pas moins belle.

ZAIDE.

Sçais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuſe?

SALOMÉ.

Pardi, elle enrageroit bien ſi vous lui enleviez ſon Amant.

ZAIDE.

Je le crois.

SALOMÉ.

Mais...

ZAIDE.

Mais, quoi?

SALOMÉ.

Je penſe...

ZAIDE.

Que penſe-tu?

SALOMÉ.

Que ce ſeroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir...

ZAIDE.

Moi! J'aurois l'ame bonne pour une Rivale inſolente!

SALOMÉ.

Elle l'eſt, & un peu trop. Que fera-ce encore, quand elle ſe verra l'épouſe d'un homme qui a autant de mérite qu'Oſmin? Sçavez-vous que dans les commencemens, lorſqu'on le voyoit ſans ceſſe paſſer & repaſſer ſous les fenêtres de cette maiſon, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adreſſoient ſes vœux?

ZAIDE.

Je t'avoue que je l'ai crû auſſi pendant quelques jours.

SALOMÉ.

Ah ! belle Zaïde, on ne croit guères ces choſes-là ſans les déſirer.

ZAIDE.

Je ne te diſſimulerai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

SALOMÉ.

Eh, pourquoi donc ne me l'avois pas dit plûtôt ?

ZAIDE.

Oſe-t-on s'expliquer, que l'on ne ſoit un peu preſſée...

SALOMÉ.

Oſe-t-on s'expliquer ? Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre ſexe eſt ſi ſouvent la dupe ? Ainſi, ſans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en paſſant, & que votre bon génie m'a ſans doute inſpiré, vous n'auriez donc jamais été connue

d'Ofmin, & le feul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été perdu pour vous?

ZAIDE.

Crois-tu qu'il ne le foit pas? fon mariage eft arrêté avec Fatime?

SALOMÉ.

Je fçais que les chofes font bien avancées; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vûe, & je ne doute point qu'un feul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à fes premiers engagemens. Il ne tardera pas à fortir; je vais vous laiffer feuls.

ZAIDE.

Au contraire, il feroit plus convenable que tu l'attendiffes ici...

SALOMÉ.

Pour fonder fes fentimens? Lui laiffer entrevoir les vôtres?

ZAIDE.

Adroitement du moins, & sans me compromettre.

SALOMÉ.

On auroit le Cadi à point nommé... J'entends Osmin! Allez, rentrez dans votre appartement, & laissez-moi faire.

ZAIDE.

A propos, je refléchis que je ne t'ai jamais rien donné; prends ce diamant.

(*Elle sort*)

SALOMÉ, *considérant le diamant.*

Qu'il est brillant! Cette femme-là a de bonnes réflexions!



SCENE IX.

SALOMÉ, OSMIN.

OSMIN.

TE voilà seule ? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment ? Tu n'as pû l'arrêter ?

SALOMÉ.

Vous êtes le plus heureux mortel !..

OSMIN.

Comment ? Qu'as-tu fait ?

SALOMÉ.

Des merveilles ; il ne dépend que de vous de l'épouser.

OSMIN, *l'embrassant.*

Zaïde ? J'épouserois !.. Je posséderois Zaïde !.. La charmante Zaïde ! Ma chere Salomé, elle m'a enchanté du premier regard ! A travers un air modeste & reservé, on démêle

dans sa phisionomie, je ne sçais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord ! Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes !

SALOMÉ.

Et Fatime ?

OSMIN.

Fatime est une brune qui a tout l'éclat des blondes. Zaïde, Fatime, Fatime, Zaïde, aimables rivales, que je vais passer d'heureux jours avec vous !

SALOMÉ.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ? Zaïde compte que vous l'épouserez seule, & que vous lui sacrifierez Fatime.

OSMIN.

Moi, sacrifier Fatime ! Ma foi, Zaïde est belle, mais Fatime ne lui céde en rien.

SALOMÉ.

Ainsi, fidelle à Fatime, vous abandonnerez Zaïde ?

OSMIN.

Qu'appelle-tu, abandonner Zaïde ? Je ne veux abandonnner personne ; il faut que je les aie toutes les deux.

SALOMÉ.

Le projet est beau, & digne d'un grand cœur ; mais l'exécution m'en paroît difficile ; car, je vous le repéte, Zaïde veut bien vous épouser, & je puis même aller chercher tout à l'heure le Cadi ; mais, en vous épousant, elle exigera, avant toutes choses, que vous renonciez à Fatime ; au lieu que Fatime ne veut vous donner la main qu'à condition que vous obtiendrez en même-tems celle de sa Rivale.

OSMIN.

Ma chere Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

SALOMÉ.

Et comment ?

OSMIN.

Comment? Comment? Quoi, n'imagineras-tu rien?

SALOMÉ.

Que voulez-vous que j'imagine?

OSMIN.

Je t'ai promis deux cent ſequins; je t'en donnerai quatre cent.

SALOMÉ.

Quatre cent? Quel homme, & qu'il eſt adroit! Ne me voilà-t-il pas juſtement dans ſa ſituation? J'étois contente des deux cent ſequins; à préſent, je ſens que je ne le ſerai pas, ſi je n'ai les quatre cent. Voyons, cherchons donc les moyens...

OSMIN.

Je penſe qu'en piquant l'amour propre & la vanité de Zaïde...

SALOMÉ.

Oui, il ſera bon d'agacer ſa vanité; mais je crois qu'elle ne ſe rendra qu'à

quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine... Mais la voici qui vient sans doute sçavoir votre réponse ; tandis que l'amour va vous la dicter, je cours chez le Cadi, & j'espére que certaine idée que je n'ai pas le tems de vous expliquer, pourra réussir.

SCENE X.

OSMIN, ZAIDE.

OSMIN.

AH, Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoissance & tout l'amour dont mon cœur est pénétré !..

ZAIDE.

Salomé vous a donc déjà parlé ?

OSMIN.

Vous le voyez à mes transports ;

& l'espoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre belle bouche, va mettre le comble à mon ravissement !

ZAÏDE.

Mais, Osmin, ne suis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur ?

OSMIN.

Eh, pourquoi attendriez-vous, Madame ? Peut-on jamais aimer plus que je vous aime, & n'est-ce pas assez que j'aie à regretter les jours que j'ai passés sans vous connoître !

ZAIDE.

Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoissiez pas ?

OSMIN.

Pour vous adorer, faut-il d'autre instant que celui de vous voir !

ZAÏDE.

Vous paroissiez si attaché à Fatime ?

OSMIN.

Vous l'avez déjà eue pour rivale, & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ses charmes. Son frere est mon ami; il me fit penser à elle...

SCENE XI.

OSMIN, ZAIDE, FATIME;

ZAIDE, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*

QUoi, Madame, vous nous écoutiez?

FATIME.

Non, Madame, j'arrive; mais sans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoissant si bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

ZAIDE.

Oüi, Madame.

FATIME.

Il vous a bien-tôt persuadé son amour, & vous n'avez pas perdu de tems à y répondre?

ZAIDE.

Il est vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de tems perdu que celui que vous aviez employé à tâcher de vous l'acquerir. On est allé chercher le Cadi; il ne dépendra que de vous d'honorer notre mariage de votre présence.

FATIME.

Je compte bien y être, & que le mien se fera en même-tems.

ZAIDE.

Le vôtre, Madame? Mais, en vérité, on ne doit point se faire un scrupule de vous enlever un Amant, puisque vous en avez toujours quelqu'un de reste pour vous consoler.

FATIME.

J'espere que vous ne m'enleverez rien, Madame.

SCENE XII.

OSMIN, FATIME, ZAIDE, LE CADI, SALOMÉ.

Suite du Cadi. Femmes de Zaïde & de Fatime.

LE CADI, *tenant un bouquet à la main.*

SABAUNUS caïr ola. Comment donc ! Voilà deux fort jolies Veuves ! Aſſan étoit de bon goût ! Eh bien, pour laquelle eſt-on venu me chercher ?

ZAIDE.

Pour moi.

FATIME.

Et pour moi.

ZAIDE.

C'eſt moi qu'Oſmin épouſe.

FATIME.

Et moi auſſi.

ZAIDE, *la regardant avec dédain.*

Vous ?

FATIME, *du même air.*

Oüi, moi. J'ai déja connu la supériorité de vos charmes ; je veux encore m'y exposer.

ZAIDE.

Je n'aime pas à me compromettre si souvent. Osmin, m'épousez-vous ?

OSMIN.

Puis-je être heureux sans vous !

ZAIDE.

Mais, vous n'épouserez que moi ?

OSMIN.

Belle Zaïde, vous sçavez que j'étois engagé à Fatime...

ZAIDE.

Quoi, Osmin, vous balancez entr'elle & moi ?

SALOMÉ, *bas à Zaïde.*

Il ne balance point, mais il craint son frere le Gouverneur, homme puissant & vindicatif. Après les engagemens

gemens qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre ſon parti ?

ZAIDE, *voulant ſortir.*

Eh, laiſſe-moi !

SALOMÉ, *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du Théâtre.*

Je ne vous laiſſerai point ſortir; ce ſeroit vous trahir.

ZAIDE.

Voilà donc les fruits de ta belle entremiſe ?

SALOMÉ.

Ma belle entremiſe ? Ma foi, ſi vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez ? Quoi, vous voulez qu'elle puiſſe ſe vanter d'avoir eu la préférence ?

ZAIDE.

Que je ſuis piquée !

SALOMÉ.

Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne serviroient qu'à votre Rivale ?

ZAIDE.

Ah, Ciel !

SALOMÉ.

Cette avanture seroit dès ce soir l'entretien de tous les plaisans de la Ville. Qu'on en riroit !

ZAIDE.

A quoi me suis-je exposée !

SALOMÉ.

Et c'est elle qui s'expose à être encore humiliée & délaissée, comme elle l'étoit par votre premier mari.

ZAIDE.

Non, car Osmin l'aime !

SALOMÉ, *haussant les épaules.*

Il l'aime... Il l'aime... Ecoutez, si vous avez véritablement de l'inclination pour lui...

ZAIDE.

Ah ! je ſens qu'il m'eſt plus cher encore que je ne croyois.

SALOMÉ.

Epouſez-le donc ; & je vous ptomets que ce ſoir les ris, les jeux & les amours régneront dans votre appartement, tandis que Fatime, toujours Veuve quoique remariée, n'aura dans le ſien que la compagnie de ſes Femmes, & de quelques vieilles parentes. Serez-vous ſatisfaite ? Sera-t-elle humiliée ?

ZAIDE.

Tu me tromperois ?

SALOMÉ.

Je vais vous amener mon garant.

(Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Oſmin qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle lui dit bas,)

Zaïde ſe rend ; promettez-lui ſeulement que ce ſoir, par la préfé-

rence la plus marquée que vous puissiez lui donner sur sa Rivale, un jour de nôces, elle connoîtra qu'elle est & qu'elle sera toujours la favorite.

OSMIN, *bas à Salomé.*

Mais, Fatime ?

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Promettez toujours, & ne vous inquiétez point.

(*Au Cadi, tandis qu'Osmin parle à Zaïde.*

Eh bien, Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

LE CADI.

Est-on d'accord ?

SALOMÉ.

Sans doute.

LE CADI, *s'avançant vers Osmin.*

J'en suis bien aise. Heureux Osmin, recevez donc le bouquet de nôces. Ma foi, plus je les considere l'une & l'autre, plus je serois embarrassé ce soir à laquelle le donner.

SALOMÉ, *à part, tandis que l'on fait certaines Cérémonies, & que l'on présente à Osmin la Coupe nuptiale.*

Il faut à présent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, sans trop révolter Fatime... Je pense... Non... Mais... Cette Coupe... Sans doute... Oui... cette idée me rit... risquons-là... il a bû... voyons.

(*Emmenant Fatime d'un air mystérieux à un coin du Théâtre.*)

Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

FATIME.

Comment?

SALOMÉ.

Vous allez rire.

FATIME.

Qu'as-tu fait?

SALOMÉ.

Elle sera bien attrapée!

FATIME.

Oh, tu m'impatientes ; explique-toi donc.

SALOMÉ, *lui montrant un petit flacon.*

Votre frere le Gouverneur, échauffé par tous les ſoins & le travail qu'exige ſon emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'eſt un reméde ſouverain pour calmer les ſens & procurer le plus profond ſommeil...

FATIME.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien ? il faut qu'en un moment, devant Zaide, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous diſiez à Oſmin que pour aujourd'hui vous cédez à cette divine Beauté tous les honneurs de la Fête ; que vous voulez qu'il lui

présente le bouquet de nôces, & qu'il aille souper avec elle.

FATIME, *vivement.*

Je veux qu'il soupe avec moi.

SALOMÉ.

Ecoutez jusqu'à la fin. Vous sçavez que Zaïde se pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit souper ; à peine seront-ils à table ; à peine aura-t-elle commencé à donner carriere à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par hazard des saillies assez plaisantes, qu'Osmin baillera, s'assoupira, dormira, & ne s'éveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui présenter, j'ai versé trois ou quatre goutes...

FATIME.

Eh, de quoi te mêles-tu ?

SALOMÉ.

Comment ? J'ai crû vous obliger.

FATIME.

M'obliger ! M'obliger !

SALOMÉ.

Sans doute ; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ses Femmes derriere elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaissant vos charmes, vantant les siens, tâchant de les faire admirer & sentir au pauvre Osmin qui ne leur répondra que par de longs baillemens...

FATIME.

Mais, Juive maudite...

SALOMÉ.

Zaïde est fiere ; elle sera piquée à n'en jamais revenir ; elle voudra le mépriser à son tour ; ce sera une source de zizanie entr'eux... Mais, prenez, prenez garde ; je vois qu'elle s'aproche pour nous écouter.

FATIME, *à part, & s'éloignant.*

Oh, sa hardiesse à vouloir justifier

& me faire goûter un pareil trait, me confond !

ZAIDE, *s'aprochant de Salomé.*

Il me semble qu'elle te gronde ?

SALOMÉ, *à Zaïde.*

A peu près. Je viens de lui annoncer ce qu'Osmin vous a promis ; elle est outrée.

ZAIDE, *avec un transport de joie.*

En vérité ?

SALOMÉ.

En vérité. On le seroit à moins un jour de nôces ; mais devineriez vous le parti qu'a toute de suite pris son orgueil ? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Osmin, & que la préférence qu'il vous donne ce soir, ne paroisse qu'un arrangement fait à sa priere.

ZAIDE.

Quoi, elle le priera de.. Ah, cela est fort plaisant !

SALOMÉ.

Fort plaisant ! G v

LE CADI, *aportant le Contrat.*

Voilà le Contrat ; il ne reste plus qu'à le signer.

(Osmin & Zaïde signent.)

SALOMÉ, *faisant avancer Fatime pour signer.*

Soyez donc gaye.

FATIME.

Scélérate !

SALOMÉ.

Allez-vous babiller ?

FATIME.

Avec tes beaux secrets, si tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.

(Elle signe.)

LE CADI, *en s'en allant avec sa Suite, après que les Contrats sont signés.*

Acham haër la.

SCENE DERNIERE.

OSMIN, ZAIDE, FATIME, SALOMÉ.

Femmes de Zaïde & de Fatime.

SALOMÉ, *regardant Osmin.*

VOus êtes au comble de vos vœux; cependant je vous vois inquiet; vous les regardez tour à tour; l'heure approche, & vous craignez sans doute de mécontenter l'une ou l'autre; eh bien, je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

FATIME, *à part.*

Perfide!

SALOMÉ, *prenant le Bouquet de nôces que tient Osmin, & le donnant à Zaïde.*

Elle consent que pour aujourd'hui

ce Bouquet passe entre les mains de Zaïde.

FATIME, *à part.*

La méchante femme ! Mais que faire ? Contraignons-nous.

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Par cette prévenance, elle est bien aise de vous marquer combien elle souhaite que vous soyez amies.

ZAIDE, *d'un ton railleur.*

Eh qui n'aimeroit pas Madame !

SALOMÉ.

Allons, embrassez-vous.

ZAIDE.

De tout mon cœur. (*Elles s'embrassent.*)

SALOMÉ.

Embrassez-les aussi, Seigneur Osmin.

OSMIN, *en les embrassant.*

Que je suis heureux !

SALOMÉ, *à Osmin & à Zaïde.*

Allez à présent vous mettre à table. (*Au Parterre.*) Quoique j'aye dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas.

FIN.

LE SILPHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Rprésentée, pour la premiere fois, le 5 Février 1743.

JAMAIS petite Piéce n'a eu plus de ſuccès que celle-ci. J'ai vû des perſonnes la préférer à toutes celles que j'ai faites; elles trouvoient qu'il régnoit une imagination continuelle dans le dialogue & les détails. Je crois que l'idée du dénouement, & la façon dont il eſt filé, peuvent mériter quelque eſtime. Le même ſujet à été traité depuis avec tout le ſentiment & toute la délicateſſe poſſibles, & il a enrichi la Scene Lyrique du charmant Ballet de *Zelindor*, repréſenté, pour la premiere fois, le 17 Mars 1745, & qu'on revoit toujours avec tant de plaiſir.

ACTEURS.

JULIE.

LE MARQUIS.

FRONTIN, *Domestique de Julie.*

La Scene est à la campagne, dans le Château de Julie.



LE SILPHE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *déguisé en femme*, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant d'un air fort effrayé.*



H, Monsieur!

LE MARQUIS.

Qu'as-tu ? Te voilà tout tremblant ?

FRONTIN.

Nous sommes perdus!

LE MARQUIS.

Comment ?

FRONTIN.

Je vais payer cher ma ſotte complaiſance.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

FRONTIN, *d'une voix entre-coupée.*

Vous ſçavez que je vous rencontrai, il y a huit jours, dans l'avenue de ce Château ; vous vous fîtes connoître à moi pour Monſieur le Marquis de Silvine ; vous me dites que ſur tout ce qu'on racontoit de Mademoiſelle Julie, rien n'égaloit la curioſité que vous aviez de la voir & de lui parler ; j'eus beau vous repréſenter que dans ce Château dont elle venoit d'hériter depuis trois mois par la mort d'une vieille Tante, paſſant les journées entieres à lire de maudits livres de Cabale, & n'ayant pour tout domeſtique que ma femme & moi,

Mademoiselle Julie se cachoit au reste du monde, & ne recevoit absolument aucune visite; vous vous obstinâtes; vous tirâtes votre bourse; vous me l'offrîtes; je la pris, & me prétant malheureusement à tout ce que vous vouliez, dès le même soir, je vous présentai à elle déguisé en fille, & comme une de mes Niéces qui venoit du fond de la Gascogne, & qui alloit à Paris chercher condition...

LE MARQUIS.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien? Plût au ciel que sous ce déguisement, votre phisionomie lui eut paru si plate, si gauche, si sotte, si ridicule...

LE MARQUIS.

Je te suis obligé.

FRONTIN.

Oh, Monsieur, ce seroit un grand bonheur! elle ne vous auroit point

offert d'entrer à ſon ſervice, & nous ne ſerions pas aujourd'hui expoſés au danger...

LE MARQUIS.

A quel danger? Explique-toi donc.

FRONTIN.

Je me promenois ce ſoir dans le jardin; Mademoiſelle Julie y eſt venue; elle m'a apellé; la converſation a tombé inſenſiblement ſur les Silphes; aprenez, Monſieur, qu'enfin elle en a un; je n'en puis plus douter; elle m'a parlé trop poſitivement & m'a détaillé trop de circonſtances; depuis cinq ou ſix nuits, il vient la voir; il lui tient les diſcours les plus tendres & les plus paſſionnés: ce ne ſont point des ſonges de jeune fille; ce ſoir, il doit ſe rendre viſible; il le lui promit hier en la quittant... Vous riez, lorſqu'il va peut-être vous tordre le cou comme à ſon rival, & à moi & à ma femme, pour vous avoir introduit ici?

LE MARQUIS.

Tu commences donc à craindre les Esprits ?

FRONTIN.

Morbleu, sans y croire, je les craignois ; à plus forte raison à présent...

LE MARQUIS.

Celui-ci ne te fera point de mal, je t'en répons.

FRONTIN.

Je ne m'y fierai pas, je vous en assure ; & je fuirai plutôt si loin, si loin...

LE MARQUIS.

Frontin ! En vérité, Frontin, tu m'étonnes ! Est-il possible que tu n'ayes pas soupçonné que le Silphe & Florine ne font qu'un ?

FRONTIN.

Ils ne font qu'un ? Eh, comment ce pourroit-il que Mademoiselle Julie n'eût pas reconnu Florine à la voix ?

LE MARQUIS.

Eh, comment ce peut-il que tu ne

fasses pas réflexion que lorsque tu me présentas à elle, sous le nom de Florine, & comme une de tes niéces, j'affectai, & que j'ai toujours continué d'affecter depuis, l'accent du pays d'où tu me faisois arriver ; & qu'ainsi, la nuit, m'introduisant doucement dans sa chambre, ne déguisant plus ma voix, & lui parlant comme je te parle à présent, j'ai pû aisément...

FRONTIN.

Je comprens, & je reviens de ma frayeur. Oui, je vois que vous avez pû aisément vous donner à elle pour une de ces substances aëriennes avec qui elle souhaitoit tant de pouvoir communiquer. Mais, j'admire en même-tems votre sagesse ! A l'âge de dix-huit ans, avec un corps terrestre, introduit la nuit dans la chambre de votre maitresse, n'y être jamais qu'un pur esprit, & le jour, auprès d'elle, déguisé en fille, malgré

les transports que mille charmes qui s'offrent à votre vûe, excitent à chaque instant dans votre ame, cacher l'Amant, le contenir & le reprimer sans cesse, c'est un effort dont je ne vous aurois jamais cru capable!

LE MARQUIS.

Et que je soutiens cependant ici, comme tu vois, depuis huit jours. Parbleu, mon ami, elle est bien entêtée de ses Silphes!

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, comment ne le seroit-elle pas? Initiée dès l'enfance aux mystéres de la Cabale par cette vieille tante qui l'a élevée, je suis moins étonné qu'elle croye qu'il y a dans l'air de petits habitans fort aimables & fort galans, que de voir tous les jours tant d'autres personnes qui, la nuit, seules dans une chambre, sont effrayées au moindre bruit qu'elles entendent, & dont l'imagina-

SCENE II.

JULIE, LE MARQUIS; *toujours en femme, & déguisant sa voix sous un accent Gascon.*

JULIE.

IL me semble que j'entens du bruit. Est-ce-vous, céleste Génie ?

LE MARQUIS.

Non. C'est votre très-terrestre femme de chambre.

JULIE.

Quoi, seule ici sans lumieres, & tu n'as pas peur ?

LE MARQUIS.

Je commence à m'enhardir, & je pense après tout qu'il faudroit que votre Silphe fût bien sot, lorsqu'il passe les nuits entieres au chevet de votre lit sans se rendre palpable, de

ne le devenir que pour me faire quelque niche.

JULIE.

Je t'avoue que pour t'apprendre à ne pas traiter ſans ceſſe tout ce que je te dis de lui de pures chiméres, je ne ſerois pas fâchée...

LE MARQUIS.

Qu'il me lutinât un peu ? Ma foi, Mademoiſelle, ne vous en déplaiſe & à lui auſſi, vos Silphes, vos Gnomes & vos Salamandres, ſont des idées aſſez nouvelles à l'eſprit, pour qu'on ne ſe les perſuade pas aiſément.

JULIE.

Nouvelles à l'eſprit ? Eh, ma pauvre fille, ces idées qui te paroiſſent ſi nouvelles, étoient celles de toute l'antiquité. Ne croyoit-on pas que les Néréïdes tenoient leur cour ſous les eaux; qu'Eole & ſes enfans régnoient dans les airs ; que les forêts étoient habitées par les Faunes & les Silvains ;

qu'il n'y avoit point de bocage, ou de fontaine, qui n'eût sa Nymphe ou sa Naïade, & qu'enfin tous les Élémens étoient peuplés d'Estres intelligens, qui se rendoient visibles, qui pouvoient prendre à leur gré toutes sortes de formes, & qui, sujets aux mêmes passions que les hommes, devenoient quelquefois sensibles pour de simples mortelles ? Ne voilà-t-il pas à peu près le systême des Silphes ? Ah, si le mystere de la Cabale t'avoit ouvert les yeux de l'esprit...

LE MARQUIS.

Je verrois de belles choses !

JULIE.

Tu verrois qu'environnées sans cesse de leurs innombrables légions, dès que nous sommes dans l'âge d'aimer, le Silphe à qui nous plaisons, voltige & s'empresse autour de nous, comme le papillon autour d'une fleur qui commence d'éclore. La nuit, il

ſe peint à notre ame dans l'illuſion d'un ſonge qu'il excite. Le matin, il l'émeut au ramage des oiſeaux. Dans les beaux jours du printemps, c'eſt lui qui nous plonge dans vne douce rêverie, & nous fait méditer amoureuſement ſur cette union, cette harmonie & cette tendre intelligence qui ranime toute la nature. Au bord d'une fontaine, lorſqu'une jeune perſonne ſe regarde avec complaiſance; lorſqu'elle croit s'entretenir ſeule avec ſes charmes; lorſqu'elle va cueillir des fleurs pour en relever l'éclat; lorſqu'elle deſire bientôt de recevoir d'une autre main ce que la ſienne lui préſente; d'entendre d'une autre bouche ce que la ſienne lui dit, Florine, c'eſt le Silphe ſon Amant qui parle, & qui tâche ainſi de développer peu à peu le ſentiment dans un jeune cœur qu'il voudroit s'attacher.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, je crois & je croirai toujours qu'on ne parle véritablement au cœur d'une jeune perſonne, qu'en préſentant à ſes yeux une figure aimable. Vous avez, dites-vous, depuis quatre ou cinq nuits, des entretiens charmans avec votre Silphe...

JULIE.

Ah, quelles nuits! Quels entretiens! Quel feu! Quelle vivacité! Quelle paſſion!

LE MARQUIS.

Fort bien; mais ce ſoir, quand vous le verrez, ſi ſa figure ne vous plaît pas, vous ſerez bien étonnée de l'avoir tant aimé?

JULIE.

Voilà bien la réflexion d'une ame eſclave des ſens, & à qui je tâcherois vainement de faire comprendre cet amour pur qui peut ſeul nous élever

au commerce des substances aëriennes. Laissons cette conversation, & vas chercher de la lumiere.

LE MARQUIS, *en s'éloignant d'elle.*

J'y vais ; mais je crains bien que votre substance aërienne ne soit quelque maudit farfadet...

(Il jette un cri de frayeur.)

Ha ! ha ! ha !

(Il feint ensuite de fermer à grand bruit la porte de la chambre où il est entré, & revient doucement sur le Théâtre



SCENE III.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

QU'a-t-elle ? Qu'est-ce donc ? Pourquoi ce cri ?

LE MARQUIS, *sous le nom de Ziblis, ne déguisant plus sa voix.*

Elle m'appelle maudit farfadet ; je lui ai un peu tiré l'oreille...

JULIE.

Ah ! J'entends cette voix si chere à mon cœur ! C'est vous, Ziblis ! C'est mon Silphe ! C'est mon Amant !

LE MARQUIS.

Oui, belle Julie ; & au transport charmant que vous cause sa présence, le plus heureux de tous les Amans !

JULIE.

Je vais chercher de la lumiere ; vous me promîtes hier qu'aujourd'hui vous

vous rendriez visible ; je ne veux pas perdre un instant du plaisir de vous voir.

LE MARQUIS.

Je suis prêt à tenir ma parole. Sous quelle forme voulez-vous que je vous aparoisse ?

JULIE.

Sous la vôtre, apparemment.

LE MARQUIS.

Sous la mienne ? Belle Julie, les corps des habitans de l'air, fluides, transparens, & dissous par la lumiere, ne peuvent tomber sous les sens & être aperçûs par les yeux des mortels.

JULIE.

Comment donc... mais... en vérité... je sçais bien que je ne vous aime que pour vous... cependant...

LE MARQUIS, *souriant*.

Cependant... Quoique vous ne m'aimiez que pour moi, vous trouveriez toujours, n'est-il pas vrai, que

l'imagination ne feroit point fatisfaite ? Je vous propofe donc auffi le moyen que nous avons, nous autres Silphes, pour nous communiquer aux mortels, en prenant à leur gré la figure qu'il leur plaît.

JULIE.

Mais, c'eft la vôtre que je voulois voir ; & je m'en étois fait, je vous l'avouë, une idée....

LE MARQUIS.

Ah, c'eft de mon amour, belle Julie, dont vous ne fçauriez jamais vous faire une idée affez parfaite ! Vous me reprochiez quelquefois que je paffois les journées entieres fans m'approcher de ces lieux ; je ne les quittois pas ; jaloux d'y être l'objet de toutes vos penfées, & de difpofer de tous vos momens, fous mille formes diverfes, mais toujours le même par l'ardeur la plus vive & la plus fidelle, je tâchois d'être en tout, partout, &

tout ce qui pouvoit vous plaire & vous amuser. Oui, j'étois le Zéphir qui vous caressoit ; mon ame, sous ces fleurs dont vous respiriez le parfum, se glissoit sur votre bouche ; elle animoit le ramage de cet oiseau qui vous plaît tant. Ces métamorphoses flattoient ma passion, en attendant ce moment fortuné où sûr de votre amour, il ne me reste plus qu'à me rendre visible sous la figure que vous me choisirez. *(D'un ton ironique.)* Seroit-ce celle de ce petit Magistrat, votre voisin, à qui votre famille veut vous marier ?

JULIE.

Ah ! fi, fi donc. Quelque puissante que soit votre ame, je la défierois de corriger l'orgueil, la suffisance, la morgue & la fatuité de cette figure-là : quand on l'a, on est bien obligé de la garder ; mais on n'a jamais imaginé d'en faire une figure de rendez-vous.

LE MARQUIS.

Non, assurément. Allons, voyons, nommez-moi...

JULIE.

Que je vous nomme ! Eh qui ?

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je prenne celle...

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Mais...

JULIE.

Mais, votre proposition me paroît même fort étonnante. N'inquieterois-je pas votre amour, si je vous nommois quelqu'un ? Ne devriez-vous pas en être jaloux, & soupçonner un rival ?

LE MARQUIS.

Je vois votre délicatesse. Eh bièn, il me vient une idée ; je vais prendre la figure de Florine, de votre femme de chambre ; elle ne sera plus une

fille, & la ſimple confidente de votre paſſion pour moi ; elle ſera moi-même ; oui, moi-même, belle Julie, l'Amant le plus tendre & le plus paſſionné. Il ne me faut que le moment de diſpoſer de ſon ame, c'eſt-à-dire de la placer dans un autre corps, tandis qu'ici j'occuperai le ſien.

JULIE.

Ziblis...

LE MARQUIS.

Vous jugez bien qu'il y a dans le monde mille gens à qui, pour jouer tous les perſonnages qu'ils y font, pour être tout à la fois foibles & inſolens, rampans & ſuperbes, pedans & petits-maîtres, incrédules & ſuperſtitieux, avares & prodigues, il faut au moins vingt ames différentes ; mais j'aſſocierai mieux celle de la chere Florine ; je penſe à une certaine nouvelle mariée ; c'eſt une beauté parfaite ; on ne lui reproche que de n'être

pas animée ; l'ame vive de Florine ira fort bien là, & vous verrez comment sa figure m'ira ici.

(Il s'éloigne doucement.)

JULIE.

Ziblis... Ziblis...

LE MARQUIS, *derriere le Théâtre.*

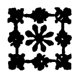
Je ne tarderai pas. Je reviens en un moment.

SCENE IV.

JULIE *seule.*

IL part & ne veut pas m'écouter. Peut-être même croit-il que ce ne sont que pures simagrées de mon sexe, & qu'au fond du cœur je suis enchantée d'avoir appris qu'il pourra se revêtir, à mon choix, de la figure que je voudrai. Je conçois bien, vû le peu de délicatesse qu'ont les hommes, que l'Amant d'une Silphide, si elle a

pour lui la même complaiſance, s'accomode à merveilles d'une pareille métempſicoſe : au milieu de Paris, aux promenades, aux ſpectacles, il n'a qu'à jetter les yeux ; Princeſſe, bourgeoiſe, prude, coquette, quelque femme ou quelque fille que ce ſoit, dès que ſa figure lui plaît, il n'a qu'à dire, ſa Silphide la prend, & le ſoir même, ſans ſoins & ſans ſoupirs, il a chez lui des charmes toujours nouveaux : il n'y a point d'homme, interrogez-les tous, qui ne trouve cela fort amuſant ; mais, moi, je me reproche même le trouble, & je ne ſçais quelle curioſité dont en cet inſtant je ne ſuis pas maîtreſſe...



SCENE V.

On voit sortir de dessous le Théâtre une girandole fort éclairée & portée sur un guéridon. Le Marquis, sous un habit de Génie, se jette aux genoux de Julie.

LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

AH!

LE MARQUIS.

Julie, adorable Julie, je puis donc enfin embrasser vos genoux. Ce n'est plus ma voix seule qui vous exprime mes transports! Je touche, je tiens, je baise mille fois cette main charmante...

JULIE.

Arrêtez donc.

LE MARQUIS.

Quoi, vous la retirez? Vous me repoussez?

JULIE.

Mais. . .

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il étoit donc inutile que je priſſe un corps. Ah ! belle Julie, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit à mon amour que vous refuſiez ces innocentes faveurs ; apparemment que la figure ſous laquelle je vous apparois, vous déplaît ?

JULIE.

Non.

LE MARQUIS.

Non ?

JULIE.

Non, vous dis-je ; & ſoit qu'elle emprunte en effet de votre ame qui l'anime à préſent, ce certain agrément que l'amour ſeul peut donner, ſoit préjugé de mes ſentimens pour vous, je trouve que ſous tous les traits de Florine, vous êtes mieux, mais mieux, beaucoup mieux qu'elle. . . Vous riez ?

LE MARQUIS.

Je ris, il eſt vrai ; car, il faut vous l'avouer, ce n'eſt pas dans cet inſtant la premiere fois que jé vous apparois ſous ces mêmes traits.

JULIE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Ce matin encore à votre toilette...

JULIE.

J'entens ; l'ame de Florine, par votre ordre, ſe promenoit hors de chez elle, tandis...

LE MARQUIS.

Tandis que je formois ces boucles, tandis que je plaçois ces fleurs dans vos beaux cheveux, tandis... Vous rougiſſez ?

JULIE.

Ah ! Ziblis, cela n'eſt pas bien. On croit être avec une fille ; on eſt dans un certain déſordre ; on ne prend pas garde à ſoi, & juſtement c'eſt avec un Amant...

LE MARQUIS.

Mais, croyez-vous que depuis que je vous adore, mon ame errante ſans ceſſe dans ces lieux, ne vous ait pas vûe pluſieurs fois...

JULIE.

Oh, ce n'étoit que votre ame; mais avec un corps, cela eſt bien différent.

LE MARQUIS.

Très-différent; & j'en ſens ſi bien la différence, que vous trouverez bon que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que ſous ſa perſonne que je m'aproprie dès ce moment, j'y reſte déſormais toujours avec vous.

JULIE.

Vous n'y penſez pas !

LE MARQUIS.

Cela eſt décidé; l'Amant & la Femme de chambre ne feront plus qu'un; c'eſt une commodité...

JULIE.

Que je n'aurai point, s'il vous plaît.

Il eſt trop difficile au cœur de ne ſe pas laiſſer diſtraire par les ſens. Que ſçais-je ? Le mien pourroit peut-être quelquefois s'échapper vers ces traits qui vous ſont abſolument étrangers... Et en vérité, vous n'y penſez pas, vous dis-je, de vouloir vous obſtiner à les garder auprès de moi ; ce ſeroit en quelque ſorte y placer vous-même un rival.

LE MARQUIS.

Je n'en ſerai point jaloux, je vous le jure.

JULIE.

Vous avez donc bien peu de délicateſſe ?

LE MARQUIS.

Oh, vous en avez trop auſſi. Car enfin, quelque figure que je prenne, vous aurez toujours les mêmes ſcrupules ; il faut cependant bien que j'en aye une ; vous avez une bouche, des yeux, des mains, il faut bien que je

m'assortisse de toutes ces choses-là, pour que nous puissions nous convenir.

JULIE.

Ah, Ziblis ! Ziblis !

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame ?

JULIE.

Je commence à craindre que parmi les Silphes, il n'y ait des cœurs aussi gâtés que parmi les hommes.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire par ce soupçons qui m'offense ?

JULIE.

Croyez-vous que je ne sache pas qu'il est d'autres moyens...

LE MARQUIS.

Et quels autres moyens, s'il vous plaît ?

JULIE.

Croyez-vous que quand même je ne l'aurois pas lû dans nos plus céle-bres Philosophes Cabalistes, l'Amour

ne m'inſpireroit pas que lorſqu'un Silphe aime véritablement une mortelle, & qu'il recherche ſincerement ſon alliance, au lieu de s'abbaiſſer juſqu'à elle, il peut l'élever juſqu'à lui, & la rendre participante à ſon eſſence? La force & l'attraction de ſon amour, ſecondé du nôtre, exalte en nous les parties d'air, les rend dominantes, & les ayant détachées de celles des autres élémens dont nous ſommes compoſées, nous en organiſe un corps purement aërien & ſemblable à celui des Silphides... Vous demeurez interdit!

LE MARQUIS.

Eh qui ne le ſeroit pas! (*D'un ton ironique.*) Quoi, dépouillée de ce corps terreſtre, comme une ombre légere, on plane, on voltige dans les airs? Cela eſt admirable, Madame, cela eſt admirable! Et vous avez attendu de mon amour...

JULIE

JULIE, *avec dédain.*

Au ton ironique que vous prenez, je vois ce que j'en puis attendre ; mais puisque vous ne me trouvez pas digne de votre alliance, vous trouverez bon que je ne m'honore pas aussi de votre attachement ; & qu'ayant reconnu votre façon de penser pour moi, l'heure me paroisse trop induë pour rester plus long-tems avec vous.

LE MARQUIS.

Madame...

JULIE, *sortant & s'enfermant.*

Je sçais que je ne puis pas me mettre à l'abri des persécutions d'un Silphe, & que vous pouvez pénétrer dans tous les lieux où je voudrois me cacher; mais je me flate que ne voulant pas faire mon bonheur, vous voudrez bien du moins n'être pas mon tyran.

SCENE VI.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

A-T-ON jamais entendu parler d'une pareille idée ! Oh, ma foi, ce dernier trait me confond !

FRONTIN.

Il eſt vrai que la propoſition eſt aſſez embarraſſante ; j'ai entendu toute votre converſation ; parbleu, Monſieur, ſi vous pouviez en effet la dépouiller de ſa perſonne, & que vous vouluſſiez m'en revêtir, ah, que je ſerois charmé d'être une jeune fille, avec un gentil minois, une jolie taille ! Que je me divertirois ! que je...

LE MARQUIS.

Malgré tout mon amour, je vois bien qu'il faut l'abandonner à ſes viſions.

FRONTIN.

L'abandonner ! Non, Monſieur, non. De ce coin où je m'étois caché, j'obſervois curieuſement ſes regards ; votre figure, ſous cet habit, l'a véritablement frappée ; elle lui plaiſoit infiniment.

LE MARQUIS.

Elle lui aura plû tant que tu voudras ; je te dirai davantage, ma perſonne ſeroit aimée, que l'attachement du cœur ne triompheroit pas, je crois, de l'égarement de l'eſprit.

FRONTIN.

Voilà les Amans ! Toujours vifs, toujours emportés, toujours extrêmes au moindre obſtacle qui s'oppoſe à leurs deſirs !

LE MARQUIS.

Eh, que veux-tu que je faſſe déſormais ?

FRONTIN.

Rien, Monſieur, rien ; allez, par-

tez, quittez ces lieux ; je vous souhaite le bon soir.

LE MARQUIS.

Crois-tu que laissant là les déguisemens, l'attendant ici, me jettant à ses genoux, & avec tout ce feu, cette ardeur, cette passion que je ressens pour elle, lui découvrant qui je suis... Non, Frontin, non, tu auras beau dire, cela ne me réüssiroit pas.

FRONTIN.

Je ne dis mot.

LE MARQUIS.

Il vaudroit encore mieux que je reprisse le déguisement de Florine.

FRONTIN.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Mon esprit étourdi de la proposition qu'elle vient de me faire, auroit le tems de se remettre ; il me viendroit peut-être quelque bonne idée.

FRONTIN.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Mais, quelle idée peut-il me venir ?

FRONTIN.

Je ne ſçais.

LE MARQUIS.

Elle voudra toujours devenir Silphide ?

FRONTIN.

Voilà le diable.

LE MARQUIS.

Je ſuis le plus malheureux de tous les hommes !

FRONTIN.

Du moins, dans cet inſtant, le plus agité.

LE MARQUIS.

Mon cher Frontin.

FRONTIN.

Mon cher Monſieur.

LE MARQUIS.

Conſeille-moi donc.



FRONTIN.

Eh bien, je vous conſeille de commencer par rentrer, attendu que le cœur de Mademoiſelle Julie n'étant pas, je crois, dans ce moment beaucoup plus tranquille que le vôtre, elle ne ſera pas ſans doute long-tems ſans revenir ici ; il ne faut pas qu'elle nous ſurprenne enſemble.

LE MARQUIS.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Je l'attendrai, moi.

LE MARQUIS.

Que lui diras-tu ?

FRONTIN, *vivement.*

Oh, parbleu, nous verrons. Par quelque conte imaginé ſur le champ, j'examinerai, j'interrogerai, je ſuivrai, je preſſerai ſon cœur ; je tâcherai d'y démêler ſi la nature, qui ne perd jamais de ſes droits, ne lui parle point en faveur d'un amour ter-

restre, malgré toutes les chimeres dont les maudits livres de Cabale ont rempli son esprit. De votre côté, nous écoutant, méditant, rêvant, cherchant, vous pourrez trouver.... Que diable, lorsque tant d'Amans se flatent tous les jours de venir à bout de la sagesse d'une femme, n'est-il pas honteux que vous désespériez, vous, de triompher de la folie de celle-ci?

LE MARQUIS.

Allons; reste donc, je vais rentrer; mais, auparavant, écoute... j'imagine...

FRONTIN, *entendant Julie.*

Ecoutez vous-même que l'on ouvre cette porte; & allez achever d'imaginer dans votre chambre. Rentrez, rentrez donc vîte.

SCENE VII.

JULIE *ſeule, tenant à la main une caſſette qu'elle poſe ſur ſa toilette.*

NON, non, ne nous repentons point de l'avoir quitté ſi bruſquement. Son ton ironique a dû d'autant plus m'offenſer, que la propoſition que je lui faiſois étoit naturelle, & lui prouvoit bien véritablement que ce n'étoit que lui, lui uniquement que je voulois aimer ; mais le parti que je prens à l'égard de Florine, coûte cher à mon cœur ! La pauvre fille m'eſt ſi attachée...



SCENE VIII.

JULIE, FRONTIN, *arrivant sur la Scene en faisant de grands éclats de rire.*

JULIE.

QU'AVEZ-VOUS donc à rire de la sorte ?

FRONTIN.

Je ris... Excusez, Mademoiselle, je ne vous voyois pas... Je ris de la colere de Florine.

JULIE.

Eh, qu'a Florine pour être en colere ?

FRONTIN, *feignant d'hésiter.*

Mademoiselle...

JULIE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Pour vous le dire, il faut vous avouer que la curiosité de voir votre

Silphe, m'a fait me cacher dans ce coin d'où j'ai entendu toute votre conversation avec lui. Vous sçavez que piquée de ce qu'il ne vouloit pas vous rendre Silphide, vous l'avez quitté assez brusquement. Il est resté encore quelques momens ; ensuite il a tout à coup disparu. J'étois inquiet de la pauvre Florine ; je me suis approché de la porte de sa chambre ; j'ai frappé une fois, deux fois ; à la troisiéme, elle est venue m'ouvrir, en se frotant les yeux comme une personne qui s'éveille.. Je suis fâché, Mademoiselle Florine, lui ai-je dit, d'avoir troublé votre sommeil : les jolies filles comme vous ne peuvent faire que de jolis rêves. Elle a souri, & comme je ne lui parlois ainsi que pour sçavoir si votre Silphe avoit véritablement fait passer son ame dans la personne inanimée de cette nouvelle mariée dont il vous avoit parlé ;

Vous souriez, ai-je ajouté, je parierois presque que vous rêviez qu'on vous marioit : Ma foi, m'a-t-elle répondu, en éclatant de rire, vous l'avez deviné ; & tout de suite, Mademoiselle, elle m'a raconté que tout à coup elle s'étoit sentie assoupie, & que tout à coup il lui avoit semblé qu'elle n'étoit plus Florine, mais une nouvelle mariée, avec de la naissance, du bien, de la beauté ; qu'enchantée de son état, vive, légere, brillante, parlant, riant, répondant à tout, elle ne respiroit que plaisirs, fêtes, spectacles, & magnificence ; que son mari la regardoit avec un étonnement...

JULIE, *riant.*

Je le crois bien.

FRONTIN.

Quel changement subit, lui disoit-il, & que vous voilà bien toutes ! Tandis que vous êtes filles, un main-

tien droit & réſervé, ne levant preſque pas les yeux, quelques révérences au plus ; à votre air toujours tranquille, on diroit que rien ne vous touche ; vous marie-t-on ? Il ſemble que dans l'inſtant vous acquerez une ame toute nouvelle.

JULIE.

Enfin ?

FRONTIN.

Enfin...enfin... Florine a terminé le récit de ſon prétendu rêve, en me diſant que ce mari étoit devenu ſi preſſant qu'elle s'étoit éveillée ; mais lorſque je lui ai appris qu'elle ne s'étoit point endormie, & qu'elle ne s'étoit point éveillée, & que votre Silphe, pour être avec vous ce ſoir, lui avoit fait l'honneur d'emprunter ſa figure, vous ne ſçauriez croire comme elle s'eſt emportée : Quoi, s'eſt-elle écriée, Mademoiſelle auroit ſouffert que l'on me fit cette méchanceté ? Quelle méchan-

ceté, avois-je beau répondre, ne vous trouviez-vous pas bien? .. Fort bien, en vérité, & l'ame d'une pauvre fille comme moi, avec ce mari... Comment donc, on aura beau souffrir, se priver, faire tout ce qu'on peut pour être une fille d'honneur, on ne pourra pas répondre de sa personne! Le Silphe de Mademoiselle est peut-être un libertin qui prendra la mienne, la portera, en fera ... que sçais-je?

JULIE, *soupirant.*

Il ne la prendra plus, Frontin, il ne la prendra plus; ce n'étoit que pour être avec moi qu'il l'empruntoit; je vais renvoyer Florine.

FRONTIN.

La renvoyer!

JULIE.

Frontin, sous les traits de ta niéce, mon Silphe ne m'a parû que trop charmant! Ah! quelle peine j'avois à me rendre maîtresse du trouble de mes

sens. Dans cet instant même encore, je ne t'en parle qu'avec émotion. Voudrois-tu qu'ayant sans cesse Florine auprès de moi, croyant souvent que ce seroit lui, le souhaitant peut-être même quelquefois, j'entretinsse dans mon cœur une passion folle, ridicule, extravagante ? Non, Frontin, elle partira ; c'est une résolution prise, & j'y suis d'autant plus déterminée, que j'ai trouvé le moyen de m'adoucir cette séparation par l'idée que les présens que je vais lui faire, en la renvoyant, aideront peut-être à lui procurer une situation gracieuse & au-dessus de son état. Tu lui donneras cette cassette...

FRONTIN, *ouvrant la cassette.*

Comment diable, voilà une somme considérable en or... & des Pierreries ! Au lieu d'être une fille & ma niéce, ah, que je suis fâché que Florine ne soit pas un jeune homme digne

de vous par sa naissance & son bien ! Avouez que vous ne le renverriez pas, & qu'il vous feroit aisément renoncer à tous vos Silphes ?

JULIE.

Moi, je renoncerois à l'espérance de devenir Silphide ! Moi, j'aimerois un homme !

FRONTIN.

Sans doute ; vous avez beau vous récrier, votre cœur a plus de raison que votre esprit, &...

JULIE.

Allez-vous recommencer des discours qui m'ont cent fois déplû ? Finissons. Portez cette cassette à votre niéce ; dites-lui, car je ne la verrai point, je craindrois trop l'attendrissement de nos adieux, dites-lui les raisons qui m'obligent à la renvoyer ; elle doit les approuver ; assurez-la bien d'ailleurs qu'elle me sera toujours chere. Allez... Attendez...

Je pense... oui... Je veux joindre encore à ces Présens celui de mon Portrait ; je vais le chercher ; ce ne sera pas, je crois, le moins précieux aux yeux de cette pauvre fille.

(Elle sort.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *sous l'habit de Génie, voyant sortir Julie,* FRONTIN.

LE MARQUIS.

FRONTIN ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, vous aviez raison de dire que quand même votre personne seroit aimée, vous n'en seriez guères plus avancé ; vous l'avez entendu ; on vous renvoye.

LE MARQUIS.

Je resterai, mon cher Frontin, je

resterai, & j'espere même à cette avanture-ci un dénouement favorable à mon amour. Je viens d'imaginer un moyen presque sûr de la faire renoncer à la folle idée de devenir Silphide.

FRONTIN.

Elle n'y renoncera jamais.

LE MARQUIS.

Elle y renoncera, te dis-je : pour gagner l'esprit d'une femme, & pour achever les triomphes de l'amour, qui souvent ne seroient qu'imparfaits, il est dans le cœur de toutes un endroit toujours délicat, toujours sensible ; il ne faut qu'y frapper.

FRONTIN.

Tant mieux, mais...

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Mais, tu vas voir... La voici ; dis lui seulement, d'un air effrayé, que tu crois que son Silphe est revenu.

SCENE X.

JULIE, FRONTIN.

JULIE *entre en rêvant, & tenant une Boëte à Portrait.*

DANS quel trouble & quelle agitation eſt mon cœur !

FRONTIN, *affectant un air effrayé.*

Le mien dans cet inſtant n'eſt guères plus tranquille, & vous ferez, s'il vous plaît, vos préſens & vos adieux vous-même.

JULIE.

Oui, Frontin, & j'ai fait après tout réflexion qu'il y auroit trop de cruauté à ne pas parler moi-même à ta niéce.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas ce que je veux vous dire, mais que je ne me riſquerai point

à entrer là-dedans ; je crois que je viens d'y appercevoir votre Silphe.

JULIE, *s'avançant vers la porte de la chambre de Florine.*

Il seroit revenu ! Voyons.

SCENE DERNIERE.

JULIE, LE MARQUIS *sous l'habit de Génie.*

FRONTIN, *lorsque le Marquis paroît, feint de s'enfuir de frayeur, & se tient au fond du Théâtre.*

AHI ! ahi !

JULIE.

Quoi, Ziblis, vous voilà encore sous la figure de Florine ?

LE MARQUIS.

De grace, daignez écouter un instant un Amant...

JULIE.

Je n'écoute point un Amant qui me méprise.

LE MARQUIS.

Moi, vous mépriser ! Moi qui vous adore ! Pouvez-vous penser...

JULIE.

Je pense, & je penserai toujours que vous pouvez me rendre Silphide ; que vous ne le voulez pas, & que c'est donc m'offenser que de me parler de votre amour.

LE MARQUIS.

Belle Julie...

JULIE.

Tout ce que vous me direz sera fort inutile.

LE MARQUIS.

Réflechissez donc...

JULIE.

Mes réflexions sont faites.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, eh bien, vous

le voulez ; vous m'êtes trop chere pour que je ne cherche pas à vous satisfaire aux dépens même de mes propres desirs ; vous allez devenir Silphide ; mais vous êtes bien cruelle, il faut l'avouer !

JULIE.

En vérité, fort cruelle de vouloir changer d'espece pour partager votre tendresse ?

LE MARQUIS, *l'emmenant à sa toilette, devant son miroir.*

Mais, en changeant d'espece, voyez, voyez ce que vous m'enlevez ! Tous ces charmes n'appartenoient-ils pas à votre Amant, à mon amour ? Vous l'en privez ! Ah ! nos Silphides auront beau dire que cette beauté qu'on vante tant dans les mortelles, n'est au plus qu'un certain éclat de lys & de roses, & quelques traits un peu réguliers. Que ces traits sont puissans sur un cœur, & qu'aux mouvemens du mien,

en vous regardant, je ſens bien qu'elles ne parlent ainſi que par envie !

JULIE.

Par envie ? Nos Philoſophes cabaliſtes prétendent qu'elles ſont ſi belles ?

LE MARQUIS, *ſoupirant.*

Vous le ſerez comme elles !

JULIE.

Vous le dites bien triſtement ?

LE MARQUIS.

Comme je le ſens.

JULIE.

Oh, expliquez-vous. Quoi, ne ſont-elles pas belles ?

LE MARQUIS.

Elles ſont admirables par leur eſprit, leur caractere, par les lumieres & les connoiſſances infinies qu'elle poſſedent; mais, pour former ces charmes & ces traits de la figure qui brillent dans les mortelles, vous jugez bien qu'il faut le mélange de tous les élémens.

JULIE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et que par conséquent, dans une Silphide, qui eſt une ſubſtance purement aërienne, ce ne peut pas être, comme dans un corps terreſtre, une taille, une bouche, ce teint, ces yeux... Ce n'eſt point tout cela.

JULIE, *vivement.*

Comment, ce n'eſt point tout cela?

LE MARQUIS.

Non, aſſurément; & dès que vous ſerez Silphide, ce ne ſera donc plus auſſi dans le cœur de votre Amant, réduit avec vous à des charmes purement philoſophiques, ce ne ſera plus cette ardeur ſi vive que lui inſpiroit ſans ceſſe votre vûe. Ce ne ſeront plus ces tranſports ſi preſſans, ce doux attrait du deſir qui fait preſque lui ſeul tout l'enchantement de l'amour.

JULIE, *troublée.*

En vérité... Je vous avoue... Mais... Après tout... Eh bien, Ziblis, quelquefois, lorſque vous le deſirerez, je reviendrai ſur la terre.

LE MARQUIS.

Sur la terre ! Une Silphide ! Vous n'y penſez pas ?

JULIE.

Et pourquoi ? N'y venez-vous pas bien ?

LE MARQUIS.

Mon ſexe n'eſt pas aſſervi aux mêmes bienſéances que le vôtre, & d'ailleurs, en quittant votre nouvel élément, obligée de vous revêtir d'un corps étranger, ſeriez-vous bien flatée des empreſſemens...

JULIE.

Mais, c'eſt ma perſonne que je reprendrai.

LE MARQUIS.

La votre ? Lorſque ces parties d'air qui

qui sont en vous, se seront détachées & envolées pour vous former un corps purement aërien, faites-donc réflexion que semblable à une fleur arrachée de sa tige & qui vieillit en un jour, tout ce qu'il y a de terrestre dans ma belle Julie, perdra cet éclat, cette vivacité, ce brillant, cette fraîcheur, qui la rendent la plus belle des mortelles.

JULIE, *avec effroi.*

Je deviendrai laide ?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire ? Pourquoi ce frémissement ? Ce changement dans vos traits n'arrivera que lorsque vous vous en serez dépouillée ; que vous importe...

JULIE, *avec un soupir.*

Que m'importe !..

LE MARQUIS.

Allons, commençons les cérémo-

nies qui vont rompre vos liens avec la terre.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, Ziblis.

LE MARQUIS, *la pressant, plus il la voit se troubler.*

Vous m'étonnez ! Quoi vous, quoi Julie dans le trouble où je la vois pour des charmes que le tems même un jour effaceroit ? L'immortalité que vous acquererez, ne vous dédommage-t-elle pas du sacrifice ? Rappellez votre Philosophie, & levez avec fermeté les yeux vers cet élement que vous allez désormais habiter.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, vous dis-je... je n'ai pas la force de me dépouiller ainsi de moi-même ; j'avoue ma foiblesse... Ziblis... Je suis née avec ces traits ; je les ai vûs croître avec moi ; j'y suis accoutumée ; d'ailleurs, je leur dois

la conquête de votre cœur ; cela doit me les rendre encore plus chers, & je demeurerai donc comme je suis.

LE MARQUIS.

Et vous me permettrez donc aussi de garder cette figure-ci, ou d'en prendre quelqu'autre ?

JULIE.

Ah, que me dites-vous ? Sous des traits empruntés ?

LE MARQUIS.

Quoi, voulez-vous encore vous opposer à mon bonheur par une délicatesse...

JULIE.

Eh, puis-je ne pas l'avoir cette délicatesse ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien étonnante, il faut l'avouer ! vous ne voulez pas devenir Silphide, parce que vous perdriez votre figure ; vous ne voulez pas que je garde celle-ci, parce qu'elle n'est pas à moi...

JULIE.

Que n'est-elle à vous, Ziblis !

LE MARQUIS.

Mais, si elle étoit à moi, alors je serois homme, & vous pensez si mal de tous, . .

JULIE.

Que ne l'êtes-vous ! Ce souhait est indigne de vous & de moi ; mais il échappe à mon cœur.

LE MARQUIS, *se jettant à ses genoux.*

Et couronné mon amour ! belle Julie, voyez à vos genoux le Marquis de Silvine, le plus tendre, le plus sincere & le plus passionné de tous les Amans !

JULIE.

Comment ...

FRONTIN, *qui s'étoit approché peu à peu.*

Oui : ce n'est point un Amant tombé des nuës ; je l'ai moi-même introduit ici ; le Silphe, Florine, & le Marquis de Silvine ne font qu'un,

LE MARQUIS, *toujours aux genoux de Julie.*

Songez, belle Julie, que l'erreur où l'on vous avoit élevée sur les Silphes, & votre prévention contre les hommes, ont réduit un Amant qui vous adore, à ces déguisemens ; songez que dans cet Amant, brûlant pour vous de l'ardeur la plus vive, jamais cependant aucun instant n'a démenti cette flamme si pure & si respectueuse que vous lui avez inspirée. Hélas ! si chaque moment que je passois auprès de vous, ajoutoit à ma passion, il augmentoit aussi mon trouble & mon inquiétude sur le succès de mon amour... Belle Julie... de grace... regardez-moi donc... Daignez confirmer mon bonheur.

JULIE, *lui présentant la main, & le regardant tendrement.*

Ah ! vous avez trop bien lû dans

mon cœur, pour pouvoir encore en douter.

FRONTIN.

Enfin, nous triomphons des habitans de l'air, & je ſuis ſûr, Mademoiſelle, que le lendemain des nôces, vous en ſerez tout-à-fait déſabuſée. Allons, quittons ce triſte Château, vivons déſormais avec les humains, partons pour Paris; c'eſt le véritable élément d'une jolie femme.

FIN.

L'ISLE SAUVAGE,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Avec un Divertiſſement,

Repréſentée par les Comédiens François, le 5 Juillet 1743.

CETTE Comédie eut peu de ſuccès. Le Rôle de *Félix* fut joué par un des meilleurs Acteurs ; mais il falloit dans ce Rôle la figure, l'air, & le ton ingenu d'un jeune homme de ſeize ans.



ACTEURS.

BÉATRIX, *Dame Espagnole.*

LÉONOR, } *Filles de Béatrix.*
ROSETTE, }

FELIX, *jeune Espagnol.*

OSMARIN, *Sauvage noir.*

D. GUSMAN, *Pere de Felix.*

TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

La Scene est dans un Isle Sauvage.



L'ISLE SAUVAGE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ROSETTE, FELIX.

LÉONOR.



COMMENT vous appellez-vous ?

FELIX.

Je m'apelle Felix.

LÉONOR.

Estes-vous un homme ?

FELIX.

Oui.

ROSETTE, *à Léonor.*

Je ne crois pas ; car il ne ressemble en aucune maniere à ce qu'on appelle des hommes dans cette Isle.

FELIX.

Vous ressemblez encore bien moins l'une & l'autre aux femmes que je viens de quittr.

LÉONOR.

Sommes-nous plus à votre gré ?

FELIX.

Quelle comparaison ! Voici la premiere fois de ma vie que j'ai véritablement du plaisir à voir & à entendre ; je n'en connoissois point d'autre que la pêche, & la chasse.

ROSETTE.

Quoi, dans votre Isle vous n'aviez point quelque jeune personne comme nous. . .

FELIX.

Vous êtes les premieres Blanches

que j'aye jamais vues ; vous êtes les ſeuls objets qui m'ayent enchanté ; je n'avois que des Sauvages avec qui m'entretenir, des filles noires pour jouer avec moi, & mon pere pour me gronder.

LÉONOR.

Oh, perſonne ici ne vous grondera.

FELIX.

Mon pere eſt Eſpagnol.

ROSETTE, *vivement.*

Eſpagnol ? Notre mere eſt du même pays.

FELIX.

Je n'avois que quatre ans, lorſque nous fîmes naufrage.

ROSETTE.

C'eſt par un naufrage que nous nous trouvons parmi les Sauvages, & nous n'avions qu'à peu près cet âge-là, ma ſœur & moi.

FELIX.

Quelle conformité dans nos avantures !

LÉONOR.

Ne vous fait-elle pas plaisir ?

FELIX.

Oui, en vérité ! Allons, dites-moi donc aussi comment vous vous nommez ?

LÉONOR.

Je m'appelle Léonor.

ROSETTE.

Et moi, Rosette.

FELIX, *les caressant.*

Ma chere Léonor ! Ma belle Rosette ! Quelle différence de l'état où je me trouve en cet instant, à celui où j'étois il y a une heure, lorsqu'un coup de vent a fait tourner la barque où je pêchois avec mon pere ! J'ai bien cru que j'allois périr ; je me suis trouvé, je ne sçais comment, sur ce rivage ; n'y voyant point mon pere, j'étois inconsolable ; je vous ai rencontrées. . . . Ah ! si je ne craignois pas pour lui, je serois bien aise à présent de mon accident.

ROSETTE.

Il faut esperer que par un bonheur pareil au vôtre, il aura aussi échappé à la tempête.

FELIX.

Plût au ciel ! Je voudrois en être sûr, mais cependant sans l'aller retrouver ; je ne veux plus sortir d'ici.

LÉONOR.

Vous êtes donc bien content avec nous ?

FELIX.

Oh, si content, que je ne puis l'exprimer ! .. Je voudrois vous embrasser.

LÉONOR.

Nous embrasser ! L'embrasserons-nous, ma sœur ?

ROSETTE, *vivement.*

Eh pourquoi non, ma sœur ?

FELIX, *les embrassant.*

Ah, que cela est délicieux ! Ah, que je sçais bon gré à la tempête !

LÉONOR.

Laquelle aimez-vous le mieux de Rosette, ou de moi?

FELIX.

Oh, je n'ai pas le tems de choisir; je n'ai que celui de vous aimer toutes deux.

LÉONOR.

Felix est honnête.

FELIX.

Non, je parle naturellement. Il faut désormais ne nous plus quitter; & si mon pere ayant aussi échappé à la tempête, comme je l'espere, vient a sçavoir que je suis ici, & veut m'obliger de retourner dans notre Isle, vous viendriez toutes deux avec moi...

ROSETTE.

Felix, cela n'est pas possible; nous sommes auprès d'une mere que nous aimons tendrement, & que nous serions bien fâchées d'abandonner; nos

jours & les ſiens ont été conſervés par la protection d'un Sauvage qui nous a priſes en amitié & qui nous ſert de pere.

FELIX.

Votre mere eſt donc cette Blanche qui m'a ſecouru dans mon évanouiſſement ?

ROSETTE.

Oui, & cet homme noir qui étoit avec elle, eſt le Sauvage dont nous vous parlons.

LÉONOR.

Nous ſoupirons depuis dix ans après le paſſage de quelque Vaiſſeau qui puiſſe nous rendre à notre Patrie ; ſeules dans cette Iſle, vous pouvez juger de notre impatience ; mais je ſens que je vais déſormais atendre plus tranquillement. En tout cas, Roſette, nous emmenerions Felix avec nous ; ma mere n'auroit pas la barbarie de le laiſſer ici.

ROSETTE.

Non, certainement ; ma mere ne

cherche que ce qui peut nous faire plaisir.

FELIX.

Dans mon Isle, j'attendois aussi toujours un Vaisseau ; mais je m'en passerai bien volontiers désormais ; ne suis-je pas au comble du bonheur, puisque je ne dois plus vous quitter !

LÉONOR.

J'apperçois ma mere & Osmarin qui viennent de ce côté ; éloignons-nous.

ROSETTE.

Pourquoi ? Allons leur faire part de la joie que nous ressentons.

LÉONOR.

Tu as raison... Cependant... Attens... Il me semble que la présence de ma mere nous gêneroit sur bien de petites questions que nous avons encore à faire à Felix ; éloignons nous, te dis-je ; si ma mere a besoin de nous, elle nous apellera.

SCENE II.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

NON, Madame, non, je ne sçaurois trop vous le répéter; nous serons les victimes de la complaisance que j'ai eue pour vous d'arracher ce jeune Blanc à la mort; il causera notre perte.

BÉATRIX.

Pouvions-nous laisser périr cet infortuné sous nos yeux? C'est un mouvement d'humanité que je n'ai pas dû combattre un seul instant.

OSMARIN.

Mais, songez donc aux loix de cette Isle; on y éprouva longtems les fureurs & la tyrannie des Blancs; depuis que nous avons secoué leur joug,

plus de grace à eſperer pour eux ; nous tâchames d'en exterminer la râce ; nous préſerve le ciel d'en voir renaître une nouvelle ! Lorſque vous fûtes jettée ſur cette Côte, ſouvenez-vous qu'on alloit vous immoler, vous & vos filles, & combien j'eus de peine à inſpirer de la pitié pour votre ſexe... Madame, nous ſerons impitoyablement maſſacrés, ſi l'on découvre que nous avons reçu & conſervé un Blanc parmi nous.

BÉATRIX.

Mais, Oſmarin, ce n'eſt que la crainte de voir s'élever une nouvelle race de Blancs, qui rend les Sauvages ſi barbares ? Penſez-vous qu'un inconnu, un malheureux, pour qui la ſeule compaſſion m'intéreſſe, puiſſe être un objet digne de mon alliance, & que j'aye jamais le deſſein d'unir ce jeune homme à l'une de mes filles ?

OSMARIN.

Eh, Madame, il les épousera peut-être toutes deux : tréve de vanité dans une Isle sauvage ; il n'y a point ici d'inégalité de rang ; le penchant, les desirs forment toute la convenance de nos mariages, & l'amour en a bientôt reglé les cérémonies.

BÉATRIX.

En vérité, Osmarin...

OSMARIN.

En vérité, Madame, il falloit, par pitié pour vous, pour vos filles, pour moi, pour lui-même, le laisser périr, & ne pas nous exposer tous à des supplices cruels & inévitables, si nous sommes découverts.

BÉATRIX.

C'est un danger de peu de jours. Nous sçavons déjà que l'Isle qu'il habite, n'est éloignée de celle-ci que de quelques lieues ; on viendra sans doute s'informer de lui ; en attendant, il

nous eſt aiſé de le cacher ; notre habitation eſt écartée ; les Sauvages y viennent rarement...

OSMARIN.

Mais, en attendant, s'il aime vos fille ? S'il s'en fait aimer ?

BÉATRIX.

Oh, banniſſez cette crainte, mon cher Oſmarin ; je réponds de mes filles ; elles ſont trop bien nées...

OSMARIN.

Voilà une expreſſion que je n'entends pas.

BÉATRIX.

Je ſuis ſûre quelle ne ſe livreront point à des deſirs dont il m'eſt aiſé de leur faire ſentir toute la honte.

OSMARIN.

Peut-être n'eſt-il déja plus tems de leur parler.

BÉATRIX.

Je ne me ſuis occupée que de leur éducation...

OSMARIN.

Je vais encore vous répondre en Sauvage ; je n'ai pas une grande confiance en toute cette belle éducation ; ces enfans sont aimables ; ils se sont vûs ; ils se verront ; ils étoient ensemble, quand nous sommes arrivés en cet endroit ; ils ont fui à notre aproche ; chez nous, il ne faut qu'un moment pour s'aimer ; dans votre pays, je doute que toute la morale qu'on y débite, triomphe de ce moment-là.

BÉATRIX.

Allez, Osmarin, fiez-vous à moi, vous dis-je, & soyez tranquile ; parcourez la Côte ; quelque barque viendra sans doute reclamer ce jeune homme. Je vais cependant entretenir mes filles, & vous verrez, par leur conduite, quelle est parmi nous la force de l'honneur & de cette éducation dont vous faites si peu de cas.

OSMARIN, *en s'en allant.*

Eh bien, Madame, nous verrons; je ſouhaite, plus que je ne l'eſpere, que mes craintes ſoient mal fondées.

SCENE III.

BÉATRIX, *ſeule.*

LE pauvre Oſmarin raiſonne en Sauvage qui ne connoît que la nature; mes filles ne me cauſent aucune inquiétude; je vais ſonder leurs diſpoſitions; une défenſe ſévere de parler à ce jeune homme, ſeroit ici d'une exécution impoſſible; faiſons-les venir; je me conduirai avec elles, ſuivant les découvertes que je ferai dans leur cœur... (*Elle appelle.*) Léonor?.. Roſette?



SCENE

SCENE IV.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FELIX.

LÉONOR & ROSETTE, *accourant.*

MA mere ?

BÉATRIX.

Mes enfans, j'ai à vous parler ; Felix, éloignez-vous.

LÉONOR, *vivement.*

Eh, ma mere, pourquoi voulez-vous qu'il s'éloigne ?

ROSETTE.

Qu'avez-vous à nous dire où il puisse être de trop ?

FELIX.

Je ne sçaurois quitter mes bonnes amies.

BÉATRIX.

Allez, Felix. . . Allez, vous dis-je, obéissez.

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

BÉATRIX.

JE remarque avec chagrin, mes enfans, l'impression que fait sur vous ce jeune étranger ; vous n'êtes occupées que de lui ; vous avez de la peine à le quitter un instant.

ROSETTE.

Est-ce que cela peut vous fâcher, Madame ? Entourées sans cesse de ces vilains noirs, la rencontre de ce jeune blanc est un plaisir si nouveau, si charmant pour nous...

BÉATRIX.

Je sçais que tout ce qui est nouveau, est en droit d'exciter votre curiosité ; mais cette curiosité satisfaite, il faut bannir toute familiarité entre

vous & ce jeune homme, reprendre les occupations que je vous ai prescrites pour votre journée, ne le voir qu'aux heures où il pourra vous servir, & enfin ne le regarder que comme quelqu'un fait pour être votre domestique, & non pour être votre compagnie.

LÉONOR, *vivement.*

Mais, ma mere, je voudrois qu'il ne me servît qu'à être ma compagnie; sa figure, le son de sa voix, sa conversation, en lui tout me plaît, tout m'enchante; c'est le Ciel qui nous envoye cette ressource dans notre solitude.

BÉATRIX.

Léonor, votre vivacité m'effraye! ma fille, ma chere fille, à quels chagrins, à quels malheurs, vous vois-je prête à vous livrer!

LÉONOR.

Moi, Madame! qu'ai-je à craindre?

BÉATRIX.

La plus funeste de toutes les passions ; l'Amour.

LÉONOR.

L'Amour, une passion funeste ? Hélas, depuis que je suis née, je n'ai connu d'autre plaisir que de vous aimer, vous & ma sœur.

BÉATRIX.

Il n'est pas question de cette tendresse si légitime, de ce sentiment si pur que la nature inspire, que le devoir entretient, que l'âge & la raison augmentent dans les cœurs vertueux, qui est le charme de la vie & le lien de toute société ; je vous parle, ma fille, de cet attrait honteux où les foibles cœurs se laissent surprendre à la vûe des hommes ; de cette inclination, de ce penchant fatal dont notre sexe ne sçauroit trop se défendre, & qu'il semble que Felix commence à vous inspirer.

LÉONOR, *timidement.*

Il m'a plû, je l'avoue, & je ſens qu'après ma mere & ma ſœur, il me ſeroit...

BÉATRIX.

Eh, vous voilà ſur le bord du précipice ! élevée dans ce deſert, trompée par votre ſenſibilité naturelle, & par votre innocence, vous confondez l'amour & l'amitié ; vous ne diſtinguez pas les mouvemens qu'on doit ſuivre, d'avec ceux qu'il faut rejetter ; ſans choix dans le ſentiment, comme ſur l'objet, une tendreſſe de devoir, un amour honteux, Felix, votre ſœur & moi, tout plaît également à votre cœur ; mais ſongez donc que ce Felix, étranger, inconnu, n'eſt peut-être qu'un vil eſclave, indigne par ſon état de votre amitié même, puiſque l'égalité ſeule doit l'établir ; Felix n'a droit qu'à votre compaſſion ; filles

d'un des plus grands Seigneurs d'Ef-pagne, vous êtes deftinées, fi nous revoyons jamais notre patrie, à des époux du rang le plus diftingué; quelle honte pour vous, pour moi, fi l'éducation que je vous ai donnée, fi le noble orgueil que tant d'illuftres ancêtres doivent avoir tranfmis dans votre ame, ne vous défendoient pas contre une indigne paffion! Mes enfans, après vous avoir repréfenté ce que la vertu, ce que l'honneur exigent de vous, je crois qu'il eft inutile de fortifier mes défenfes par l'intérêt de votre bonheur; fçachez cependant qu'il n'en eft plus pour celles qui reffentent cette paffion funefte; plus de repos, plus de joie pour un cœur dont l'amour s'eft emparé; les chagrins, le trouble, les remords le déchirent à jamais. Voilà ce que j'avois à vous dire pour prévenir les dangers où l'igno-

rance pouvoit vous exposer ; je vous laisse y réfléchir ensemble. Hélas, puissions-nous enfin voir un terme à nos malheurs !

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LÉONOR, ROSETTE.

LÉONOR.

ROSETTE, je suis accablée de ce que je viens d'entendre ; mille idées confuses me troublent, m'agitent, se combattent, me désolent.

ROSETTE.

Quant à ces malheurs prétendus que l'amour cause, ma mere nous trompe certainement ; je ne me suis jamais sentie si contente & si gaïe, que depuis l'arrivée de Felix ; j'imagine mille plaisirs que sa compagnie nous procurera ; cette Isle si triste,

si deserte, & où je me trouvois si désoccupée, me paroît, depuis ce matin, peuplée, animée ; il me semble que la verdure en est plus riante, & que désormais j'aurai toujours quelque chose à faire.

LÉONOR.

J'éprouve tout ce que tu dis ; mais je sens encore... tien, Rosette, ma mere n'a pas tant de tort sur le désordre que l'amour cause en nous, suposé que j'aye de l'amour ; car quoique je trouve, ainsi que toi, tout embelli dans cette isle depuis que Felix y est ; quoique je goute un plaisir inexprimable à le voir, à l'entendre, cependant toute ma gaieté ne m'invite point à rire ; je suis rêveuse malgré moi ; si je m'éloigne de lui un instant, je desire quelque chose ; je viens le retrouver, & je crois d'abord que c'est cela que je desirois ; mais quand je suis avec lui, que je le re-

garde, que je lui parle & que je lui fais bien des amitiés, je desire encore, & alors j'ai beau chercher, m'interroger sur ce que je veux, je ne l'imagine point, & cela me fait tomber dans une mélancolie... Entends-tu ce que je veux dire?

ROSETTE.

Non... pas trop bien; mais parlons de ce que j'imagine; tu vois avec quelle sévérité, quelle chaleur, ma mere nous a parlé sur le malheur d'aimer; elle nous en a beaucoup plus dit qu'il n'y en a, & je crois que j'en devine le motif. Tu sçais qu'elle nous entretient sans cesse de la différence prodigieuse que la naissance met entre les hommes; qu'en Europe, on ne vit qu'avec les personnes de sa sorte; qu'à peine laisse-t-on tomber ses regards sur les gens du commun, & qu'on est presque deshonoré à leur parler, à leur répondre.

LÉONOR.

Il est vrai qu'elle nous le redit souvent.

ROSETTE.

Eh bien, toute sa crainte est que Felix ne soit de cette espece de gens dont il seroit honteux de faire sa compagnie dans les pays policés, & je t'avoue que je serois en effet bien fâchée qu'un penchant aveugle m'inspirât pour lui des sentimens que l'honneur m'interdiroit.

LÉONOR.

Oui, Rosette, voilà sans doute ce qui a engagé ma mere à nous faire tant de peur; mais à quoi tout cela se réduit-il? A sçavoir au plutôt quelle est la condition de Felix; il y a bien plus à parier qu'il nous vaut bien, qu'à le croire indigne de nous par sa naissance.

ROSETTE.

Vraiment non, tu te trompes; ma

mere dit que pour une perſonne de grande condition, il y en a quatre mille de ce qu'on appelle des gens de rien, & c'eſt cette rareté de naiſſance qui éleve & enorgueillit ſi fort ceux qui en ont.

LÉONOR.

Felix nous convient de toutes façons; n'en doute pas un inſtant; j'en ai un preſſentiment certain; mon cœur m'en aſſure, & en ce cas, on n'aura plus rien à dire; il ne ſera plus queſtion de nous ſéparer de lui; ce ſera même, ſuivant les idées de ma mere, une choſe très-honorable que ſon amitié. Allons le chercher, allons vîte éclaircir un fait ſi important à notre bonheur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.



Ous m'aviez dit, Madame, que vous parleriez à vos filles, & que vous préviendriez, par vos avis & vos précautions, les malheurs que je ne cesse point de vous prédire.

BÉATRIX.

Je leur ai parlé, mon cher Osmamarin ; je les ai instruites de la honte où les exposeroit un malheureux penchant, & je me flatte d'avoir écarté

ces dangers qui vous paroissoient presque inévitables.

OSMARIN.

Pour étouffer leur inclination naissante, leur avez vous dit, Madame, de donner à ce jeune Blanc les témoignages de la plus vive tendresse? Je viens de les surprendre au bord de la mer, tressant ses cheveux, les ornant de fleurs qu'elles arrachoient de leur propre parure, l'embrassant...

BÉATRIX.

Osmarin, qu'entends-je!.. Mais c'est ma faute; je ne leur en ai pas dit assez; j'ai craint de les instruire par mes remontrances même, & de perdre leur précieuse innocence, par trop de précautions; je leur ai permis de s'intéresser à des malheurs semblables aux nôtres; peut-être même leur ai-je vanté le mérite de la compassion; elles ne comprennent pas la conséquence de ces caresses dont vous avez été le témoin.

OSMARIN.

Fort bien, & tout innocemment, ſans y rien comprendre, leur petite inclination ira toujours ſon train ?

BÉATRIX.

Ah ! de grace n'achevez point de m'accabler.

OSMARIN.

Eh, de grace, Madame, ne différons donc plus, & cédons à la néceſſité. J'ai parcouru deux fois la Côte; j'eſpérois, comme vous, que de l'Iſle voiſine on viendroit s'informer ſi ce jeune blanc n'étoit point ſauvé, & qu'on nous délivreroit de ce malheureux auteur de toutes nos allarmes; mais notre attente eſt vaine. Il faut un prompt remede à des maux qui nous menacent de ſi près; il faut que l'Etranger périſſe; je dois me charger de ce ſoin cruel; préparez-y vos filles, & défaites-vous vous-même d'une dangereuſe pitié.

BÉATRIX.

Osmarin, vous me faites frémir! non, je ne souscrirai point à cet horrible sacrifice; mais construisez au plutôt une barque où nous abandonnerons cette innocente victime aux caprices de la fortune & de la mer; n'est-ce pas être assez barbares! Cependant, pour empêcher que mes filles, dans ce court intervalle, n'achevent de se livrer à un amour qui leur seroit à jamais funeste, je vais, au lieu de remontrances & de préceptes, leur faire part du danger que nous courons; je vais leur présenter leur mort, & celle de ce jeune homme, dans toute son horreur...

SCENE II.

LÉONOR, BÉATRIX, OSMARIN.

LÉONOR.

AH, ma mere, je vous aporte une bonne nouvelle.

BÉATRIX.

Avez vous aperçu quelque vaiſſeau?

LÉONOR.

Eh non, Madame; je n'ai pas même regardé ſur la Côte.

OSMARIN.

Quelqu'un vient-il reclamer Felix?

LÉONOR.

Reclamer Felix! Le ciel nous en préſerve! Mais, ma mere, vous ſçavez tout ce que vous nous avez dit, & les remontrances que vous nous avez faites ſur la honte où nous expo-

feroit une inclination mal placée ; nous y avons bien réfléchi, ma sœur & moi, & nous avons conclu qu'il falloit proptement sçavoir qui étoit Felix ; nous l'avons donc interrogé ; aprenez, Madame, qu'il est sûrement d'un sang illustre ; que sa naissance est du moins égale à la nôtre, & que vous pouvez, sans rougir, le regarder comme votre fils.

BÉATRIX.

Hélas, ma chere fille, que l'état de votre cœur m'afflige ! il n'est donc point d'asile contre les malheurs de l'amour !

LÉONOR.

Madame, je ne vous comprens pas ! cessez-vous donc d'être occupée de mon bonheur, quand l'occasion se présente de l'assurer à jamais ? Vous paroissiez ne desirer de revoir l'Espagne, que pour nous y choisir des époux dignes de votre alliance, & lorsqu'il s'en

offre un ici pour moi, vous désaprouvez une union que le ciel même semble avoir préparée, & qui plaît à mon cœur ?

BÉATRIX.

Ah, ma chere fille, vous dechirez le mien ! combattez, étouffez un malheureux amour ; il y va de votre vie & de la mienne.

LÉONOR.

De notre vie ! eh quoi, mérite-t'on de mourir, pour aimer ce qui rend la vie aimable !

BÉATRIX.

Il y va en même temps de la vie de Felix ; la malheureuse pitié qui m'a engagée à sauver ses jours, nous expose à chaque instant aux plus cruels dangers ; telle est la haine, telle est l'horreur des Sauvages pour les peuples d'Europe, que s'ils découvroient ici un Espagnol, ils le massacreroient impitoyablement, & nous

avec lui, pour l'avoir ſauvé ! Je dois aux bontés d'Oſmarin, que j'ai eu bien de la peine à fléchir, le ſeul choix qui ſoit permis à ma compaſſion ; il faut voir immoler Felix à nos yeux, ou l'abandonner demain à la merci des flots ; Oſmarin va conſtruire la barque ; jugez maintenant de la douleur que votre paſſion doit me cauſer.

SCENE III.

ROSETTE, BÉATRIX, OSMARIN, LÉONOR.

ROSETTE, *vivement.*

VRAIMENT, Madame, Felix n'eſt point du tout indigne de votre alliance ; vous en aviez jugé bien vîte.

BÉATRIX.

Ma fille, je le diſois à votre ſœur, il ne faut plus penſer à Felix.

ROSETTE.

N'y plus penſer ? Mais, Madame...

BÉATRIX.

Mais, voyons ; que vous a-t-il donc dit ?

ROSETTE.

Il nous a poſitivement dit qu'il ne ſçavoit pas qui il étoit.

BÉATRIX.

Et c'eſt ſur ce qu'il vous a aſſuré qu'il ignoroit qui il étoit, que vous décidez...

ROSETTE.

Sans doute, nous décidons, & nous devons décider qu'il ſort d'un ſang très-noble ; oh, comptez que nous l'avons bien interrogé, & qu'à chaque mot, nous réfléchiſſions mûrement ma ſœur & moi...

BÉATRIX.

En vérité, ma fille...

ROSETTE.

De la patience & de la vertu, voilà

ce que ſon pere lui recommandoit chaque jour ; or, vous voyez bien, Madame, que pour lui inſpirer de la patience, il ne falloit pas l'inſtruire de la nobleſſe de ſon origine, & des avantages & des plaiſirs qu'il devoit eſpérer en Eſpagne ; ces idées n'auroient ſervi qu'à le rendre encore plus malheureux dans une Iſle ſauvage, & plus impatient de revoir ſa patrie. Voilà ſans doute pourquoi ſon pere lui a toujours caché l'éclat de ſa naiſſance. D'ailleurs, à un homme de rien, né pour ſervir, & pour ne faire que les volontés des autres, à quoi bon tant recommander la vertu, une choſe ſi belle ? On lui recommanderoit de s'accoutumer au travail, à la fatigue. Il me ſemble que ce que nous vous diſons, c'eſt raiſonner ?

BÉATRIX.

Non, mes filles, c'eſt aimer. Oſmarin, tout me confirme la néceſſité

d'exécuter notre projet ; allons-y travailler en diligence, & vous, Léonor, atendez mon retour ; ne vous écartez pas un inſtant de notre habitation ; redoutez la moindre approche des Sauvages, & inſtruiſez votre ſœur du péril où nous ſommes expoſées.

SCENE IV.

ROSETTE, LÉONOR.

ROSETTE.

QUEL eſt donc ce nouveau danger que ma mere nous annonce d'une façon ſi effrayante ?

LÉONOR.

Les Sauvages ont une haine implacable contre les hommes de notre Nation ; ils voudroient les avoir exterminés ; nous ferions tous tués...

ROSETTE.

Tous tués !..

LEÉONOR.

S'il découvroient que nous avons gardé Felix ſeulement un jour parmi nous. Ma mere dit qu'il faut le voir immoler à nos yeux, ou le voir partir. Quelle alternative !

ROSETTE.

C'eſt pour le coup qu'un vaiſſeau paſſeroit bien à propos pour nous tirer d'embarras.

LÉONOR.

Demain nous ne verrions plus Felix ! Ah, Roſette !

ROSETTE.

Ecoute ; Felix eſt fort joli, mais il eſt fort vilain d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LÉONOR.

Que tu as le cœur inſenſible !

ROSETTE.

Non, & ſi je voyois quelque moyen...

LÉONOR.

Il me vient une idée.

ROSETTE.

Eh, quelle ?

LÉONOR.

Tu connois cette grotte écartée où nous allons quelquefois prendre le frais ; menons-y Félix.

ROSETTE.

Tu as raison.

LÉONOR.

Nous lui préparerons une demeure tranquille dans les détours obscurs de la grotte.

ROSETTE.

Fort bien.

LÉONOR.

Nous lui ferons un lit.

ROSETTE.

Oui ; un lit.

LÉONOR.

Nous ornerons sa chambre de fleurs, de coquillages ; nous lui porterons à manger.

ROSETTE.

ROSETTE.

A merveilles.

LÉONOR.

Nous pafferons là, avec lui, les momens les plus délicieux.

ROSETTE.

Certainement.

LÉONOR.

Cet afyle fera impénétrable aux Sauvages ; nous y ferons à l'abri de toute crainte ; nous pourons même quelquefois, les foirs, l'amener promener dans ces fombres & jolis boccages qui joignent notre habitation ; une de nous fera fentinelle pour avertir au moindre bruit.

ROSETTE.

Je me fais de tout cela une idée fort agréable.

LÉONOR.

Tu approuves donc mon projet ? Que je t'aime ! Allons, allons vîte le chercher ; ne perdons pas un inftant... Mais le voici.

SCENE II.

LÉONOR, ROSETTE, FELIX.

LÉONOR.

FELIX, sçavez-vous tous les dangers que nous courons pour l'amour de vous ?

FELIX.

Votre mere vient de m'en instruire. Seroit-il possible que mon arrivée dans cette Isle, qui sembloit m'annoncer de si beaux jours, attirât de si grands malheurs !

LÉONOR.

Nous avons tout à craindre ; mais cependant, par les mesures que nous allons prendre, j'espere que nous serons tous en sureté, sans qu'il soit besoin de vous éloigner de nous.

ROSETTE, *à Felix*.

Il faudra que vous nous amusiez bien, pour reconnoître toutes les obligations que vous nous aurez.

FELIX.

Si vous vous plaisez toujours, l'une & l'autre, à rendre quelqu'un parfaitement heureux, ce plaisir, le seul que je puisse vous procurer, ne vous manquera jamais.

LÉONOR.

Felix, aprenez que votre reconnoissance ne doit pas être si égale entre nous ; c'est moi qui ai imaginé le moyen de vous garder ici ; Rosette ne trouvoit d'autre remede à nos craintes, que le passage d'un vaisseau qui nous remenât tous en Espagne.

ROSETTE.

Sans doute, & Rosette pense encore qu'il n'y a véritablement que celui-là de sûr. D'ailleurs, je l'avoue, Felix m'a donné une envie de voir

l'Eſpagne, que tous les regrets & les pompeuſes deſcriptions de ma mere, ne m'avoient jamais inſpirée.

LÉONOR.

Felix produit en moi un effet tout contraire ; l'Eſpagne, qui juſqu'à ce jour a été l'objet de tous mes déſirs, me devient indifférente, & je ſens que ma patrie ſera déſormais par tout où je le verrai.

ROSETTE, *d'un ton dédaigneux.*

Il faut que vous ne le trouviez guere aimable, pour ne pas ſouhaiter d'être dans des climats où tout le monde lui reſſemble ?

LÉONOR, *du même ton.*

Il faut que vous l'aimiez bien peu, puiſqu'il ne remplit pas ſeul tous vos ſouhaits ?

ROSETTE, *du même ton.*

Felix me plaît beaucoup, & je crois qu'il doit m'avoir obligation de l'envie qu'il me donne de voir ſon pays.

LÉONOR, *du même ton.*

Il doit donc me ſçavoir bien mauvais gré, car je penſe tout différemment... En vérité, ma ſœur, vous avez des raiſonnemens...

ROSETTE.

Qui valent bien les votres.

FELIX.

Voilà une belle diſpute ! Vous êtes toutes deux d'accord, ſi vous m'aimez.

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Vous êtes content de tout ! Vous nous aimez donc bien également ?.. Eh bien, Felix, il faut choiſir.

FELIX.

Pourquoi choiſir, lorſque vous me plaiſez l'une & l'autre, & que cependant... mes ſentimens ne ſont pas les mêmes ?

LÉONOR.

Expliquez-vous ; je ne vous entends pas.

FELIX.

Comment me faire entendre ? Ai-je eu le tems de m'expliquer des sentimens tout nouveaux pour moi ? Sûrement à vous deux vous occupez tout mon cœur, mais c'est d'une maniere différente ; l'une enchante mon ame, l'autre y porte la gayeté, l'enjouement ; je voudrois toujours rencontrer Rosette, & ne quitter jamais Léonor.

ROSETTE.

Je suis assez contente de mon partage.

LÉONOR.

Je ne le suis pas du mien. En un mot, Felix, si Rosette & moi partions chacune de notre côté, laquelle suivriez-vous ?

FELIX.

Ah ! J'irois sans balancer avec vous... passer notre vie à regretter Rosette.

LÉONOR.

Ses réponses me désolent, & je ne sçaurois m'en fâcher.

ROSETTE.

Comment ? Vous voudriez qu'il eût de la haine pour moi ?

LÉONOR, *avec impatience.*

De la haine ? Mais, ma sœur, je ne sçais à qui vous en avez aujourd'hui ; vous êtes d'une humeur que je ne vous ai jamais vûe.

FELIX.

Ah ! Léonor, ne vous chagrinez pas ... je vous aime ... de préférence à tout.

LÉONOR, *gaiement.*

Voilà répondre. Rosette, je te demande pardon ; allons, ma petite sœur, allons tout préparer pour l'exécution de notre projet.

ROSETTE.

Oh, puisqu'il vous aime de préférence à tout, & que vous êtes si fâchée

qu'il ait la moindre amitié pour moi, c'eſt à vous ſeule à le [illegible]cher; je ſerois bien ſotte d'expoſer ma vie pour des gens qui ne m'aiment pas.

FELIX.

Roſette, en vous aimant moins que Léonor, je puis vous aimer encore bien tendrement.

LÉONOR, *la careſſant.*

Ma chere Roſette, aurois-tu le cœur aſſez dur pour voir partir Felix, faute de m'aider? Dès qu'il me conſulte pour t'aimer, je veux déſormais qu'il t'aime à la folie.

ROSETTE.

Je ſuis trop bonne; je me ſens attendrir, je ne ſçais comment, ſans être perſuadée; car ſonge donc que nous manquons peut-être à l'honneur, que nous riſquons notre vie.

LÉONOR.

Oh, tu fais des réflexions à préſent.

ROSETTE.

C'eſt peut-être une cruauté pour Felix même, que de le retenir.

LÉONOR.

Felix, qu'en penſez vous ?

FELIX.

Quels périls n'affronterois-je pas pour paſſer un inſtant de plus avec vous !

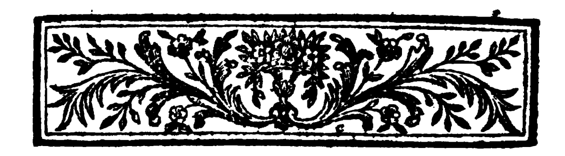
LÉONOR.

Allons, Roſette, ne perdons pas des momens précieux ; ſi nous mettons Felix en ſûreté, nous détournerons peut-être ma mere du deſſein qu'elle a de le renvoyer ; je l'ai vu, c'eſt à regret qu'elle ordonne ſon départ ; elle étoit attendrie, en prononçant cet arrêt cruel.

ROSETTE.

Allons donc ; mais, en vérité, je n'augure rien de bon de ma complaiſance.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, *seule.*



EMAIN la barque sera achevée ; demain nous abandonnerons Felix à la merci des flots ; mais en quel état cruel vont demeurer mes filles ! Léonor surtout, dont l'ame me paroit plus sensible, mourra peut-être de douleur dans mes bras ! ni la crainte de se deshonorer par un indigne choix, ni celle de la mort, n'ont pû triompher de son fatal penchant. Que faire, que lui dire encore pour calmer le

desespoir dont elle sera saisie ! il me reste une ressource dans cet amour propre si naturel à mon sexe ; la simplicité de ces enfans m'en fournit l'idée ; séparées, presqu'en naissant, du reste de l'univers, elles n'ont jamais vû que ce desert... les voici ; employons cet utile & bizarre stratagême.

SCENE II.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

QUoi, Madame, cette barque fatale s'acheve ! Osmarin y travaille avec une ardeur qui impatiente.

LÉONOR.

Ma mere, je vous aimerai, je respecterai vos volontés jusqu'au dernier instant de ma vie ; mais c'est ordon-

ner ma mort, que de vouloir me séparer de Felix. Du moins, differez de quelques jours; que risquerez vous? Depuis que vous nous avez instruites du danger que nous courons à cause de lui, nous lui avons préparé, ma sœur & moi, un asile impénétrable au fond d'une grotte; d'ailleurs, vous sçavez que les Sauvages viennent rarement du côté de notre habitation; de grace, ma mere, laissez-vous fléchir.

BÉATRIX.

Non, ma fille, non; l'arrêt est irrévocable; Felix partira demain.

(Les regardant avec attention, & marquant quelque surprise.)

Hélas! Indépendamment du danger où nous serions sans cesse exposées, s'il restoit ici, je vois déja sur votre visage, à l'une & à l'autre, l'indispensable nécessité de presser son éloignement.

LÉONOR.

Sur notre visage!

ROSETTE.

Eh, qu'y voyez-vous?

BÉATRIX.

La blancheur de votre teint commence à s'alterer, & certainement je n'atendrai pas que des signes plus évidens annoncent le peu de fruit de mes remontrances.

LÉONOR.

Mais, que voulez-vous dire, ma mere?

ROSETTE.

Vous m'effrayez!

BÉATRIX.

Ah, mes enfans, dans ces Sauvages dont la figure vous paroît si étrange, vous voyez tous les jours les funestes effets du poison que l'amour veut vous présenter.

LÉONOR.

Comment?

ROSETTE.

Quoi, ce feroit l'amour qui les rendroit si noirs, si laids ?

BÉATRIX.

Eh, qui pourroit causer en eux ce prodigieux changement, que la plus vive, la plus impérieuse & la plus dévorante de toutes les passions ? Aprenez que le feu que l'amour allume dans l'ame, est d'une telle ardeur, qu'il se manifeste bientôt au dehors ; il noircit le visage, desséche, & défigure les traits. . . .

LÉONOR.

O ciel !

ROSETTE.

Ah, ma mere !

BÉATRIX.

Jugez de tout ce que j'ai souffert, depuis que je vous vois sans cesse au moment d'y livrer votre cœur.

ROSETTE.

Le changement que vous remar-

quiez en nous, eſt-il déja bien ſenſible, bien choquant ?

BÉATRIX.

Non, je ne veux point vous tromper ; il échapperoit peut-être à des yeux moins intéreſſés que les miens ; mais, dès qu'il commence, le progrès en eſt rapide.

ROSETTE.

Un vrai repentir répareroit-il le déſordre qui eſt déja fait ?

BÉATRIX.

Oui, ſans doute.

LÉONOR.

Mais, ma mere, ne nous avez vous pas dit mille fois qu'en Europe on étoit blanc ? Il n'y a donc point d'amour dans ce pays-là ?

BÉATRIX, *embarraſſée.*

Il en eſt... peu d'exemples, & il eſt... aiſé de vous en rendre raiſon. Dans un pays policé, en réfléchiſſant

ſur les inconvéniens des paſſions, en s'affermiſſant de bonne heure dans des principes de vertu & de modeſtie, on parvient aiſément à étouffer les mouvemens déréglés du cœur ; d'ailleurs, une ſuite continuelle d'occupations toujours variées, des Aſſemblées, des Spectacles, des plaiſirs de toute eſpece, des objets nouveaux qui ſe ſuccedent à l'infini, n'y permettent gueres de s'occuper longtems & uniquement du même objet ; on y jouit donc ordinairement toute la vie de la paix de l'ame & des avantages de la beauté ; au lieu que des Sauvages, noyés dans l'ennui, plongés dans les horreurs de la ſolitude, privés d'éducation, ſe livrent, ſans réflexion, à l'inſtinct aveugle de la nature.

ROSETTE.

Oh, que déſormais je vais être bien en garde contre la moindre petite tentation.

BÉATRIX.

Heureusement, le sentiment que vous éprouvez pour Felix, ne tient qu'à la nouveauté, à la curiosité; c'est ce qu'on appelle un goût passager; mais, dans ce désert où vous n'avez rien qui puisse vous distraire, aucuns amusemens, aucuns plaisirs, ce goût passager pourroit devenir une vraie passion, & toute aussi dangereuse, & toute aussi violente qu'elle l'est dans les Sauvages.

LÉONOR.

Madame, ce changement que l'amour cause, est-il plus longtems à paroître dans les hommes que dans nous?

BÉATRIX.

C'est ordinairement par eux, comme de raison, qu'il commence; il n'est point de femme assez mal née pour aimer la premiere; j'ai été surprise de ne remarquer aucun changement dans Felix.

LÉONOR, *avec dépit & douleur.*

Il ne m'aimoit point !

BÉATRIX.

Adieu, mes enfans ; je vais presser l'ouvrage d'Osmarin ; vos visages sont encore assez jolis pour me rassurer contre les risques d'un seul jour.

SCENE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

ME voilà bien corrigée de mon empressement à retenir Felix. Vous voyez, ma sœur, comme je me suis prêtée en votre faveur & sans intérêt pour moi, à tout ce que vous avez voulu faire pour le garder avec nous, en dépit de ma mere ; mais ces jolis gens-là sont trop dangereux ! comment donc ? Ils plaisent, ils

amusent, on prend du goût pour eux, on s'y livre, & bientôt on devient noire, hideuse pour le reste de ses jours. Oh, il peut partir.

LÉONOR.

Ah, Rosette, qu'il parte! je ne l'ai jamais vu si joli qu'au moment où je viens de le quitter, & où je le croyois le plus amoureux.

ROSETTE.

Pardi, nous l'avons échappé belle, si nous l'avons échappé; car attends... Voyons... Tourne toi... Regarde-moi bien... Je te parlerai vrai... Tu me sembles la même. Et moi, Léonor? Parle-moi avec la même sincérité; ne me trouves-tu rien, rien du tout d'extraordinaire?

LÉONOR

Non.

ROSETTE.

Tant mieux; m'en voilà donc sauvée... Le voici; je ne veux pas même hazarder de le regarder.

LÉONOR.

Oh, je le regarderai, moi, & je t'assure qu'il n'y aura pas de risque tandis qu'il sera aussi beau.

SCENE IV.

FELIX; LÉONOR; ROSETTE.

FELIX.

Je viens de rencontrer votre mere : je me suis jetté à ses pieds ; je lui ai demandé la mort que je préfere à mon éloignement ; je ne desire en ce moment que de la recevoir de vous ; mais si vous me la refusez, je l'obtiendrai d'Osmarin, & je n'aurai du moins quitté cette Isle délicieuse qu'avec la vie.

LÉONOR, *à part.*

Quelle fausseté ! Il embellit à vue d'œil ! Ah, qu'il m'auroit touchée il n'y a qu'un instant !

ROSETTE.

Tenez, Felix, vous êtes à présent bien affligé, je veux le croire ; mais c'est l'affaire de peu de jours ; la moindre dissipation vous consolera.

FELIX.

Rosette, que veut dire ce ton ironique ? Mais d'où viennent la froideur & le silence de Léonor ? Ah, ma chere Léonor, comme vous me regardez ! Qu'ai-je donc fait ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Je ne vous reproche rien. Conservez, conservez votre jolie figure ; je tâcherai aussi que la mienne ne change pas ; je rougis du risque que j'ai couru, & je veux du moins m'en garantir avant votre départ.

FELIX.

Que voulez-vous dire, Léonor ? Avec quelle aigreur vous parlez à Felix.

ROSETTE, *vivement.*

Je vais vous expliquer tout ceci ; car vous vous disputeriez quatre heures sans vous comprendre. Nous venons d'aprendre le secret de l'amour, que nous ignorions ; quand on se cherche sans cesse, & qu'on n'a de plaisir qu'à se voir, à se parler, à être ensemble, on a de l'amour ; or, quand on a de l'amour, on devient noir & tout à fait hideux ; voilà pourquoi tout le monde est ici noir & vilain, parce que ce sont des Sauvages grossiers ; mais en Europe presque tout le monde est blanc & joli, parce que l'on a de la vertu & de l'éducation.

FELIX.

Quel conte ! Mon pere ne m'a jamais dit un mot de cet étrange effet de l'amour.

ROSETTE.

Vraiment, ma mere ne nous en avoit aussi jamais parlé ; elle vient

de nous l'apprendre par forme de conversation, & seulement à cause de l'occasion.

FELIX.

Comment le puis-je croire, si Léonor me trouve encore blanc?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Oh, Felix, vous l'êtes.

ROSETTE.

Vous voyez à présent pourquoi ma sœur est fâchée; plus vous lui dites que vous l'aimez, plus elle vous trouve joli, & c'est une preuve que vous mentez.

LÉONOR.

Rosette, en voilà trop; Felix part demain; le plaisir d'avoir une figure charmante, le consolera sans doute, & j'espere que je n'aurai pas la honte qu'il me voye enlaidie.

FELIX.

Léonor, vous êtes cent fois plus aimable que moi, & je n'ai pas le

courage de vous le reprocher ! Mais quel eſt donc le ſentiment qui donne la force de mourir plûtôt que de vous quitter, & qui ne peut pas me rendre noir ?

ROSETTE.

C'eſt un goût paſſager.

FELIX.

Un goût paſſager eſt bien vif ! Quoi, Léonor, ſi je devenois comme ces Sauvages, vous m'en aimeriez davantage ?

LÉONOR.

Ingrat, en pouvez vous douter, puiſque je vous aime encore, tout charmant que vous etes.

FELIX.

Eh, puis-je n'avoir pas tous les ſignes de l'amour, lorſque je le ſens ſi vivement dans mon cœur ! .. Béatrix vous trompe ; elle abuſe de votre innocence.

ROSETTE.

ROSETTE.

Eh, mon Dieu non, car enfin ce n'eſt plus pour nous empêcher de vous aimer ; c'eſt au moment que vous allez partir, & que nous ne vous verrons plus, qu'elle nous parle de cet étrange effet de l'amour ; ſi ce n'étoit pas une experience, ſeroit-il naturel que ma mere...

LÉONOR.

Mais, Roſette, je fais une réflexion ; ma mere eſt blanche.

FELIX.

Et mon pere eſt blanc.

LÉONOR.

Cependant ils ont été mariés.

ROSETTE.

Oui, vraiment... Cela ſe contredit... Mais, non ; vous verrez que c'eſt qu'elle n'a point eu d'amour pour ſon mari, non plus que le pere de Felix pour ſa femme.

LÉONOR.

Eſt-ce qu'on ſe marie ſans s'aimer!

ROSETTE.

Il faut bien que cela ſoit ; aparemment qu'il ſuffit d'un goût paſſager.

FELIX.

Quelle étoit donc mon erreur ſur l'amour ! Je croyois que la beauté en étoit la ſource ; je croyois auſſi qu'elle en étoit l'effet ; il me ſembloit qu'en aimant, on devenoit ſoi-même plus aimable.

LÉONOR.

Je le penſois comme vous.

ROSETTE.

Malheureuſement, c'eſt le contraire. . . . . .

. . . . (*On entend beaucoup de bruit derriere le Théâtre.*)

Mais, qu'entends-je ! quel bruit ! . .

LÉONOR, *effrayée.*

O ciel ! ſeroient-ce les Sauvages !

Où cacher Felix ? Ils vont l'immoler à mes yeux ! (*A Felix.*) Aime moi vite, pour te sauver de la mort ; sitôt que tu seras noir, tu n'auras rien à craindre.

FELIX.

Léonor, quel outrage ! que peut la crainte de la mort où vos charmes ont été sans effet !

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, FELIX, ROSETTE.

BÉATRIX, *dans les transports de la joie la plus vive, embrassant ses filles & Felix.*

Felix !.. mes filles !.. mes enfans ! mes chers enfans !.. Tous nos malheurs sont finis ! Le ciel a surpassé mes vœux. Je me promenois sur

le rivage ; j'aperçois une chaloupe, elle aborde ; elle est remplie d'Espagnols ; le pere de Felix est à leur tête...

FELIX.

Le ciel me rend mon pere !

BÉATRIX.

Oui, mon cher Felix, & il semble que votre barque n'ait péri ce matin, que pour nous réunir tous. Jetté par les vagues sur un rocher, votre illustre pere y succomboit à sa douleur, lorsqu'il aperçoit un vaisseau ; il fait des signaux ; on envoye à son secours ; quelle est sa surprise ! Ce vaisseau est Espagnol ; il ramene des Indes Ponce de Léon, le Viceroi qui lui avoit succedé. Il se sert de la chaloupe pour parcourir ces Isles ; il n'ose se livrer, & ne peut se refuser à l'espoir de retrouver son cher fils... Mais, le voici.

SCENE VI.

D. GUSMAN, BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FELIX, *suite d'Espagnols.*

FELIX, *se jettant au cou de son pere.*

MON pere !

D. GUSMAN.

Mon cher fils !

BÉATRIX, *à ses filles.*

Mes enfans, embrassez le pere de Felix, & le chef de notre illustre maison, D. Gusman de Mendoce.

FELIX.

Quoi, mon pere, je serois parent de Léonor !

D. GUSMAN.

Oui, mon fils. Jettés dans une Isle sauvage, à deux mille lieues de notre

patrie, ne prévoyant aucun terme à nos malheurs, je vous ai laiſſé toujours ignorer votre naiſſance : qu'auroit-il ſervi de vous en inſtruire? J'ai tâché de vous inſpirer de la vertu; elle eſt de toutes les ſituations & de tous les pays.

BÉATRIX.

Quelle a été ma joie, mon raviſſement, en reconnoiſſant D. Guſman! Je lui rends un fils! Je lui donne une fille! Car, mes enfans, vous pouvez déſormais abandonner vos cœurs à tout leur penchant; il eſt d'accord avec l'honneur; Léonor eſt la plus tendre, Léonor eſt l'aînée, D. Felix ſemble préférer Léonor...

FELIX.

Ah, Madame, dans quel moment m'arrive un bonheur ſi peu atendu! lorſque j'offenſe Léonor, & que je me reconnois indigne d'elle!

BÉATRIX.

Que voulez-vous dire ? En quoi avez-vous pû l'offenser ?

ROSETTE.

Eh, regardez-le ; vous voyez bien qu'il n'a pas le teint d'un homme amoureux ; ma sœur à qui vous avez dit tantôt qu'elle étoit déja un peu changée, a-t-elle tort d'être honteuse de ses avances ?

BÉATRIX.

Pardonnez-moi, mes enfans, une innocente tromperie dont ma tendresse ingénieuse s'est avisée pour intéresser votre amour propre à l'éloignement de Felix.

LÉONOR.

Quoi, ma mere, vous nous trompiez ? On peut aimer, sans devenir laide ?

BÉATRIX.

Un véritable & légitime amour,

loin de défigurer les traits, donne de nouvelles graces à la beauté.

FELIX.

Ah ! Léonor, ne croyez donc jamais ſur rien, que votre cœur & votre amant.

D. GUSMAN.

Pour ſerrer encore plus étroitement les liens qui nous uniſſent, que n'ai-je un ſecond fils pour l'aimable Roſette !

ROSETTE.

Ne penſons qu'au plaiſir de quitter enfin ce triſte deſert ; l'Eſpagne m'offrira ſans doute des partis dignes de l'approbation de ma mere, & puiſqu'on peut aimer ſans ceſſer d'être jolie, je ſens que j'aimerai tout comme une autre.



SCENE DERNIERE.

OSMARIN, MATELOTS ESPAGNOLS, D. GUSMAN, BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FELIX.

OSMARIN.

J'AI été entouré par cette troupe de Matelots ; ils m'ont accablé de questions sur Béatrix, sur ses filles, sur Felix ; ils veulent, avant que de nous embarquer, célébrer, par une petite fête, cet heureux évenement.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

Air en Duo.

RIEN n'eſt ſi trompeur
Que l'extérieur.
Quel bonheur,
Si la malice & la candeur
Avoient chacune ſa couleur !

Si la noirceur
Du cœur
Paſſoit ſur les viſages,
Ah, que de laids perſonnages !
On trouveroit à tous inſtans
Cinquante Noirs contre deux Blancs.

VAUDEVILLE.

DU bel eſprit au vrai génie,
Du tintamare à l'harmonie,
De la ſuffiſance au ſavoir,
Quoique la brigue emporte la balance;
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Pendant le jour, la jeune Lise
Pleure un mari comme Artemise;
Mais, vers le soir, un tendre Amant;
De sa contrainte en tapinois la venge,
Et la Veuve change
Du noir au blanc.

✕

Près d'une Agnès qu'il veut surprendre;
Un petit-maître est soumis, tendre;
D'un rien il se fait un devoir:
La pauvre dupe est-elle en sa puissance?
C'est la différence
Du blanc au noir.

✕

Quand j'apperçois venir ma mere;
Je prens un air froid & sévere;
Du doigt j'impose à mon Amant.
Sommes-nous seuls? L'Amour se récompense;
C'est la différence
Du noir au blanc.

✕

Climéne sort de sa toilette;
Elle est d'une beauté parfaite;
Elle a consulté son miroir.
Qu'on la surprenne avant sa prévoyance;
C'est la difference
Du blanc au noir.

Des agrémens de l'hyménée,
L s filles se font une idé
Qui les prévient d'un grand espoir.
Combien diront, après l'expérience
C'est la différence
Du blanc au noir.

Une blonde avoit mon suffrage;
Mais de ses fers je me dégage;
Une brune obtient le mouchoir.
Qui m'a conduit à pareille inconstance
C'est la différence
Du blanc au noir.

AU PARTERRE.

Dans nos jeux, la sombre critique
Cherche à noircir piece & musique;
L' uteur; l'Acteur, tout s'en ressent
Mais du Public la flatteuse indulgence
Fait tourner la chance
Du noir au blanc.

FIN.

LES
GRACES,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

Représentée, par les Comédiens François, le 23 Juillet 1744.



A VOUS.



E vous dédie les Graces : je ne mets point votre nom : je veux que vous ayez le plaisir de voir que tout le monde vous nommera : qui dans Paris ne vous les eut pas dédiées ?

SAINTFOIX.

PRÉFACE.

EN lisant les Odes d'Anacréon, la III & la XXX me firent naître l'idée de cette petite

ODE III.

Il y a quelque tems que l'Amour heurta la nuit à ma porte : qui est-là, m'écriai-je, & qui vient interrompre mon sommeil ? Ouvre, me dit-il, n'appréhende point ; tu verras un petit enfant qui est tout mouillé & qui s'est perdu dans l'obscurité. Cela me fit pitié ; j'ouvre, & je vis en effet un petit enfant qui avoit un arc, des aîles, & un carquois. Je le fais asseoir auprès du feu ; je réchauffe ses petites mains entre les miennes, & j'essuie ses cheveux. Il ne fut pas plutôt réchauffé, que se levant, allons, voyons, dit-il, si la pluye n'auroit point un peu gâté la corde de mon arc ; il le tend en même tems, vise & me perce le cœur ; ensuite il se mit à sauter, en riant de toute sa force, & me disant, mon

Comédie ; il me parut que le tableau en feroit riant ; j'efperai beaucoup du jeu, des graces & de la figure des Actrices, & j'ai vû, par le fuccès, que je ne m'étois pas trompé ; il eft vrai qu'un Abbé, dont j'ignore le nom, répeta plufieurs fois, & avec chaleur, après la premiere repréfentation, qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amufer à une piéce dont il étoit impoffible *d'extraire la moindre mora-*

---

hôte, réjouis toi avec moi ; mon arc eft en bon état, mais ton cœur eft bien malade.

ODE XXX.

L'autre jour les Mufes, ayant lié l'Amour avec des fleurs, le donnerent en garde à la Beauté ; à préfent Vénus le cherche, & offre une rançon, pour le délivrer ; mais quoiqu'on lui ôte fes chaînes, il ne s'en ira point, & préférera fa fervitude à fa liberté.

lité : ce furent ses termes. J'aurois pû lui répondre qu'il n'y en a point au Théâtre où il y ait plus de morale que dans celle-ci ; » que l'Amour, loin d'y » être présenté d'une façon qui » puisse flatter le cœur d'une » jeune personne, y est tou- » jours peint comme un petit » fourbe, un petit libertin, qui » ne s'occupe qu'à tendre des » piéges à l'innocence ; que sur- » tout dans la quatriéme scéne, » on voit ses ruses, ses déguise- » mens ordinaires, & comme il » cherche souvent à s'introduire » à la faveur de la pitié qu'il tâ- » che d'inspirer ; & qu'enfin, » lorsque les Nimphes le lient & » qu'elles obtiennent l'immor- » talité, c'est enseigner assez

» clairement qu'il faut enchaî-
» ner les passions, les retenir
» dans les bornes de la sagesse,
» & que toujours la vertu est ré-
» compensée. « Voilà, dis-je, ce que j'aurois pû répondre; mais comme toute cette belle morale ne s'est trouvée que par hazard dans cette petite Comédie, & qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans mon plan, je ne crus pas devoir m'en faire honneur; je gardai le silence & je n'objectai pas même à M. l'Abbé, que sa délicatesse devoit être encore plus blessée à l'Opera où il assistoit cependant trois fois la semaine très régulierement.

Nous avons d'excellentes Comédies de caractere, quelques

bonnes Piéces d'intrigue; pourquoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troisiéme genre de Comêdie, dont les sujets moins étendus, plus unis & toujours dans le gracieux, ne présenteroient uniquement que la simple nature & le sentiment? N'a-t-on pas toujours dit que la Poësie & la Peinture étoient sœurs, & dans la Peinture n'y a-t-il pas le Païsage? Je suis persuadé que ce nouveau genre de Comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ses tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance & ce naturel qu'un habile pinceau pourroit leur donner; mais, outre que je ne m'occupe que pour m'amuser, je suis très éloigné de me croire un vrai

talent, & il en faut un, peut-être plus marqué que l'on ne pense, pour ces sortes de petits ouvrages, dont les couleurs doivent être si bien ménagées, qu'une teinte trop vive, ou trop foible, peut en rendre tout le coloris désagréable ; il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette, pour ainsi dire, que les objets que le cœur lui présente, & il doit regner dans le tout un air si aisé, * une expres-

* M. de Voltaire dit *qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans la prose où l'esprit seul soutient l'Auteur, que dans la versification, qui par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que le stile ordinaire n'embelliroit pas.* M. Destouches, le successeur de Moliere, dans une lettre à un de ses amis qui travailloit à une Comédie, s'exprime en ces termes : *vous me direz qu'il est moins facile de faire réussir une Piece en*

ſion ſi naturelle, qu'il ſemble au ſpectateur qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application. Mais je m'apperçois que voici une Préface en forme ; ce n'étoit pas mon deſſein ; je finis donc vîte, en ajoutant que la *Fable*, où l'invention du ſujet, étant ſans contredit la partie du Théâtre la plus difficile, elle eſt auſſi celle qui peut faire le plus d'honneur ; on doit donc, je crois, s'attacher ſurtout à créer les ſujets de ſes Comédies ; j'ai tiré de mon imagination tous ceux que j'ai traités ; je ne les ai pris en aucune

proſe qu'en vers ; j'en conviens, parce que la verſification donne du relief aux choſes les plus communes, & bien ſouvent même à de pures fadaiſes, ou à des penſées très fauſſes.

historiette ni roman, & j'ai tâché qu'ils ne ressemblassent point les uns aux autres; malgré la décision, peu réfléchie, d'une personne que j'honore fort d'ailleurs, *l'Oracle* & *les Graces* n'ont pas même un air de famille.



ACTEURS.

L'AMOUR.

MERCURE.

EUPHROSINE.

CYANE.

AGLAE.

VÉNUS.

JEUX & RIS.

La Scene est dans un bois consacré à Diane.

LES



LES GRACES,

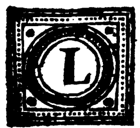
COMÉDIE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.



'Amour ?

L'AMOUR.

Mercure ?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche ?

MERCURE.

Mais, ſi tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il eſt inutile que je parle.

L'AMOUR.

Mais, ſi je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il eſt inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire !

L'AMOUR.

Que tu es importun !

MERCURE.

Jupiter t'a bani du Ciel...

L'AMOUR.

Heureuſement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité...

L'AMOUR.

Je m'en paſſe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine...

L'AMOUR.

Elle a ses agrémens.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes...

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours...

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos; j'espere y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou deux mois, avec vingt filles fort jolies, qui y sont renfermées; crois-tu que je m'y ennuye?

MERCURE.

Non; mais crois-tu que Diane, à qui ces jeunes personnes sont consacrées, trouvera bon...

L'AMOUR.

Que m'importe?

MERCURE.

Songe donc...

L'AMOUR.

Oh, ſonge toi-même que les remontrances m'ont toujours déplû.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis...

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéreſſer à mes plaiſirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon avanture.

MERCURE.

Quel libertin!

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorſqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçûs trois jeunes filles, qui regardant de tems en tems de mon côté, ſous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu à peu : ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laiſſons les venir ; & en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié

les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & suspendus, retenant, pour ainsi dire, leur haleine, tourner autour de moi & me considérer avec beaucoup de curiosité : la curiosité, à mesure qu'on s'y livre, augmente ordinairement, & sur tout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles devenoient plus hardies ; déja l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux ; l'autre me couvroit de fleurs ; la troisiéme, mettant la main sur mon cœur, sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter. . . .

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertissoit ?

L'AMOUR.

Beaucoup ; lorsqu'un mouvement & un soupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos ; en vain je courus après elles. . .

MERCURE.

Tu ne pûs pas en attraper au moins une ?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté, & jusque dans leur appartement, tu aurois pû...

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc! La facilité à devenir heureux, empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être. D'ailleurs le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, qu'à son rang, qu'une maitresse sacrifie; au lieu qu'un simple

mortel, & en amour je veux toujours le paroître, goûte le plaisir délicat & sensible d'être sûr qu'il est le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'est que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambrosie que l'amour propre compose pour les hommes, & que jamais il ne peut servir aux Dieux.

MERCURE.

Je suis charmé de te voir penser ainsi. Comment donc? Cela va jusqu'à raisonner! Mais, dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaisir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour soi-même?

L'AMOUR.

Et quel?

MERCURE.

Le plaisir, lorsqu'on peut tout, de faire tout pour la personne aimée; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainsi dire, un nou-

vel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaisir-là ; Jupiter m'envoye te dire que parmi ces jeunes Beautés qui te rendent le séjour de la terre si agréable, tu n'as qu'à choisir & lui nommer celle qui te plaira le plus, il est prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui suis fort obligé, & non-seulement une, je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amusantes, qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olympe, & renouvelleront un peu cette vieille Cour, qui, soit dit entre nous, devient chaque jour d'une tristesse... nos Déesses sont d'un ennui...

MERCURE.

Mais tu dois penser que ce ne sont pas tes Maitresses que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe assemblé, après une mûre dé-

libération, on opina unanimement que le seul moyen d'assujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier !

MERCURE.

Comme tu te recries !

L'AMOUR.

Quoi, c'est pour me faire une aussi sotte, une aussi platte, une aussi ridicule proposition, que Jupiter t'envoie sur la terre ?

MERCURE.

Quoi, c'est dans des termes aussi doux, aussi polis, aussi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter ? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'assure qu'il ne le sera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh, quel parti plus fâcheux que celui de me marier ?

MERCURE.

Crois-moi. . .

L'AMOUR.

Oh, crois-moi toi-même ; c'eſt bien aſſez que tu te ſois chargé d'une propoſition auſſi impertinente, ſans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conſeils.

MERCURE.

Cela ſuffit ; je me tais ; que m'importe après tout ? Ce ſont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commiſſion. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE, *à part, en s'en allant.*

Déguisons-nous, pour épier toutes ses démarches, & tâcher de le troubler dans ses plaisirs.

SCENE II.

L'AMOUR, *seul.*

ME marier ! Ah ! chassons cette extravagante idée, & ne nous occupons que des heureux momens que je vais passer, si je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a assuré qu'elles étoient vingt, la plûpart jolies. Quel plaisir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau, fêté, chéri, l'objet de tous ses soins, de toutes ses pensées, de tous ses désirs ! Car il ne s'agit que de la premiere ; si je puis en avoir une, je les aurai toutes. Mais quand même je ne me ferois aimer que des trois

que j'aì vûes hier, elles ſont charmantes... J'entends du bruit derriere cette porte; Ce ſont elles ſans doute: Les réflexions de la nuit me les ramenent; elles ne ſortent que pour me chercher... Cependant, uſons de précaution; cela eſt encore ſi jeune, ſi timide, ſi farouche, que ce n'eſt qu'en les forçant, pour ainſi dire, à vouloir ce qu'elles déſirent, qu'on peut eſpérer d'en tirer parti; je ne ſçais quelle honte les empêcheroit d'avancer, ſi je paroiſſois d'abord; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impoſſibilité de m'échapper.



SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAE, CYANE.

(Elles ouvrent la porte, y restent un moment, & ensuite avançent, en regardant de tous côtés.)

EUPHROSINE.

J'AI beau regarder, je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAE, *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point; ne lui dimes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter?

EUPHROSINE.

Il est vrai; mais...

(Cyane retourne au fond du Théâtre, où elle reste à regarder de côté & d'autre.)

AGLAE.

Mais, voilà comme nous sommes toutes, nous autres jeunes filles ; nous ne sçavons jamais ce que nous voulons ; si nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAE.

Pourquoi sommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver ?

EUPHROSINE.

Tien, je voudrois le fuir ; mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAE.

Tien, je pense à peu-près de même ; mais je sens en même-temps que cela se contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh, quel parti ? l'on nous dit tous les jours que les hommes sont si méchans.

AGLAE.

Écoute, celui-ci eſt ſi jeune...

EUPHROSINE.

Jeune, tant que tu voudras; il a dans la phyſionomie je ne ſçai quoi de ſi vif, de ſi mutin, de ſi hardi... je crois que ſi l'on ſe trouvoit ſeule avec lui, on ſeroit expoſée.

AGLAE.

A quoi?

EUPHROSINE.

Oh, tu me le demandes, comme ſi je m'étois trouvée dans le cas de le ſçavoir.

AGLAE.

Non, mais qu'imagines-tu?

EUPHROSINE.

J'imagine que les hommes veulent tout ce qu'il faut que nous ne voulions pas, nous autres filles.

AGLAE.

Eh bien, nous n'avons qu'à ne pas vouloir.

EUPHROSINE.

Cela ne nous eſt peut-être pas bien aiſé ; leurs diſcours ſont ſi tendres, ſi paſſionnés ; on eſt ſans doute émue malgré ſoi ; les yeux attachés ſur les nôtres, ils s'en apperçoivent ; ils deviennent plus preſſans ; ils prennent une main, on la retire ; ils ſe jettent ſur l'autre... Tout cela... tien... Aglaë... en vérité... oui... je penſe qu'on eſt bien embarraſſée... tu ſouris ? Eſt-ce que tu ne le crois pas ?

AGLAE, *d'un ton railleur.*

Oh, je le crois ; mais j'admire en même-tems comment, ſans t'y être jamais trouvée, tu peux ſi bien peindre les choſes.

EUPHROSINE.

Que tu fais la fine mal à propos ! Comme s'il n'y avoit pas comme cela des idées qui viennent d'elles-mêmes. Tu veux toujours railler ; je ne te dirai jamais rien.

AGLAE.

Tu y perdrois trop, & moi aussi; car tu sens bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le sommes, à peu-près de même âge, & qu'on a renfermées presqu'en naissant dans cet Enclos, ce n'est qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait sur bien de petites curiosités qui nous passent dans la tête; peut-être que nous ne devinons pas toujours juste, & que nous nous faisons bien des chimeres; mais du moins ces chimeres-là plaisent, recréent; on rit, on s'amuse, le tems coule...

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphrosine, je viens de l'appercevoir qui se glisse doucement entre les Arbres.

AGLAE.

Vient-il de notre côté?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Est-il bien loin ?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer ? Il n'est qu'à deux pas, te dis-je, & justement sur le passage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puisque je suis sortie, je suis bien aise de me promener.

AGLAE.

Oh, & moi aussi ; il fait si beau !

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tien, le voilà.



SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAE, L'AMOUR.

L'AMOUR.

DE grace, belles Nymphes, ne me fuyez point ; permettez que je vous parle un inſtant.

EUPHROSINE.

Laiſſez-nous, laiſſez-nous ; nous ſommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déeſſe, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire?

L'AMOUR.

Quand vous ſçaurez ma triſte ſituation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas ſecouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle ſituation ? Quel ſecours ? Qui êtes-vous donc ?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de ſa patrie ; je me ſuis échapé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton ſévere.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les prêtres de Jupiter ?

L'AMOUR.

Les cruels ! Ah, plus je vous regarde, plus mon cœur ſe révolte contre eux ! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme. avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes ! Mais, belles Nymphes, à la maniere dont vous me fuyez, je ſoupçonnerois qu'on vous a auſſi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir ſemer l'antipa-

thie entre deux sexes qui ne sont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre.

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là ; nous faisons consister notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah, si vous aviez vû ce que j'ai vû !.. Il y a deux jours qu'ayant trouvé par hazard une petite porte du jardin ouverte, je sortis pour la premiere fois de ma vie de notre enclos ; je me promenois sans dessein, lorsque j'entendis parler derriere un buisson ; je m'approchai ; que devins-je ! Quels termes ! Quelles expressions frapperent mon oreille, ou plutôt mon cœur ! Je crûs d'abord, à leur langage que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un Berger & une Bergere ; mais plus heureux mille

ſois dans cet inſtant que les Dieux-mêmes. Leurs ſoupirs, leurs tranſports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes ſens un trouble que je n'avois jamais reſſénti. Jamais je n'avois vû de femmes ; mon ame tréſailloit ; elle étoit toute entiere dans mes regards, & s'enflammant au feu que reſpiroient ces tendres Amans, jouiſſant preſqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaiſirs, elle en dévoroit, pour ainſi dire, les inſtans. Mais bientôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma priſon, vint m'enlever à mon raviſſement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé ; pouvois-je regarder, ſans frémir, ces murs où l'on m'avoit ſi long-tems arraché à la vie. Non ; je jurai de n'y jamais rentrer, & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reſte du jour & une partie de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin,

accablé de fatigues, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvates hier endormi. Voilà mon avanture ; n'aurez-vous point pitié de moi ?

EUPHROSINE.

Mais, quelle pitié ? Que nous demandez-vous ?

L'AMOUR.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits sauvages ; voilà deux nuits que je passe, couché au pied d'un arbre ; les nuits sont si froides ! J'ai beaucoup souffert !

EUPHROSINE.

Je le crois bien ; mais autour de cette forêt, il y a plusieurs maisons de Bergers, où l'on ne refusera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon avanture ; ils se feroient peut-être un devoir de me remener chez les

Prêtres de Jupiter ; croyez-vous, & surtout à présent que je vous ai vues, que je n'aimasse pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

EUPHROSINE.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'AMOUR.

Hélas ! si l'une de vous, égarée comme je le suis, se fut trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été si longtems renfermé, avec quel empressement, quel plaisir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un azile ! Quel soin j'en aurois pris ! Refuserez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous ?

EUPHROSINE.

Comment ? vous voulez nous proposer de vous avoir avec nous, là... en cachette, dans notre enclos ?

L'AMOUR, *d'un ton ingénu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Allez, allez, vous n'y penſez pas.

L'AMOUR.

Quoi, vous aimeriez mieux me laiſſer périr...

EUPHROSINE.

Quoi, avez-vous pû eſperer un inſtant...

(A ſes Campagnes.)

Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux, quel eſt mon ſort ! O Dieux, ce peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs auſſi barbares ! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous aplaudir de toute votre dureté, tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cauſe un traitement ſi inhumain, je vais attendre, dans cette forêt, la fin d'une triſte vie ; on vous aprendra bientôt qu'on m'a

trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuse destinée!

CYANE, *d'un ton atendri.*

Euphrosine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez... En vérité, ce que vous nous demandez, est-il raisonnable?

L'AMOUR.

En vérité, est-il possible que vous soyez sans pitié...

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Pensez donc à quoi nous nous exposerions, si l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh, qui pourra le sçavoir? Il ne vous sera pas difficile de ménager quelque

petit endroit où j'irai me mettre lorsqu'il vous viendra des visites ; le reste du tems, toujours ensemble, belles Nymphes, quel plaisir ! quel ravissement ! Je serai d'une joie, d'une gaieté !.. Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux ! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont paru sans doute jusqu'à présent assez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure est favorable ; presque toutes vos compagnes sont à la chasse ; entrez d'abord ; passez les premieres pour examiner si personne ne me peut voir ; je resterai à la porte, & au signe que vous me ferez...

MERCURE, *derriere le Théâtre, contrefaisant la voix d'une femme.*

Euphrosine ? Cyane ? Aglaë ?

EUPHROSINE.

O Ciel ! on nous appelle ; c'est quelqu'une de nos compagnes qui

nous cherche ; fuyez, fuyez vîte ; tâchez de vous cacher dans l'épaisseur du bois ; si on vous avoit entendu, nous serions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah, la maudite bégueule qui vient si mal à propos ! Mais ce n'est, après tout, qu'un petit retardement, & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(Il sort, en les regardant avec un sourire malin, & d'un air avantageux ; Euphrosine qui a surpris ce regard, le conduit des yeux, & reste ensuite rêveuse au bord du Théâtre, tandis que ses compagnes qui s'en vont, rencontrent Mercure qui les ramene.)



SCENE V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur*, EUPHROSINE, CYANE, AGLAE.

MERCURE.

LE voilà parti, avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah! que je viens à propos au secours de votre innocence; il en étoit tems.

AGLAE.

Il en étoit tems? Que voulez-vous dire? C'est un jeune homme qui nous racontoit son avanture; mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, sous la serre de l'Epervier, vous ne battiez déja plus

que d'une aîle ! Avec quels détours, quelle adresse & quels mensonges, le petit scélérat tâchoit de s'introduire !

CYANE.

Des mensonges ? Est-ce qu'il ne s'est pas réellement échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

MERCURE.

Lui ? C'est un petit libertin qui sans cesse court le monde, n'ayant d'autre loi que ses désirs, que son caprice pour guide, & le plaisir pour objet ; toujours plus vif que délicat ; toujours moins sensible au don, qu'avide du triomphe d'un cœur ; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus soumis, plus modeste, plus ingénu ; mais à peine on l'accueille, on le caresse, on commence à lui sourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant : tandis que l'espoir l'anime, tandis qu'on lui résiste, tendre, empressé, plein d'ardeur ; est-il

heureux ? C'eſt un tyran, & bientôt un ingrat, un perfide.

AGLAE.

Comme vous le peignez !

MERCURE.

Tel qu'il eſt, & tel que vous l'éprouverez, ſi vous négligez mes avis.

AGLAE.

Euphroſine, tu rêves & ne dis mot ? Crois-tu...

EUPHROSINE, *ſortant avec vivacité de ſa rêverie.*

Je crois que ſur ce petit fourbe on n'en ſçauroit trop dire. (*A Mercure.*) Je l'avoue, il m'avoit attendrie, & je ſens que malgré vos conſeils, j'aurois eu de la peine à le ſoupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

AGLAE.

Comment ?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué ?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jetté sur nous un regard qui dans l'instant m'a dévoilé son ame toute entiere; c'étoit un certain sourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire, *cela va bien; je suis content; voilà trois petites personnes qui ne peuvent m'échapper.* Oh, il n'en est pas encore où il croit, & quand il reviendra...

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'atendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper, je veux lui jouer un tour...

MERCURE.

Prenez-y garde; il est bien fin, bien rusé; le mieux, vous dis-je, est de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine... Oui... Aglaë, donne moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) Et toi, les tiennes.

AGLAE, *donnant sa guirlande.*

Que veux-tu faire?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derriere la porte. (*A Mercure.*) Et vous, derriere ce buisson.

AGLAE.

Mais encore, explique nous....

EUPHROSINE.

Oh, rentrez donc vîte; il ne tardera pas à revenir; il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puisqu'elle l'exige, ou plutôt allons chercher Vénus; c'est la seule qui puisse encore avoir quelque empire sur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAE, *à Euphrosine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphrosine, il vient; je l'apperçois.

SCENE VI.

EUPHROSINE, *seule.*

ALLONS au-devant de lui... Si jeune encore, peut-on être déja si fourbe ! A son air, à son langage, à ce son de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le désir de plaire, que pour avoir le plaisir de séduire.

SCENE VII.

L'AMOUR, EUPHROSINE.

L'AMOUR.

AH, charmante Euphrosine, j'ai le bonheur de vous rencontrer seule ! Mon plus cher souhait est accompli.

EUPHROSINE.

Écoutez, je ne puis m'arrêter qu'un instant; il faut que je rentre; je ne suis restée que pour vous dire que nous sommes bien touchées de votre situation; mais qu'il n'est pas possible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel! Et c'est vous, c'est Euphrosine, la seule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort!

EUPHROSINE.

Votre mort? N'y a-t-il donc que nous qui puissions vous donner un azile? Si vous ne nous aviez pas vues, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt...

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vue, & il m'est à présent impossible de vivre sans vous. J'expire à vos pieds, si vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Ecoutez donc la raiſon.

L'AMOUR.

Ecoutez donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans éxiger des choſes...

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir ?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches...

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point dont on ne doive le ſacrifice à l'Amant le plus tendre...

EUPHROSINE.

Que vous êtes preſſant ! Vous me jettez dans un trouble... Ah ! je n'aurois pas dû vous attendre.

L'AMOUR, *ſe jettant à ſes genoux.*

Belle Nymphe...

EUPHROSINE.

Comment, comment, à mes genoux? Vous n'y penſez pas; s'il venoit quelqu'un!..

L'AMOUR.

Perſonne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit perſonne, il ne me plaît pas que vous ſoyez à mes genoux; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baiſant la main.*

Je vous adore... Ah! laiſſez-moi baiſer mille, mille fois cette main charmante...

EUPHROSINE.

Finiſſez... finiſſez donc... quelle folie... J'appellerai... j'appellerai... Sçavez-vous bien que ces vivacités-là ſeules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous?

L'AMOUR.

Ah, belle Euphroſine, ne doutez

pas un instant que mon respect n'égale toujours mon amour.

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle ?

EUPHROSINE.

Il faudroit... Mais, non, non... croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fussiez absolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois, les bras, les mains...

L'AMOUR.

Quelle idée !

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez donc. Quoi vous voulez qu'au milieu de vous trois je sois lié?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaisante figure!

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien, puisque vous l'aimez mieux, passez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous souhaite le bon soir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante proposition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite simagrée de vertu, ou plûtôt comme timidité de jeune fille, qui, à la faveur de la précaution qu'elle éxige, cherche à se faire

illusion sur la démarche qu'elle hazarde ; elles me délieront bientôt ; je peux m'en reposer sur leur cœur, & le principal est de m'introduire.

(*Ramenant Euphrosine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphrosine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me soumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer ; cependant...

EUPHROSINE.

Cependant ! .. Finissons, décidez-vous ; vous commenceriez à me donner des soupçons...

L'AMOUR.

Ils seroient bien injustes. Allons, je me livre entierement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons donc... Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens dont vous enchaînez mon

cœur, devroient vous suffire ; un véritable Amant est toujours soumis, respectueux... Comme vous me serrez !

EUPHROSINE.

Asseyez-vous à présent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait asseoir au pied de l'arbre & commence à lui lier les jambes.*)

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore? Comment ? Vous ne voulez pas même que je puisse marcher ? Oh, tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que vous allez en bonne fortune ; mais voilà comme nous vous voulons ; je vais chercher mes Compagnes pour m'aider à vous emmener.

SCENE VIII.

L'AMOUR *seul, assis au pied de l'arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune ? Que veut-elle dire par ces mots qu'elle à prononcés d'un ton ironique ? Quoi, n'auroient-elles point donné dans l'histoire que je leur ai faite ? Voudroient-elles se divertir à mes dépens ? Serois-je la dupe de tout ceci ? Après m'avoir gardé avec elles tout le soir, sans me délier, après s'être bien amusées de ma figure, si demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries que je mériterois ? . . La jolie avanture ! quelle honte ! quel ridicule ! oh, je me suis livré comme un sot, comme un fat, comme un étourdi. . . Comment faire ? Je ne puis remuer. J'enrage.

SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE AGLAE, CYANE.

Elles s'asseyent toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.

AGLAE.

AH, vous voilà donc pris ?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris ? Est-ce que vous avez dessein de me faire du mal ?

AGLAE.

Non, en vérité ; nous venons vous chercher pour vous emmener avec nous, & nous aurons bien soin de vous. Mais, il me semble qu'une avanture avec trois jeunes filles, assez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire mystérieusement chez elles, devroit vous inspirer un cer-

tain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas ? La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous désirez, vous rendroit-elle déjà moins vif, moins empressé ?

L'AMOUR.

Oh, il ne dépend que de vous de me voir tout aussi vif, tout aussi empressé qu'on peut l'être. Mais voilà une plaisante façon de céder aux désirs des gens, que de les tenir liés !

AGLAE.

Qu'est-ce que cela fait ?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait ? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que si vous ne l'étiez pas, nous serions timides, contraintes, embarrassées avec vous ; au lieu que vous possédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés...

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés-là feroient en pure perte pour moi ; je ne veux point qu'on m'en faffe que je n'y puiffe répondre, & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le careffant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté !

CYANE, *le careffant auffi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté, il eft fi joli ?

AGLAE, *le regardant tendrement.*

Il eft vrai que fa figure eft charmente ! Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh, toujours ; mais auffi toujours careffé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaifir à me baifer la main ; tenez, baifez-la encore. . .

L' AMOUR, *en colere.*

Finissons, finissons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce petit garçon-là ? Voyez, je vous prie, comme il est mutin ! Allons, qu'on baise tout à l'heure ma main, puisque je l'ordonne. Aglaë, donne lui la tienne.

AGLAE.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(*Elles lui font baiser leurs mains.*)

L'AMOUR.

O Ciel !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur ! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui, & il se fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'auprès de vous je

n'aurai que les yeux de libre, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces caresses, ces agaceries-là... Pardi, si vous ne voulez pas me délier entierement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop, écoutez, si je me mets de moi-même en liberté, je vous attraperai à mon tour, & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai, vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable ?

L'AMOUR, *faisant des efforts pour rompre ses liens.*

Ah! pardi, nous allons voir.

(Cyane & Aglaë se levent & veulent s'enfuir.)

Euphrosine, il va rompre ses liens!

AGLAE.

Nous sommes perdues!

EUPHROSINE.

Ne craignez pas; j'ai bien pris mes précautions; il est trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphrosine.*

Scélérate!

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes sont bien capricieux, bien inconstans! Avec quelle ardeur ne souhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous; l'y voilà; il voudroit déja nous échapper; mais nous vous garderons bien... Levez donc la tête... Regardez-nous... Allons, faites-nous quelque petite histoire pour nous amuser.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois? Cela seroit joli!

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, si vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous delierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(*Elles se levent & veulent l'emmener.*)



SCENE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, EUPHROSINE, CYANE, AGLAE.

MERCURE.

COMMENT ? Qu'eſt-ce donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah ? . . Eh, c'eſt l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

MERCURE.

Oui, lui-même. Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas ? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mere ! Ah, mon cher Mercure, délivrez-moi. . .

VÉNUS.

Vous délivrer ? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens sont devenus indissolubles ; mais comme dans sa colere même il est bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet enclos, où vous resterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes...

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie...

VÉNUS.

De quoi vous plaignez-vous ? Ne vouliez vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois ?

MERCURE.

Écoute, il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que Mercure qui parle sans cesse de mariage ? Cela lui sied bien !

VÉNUS.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est-ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la *façon badine* dont elles ont parû le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu que ses liens ne pouroient être rompus que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soyent également contentes; il me paroît difficile d'accorder trois Rivales.

L'AMOUR.

Non, elles seront également satisfaites du sort que je leur destine; *je* vous le promets; déliez-moi vîte.

MERCURE.

Doucement. On sçait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stix.

MERCURE.

Oh, après ce serment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes. (*Il le délie.*)

L'AMOUR, *se voyant en liberté.*

Ah, je respire!.. Approchez, approchez, belles Nymphes, & ne paroissez point embarrassées du petit tour que vous m'avez joué; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour.

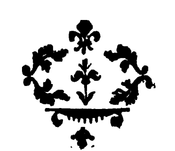
(*A Mercure.*)

Tu voulois que j'en épousasse une? Et à laquelle aurois-je donné la préférence? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans cesse j'aurois choisi, sans pouvoir faire un choix. Prêt d'offrir ma main à l'une, je me serois reproché de faire injustice aux deux autres.

(*Aux trois Nymphes.*)

Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, vous ferez l'appui de mon Empire. *Ve*nez embellir Paphos & Cythere ; venez y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que vos charmes vous assurent. Auprès de ma Mere vous serez les Graces : c'est l'Amour qui les donne à la beauté.

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce beau jour.



DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VÉNUS *aux Graces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris :
Soyez mes compagnes fidelles,
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, est un jour de victoire,
Il met le comble à ses desirs :
Vous lui devez une éternelle gloire ;
Il vous devra tous ses plaisirs.

On danse.

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASILE le plus sévere,
Des traits du Dieu de Cythere,
Ne peut jamais nous sauver ;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on pense
Nous élever :

Tout dans la nature
Parle à notre cœur ;
Tout dans la nature
Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur ;
Tout dans la nature
Parle à notre cœur.

On danse.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Vous qui suivez toujours mes traces,
Et qui me cherchez avec soin,
Par tout où vous verrez les Graces,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouse
Ne peut souffrir le moindre soin,
Si vous renfermez votre épouse,
Ce que vous craignez n'est pas loin.

EUPHROSINE.

D'un moineau près de sa fauvette,
Lise admire le tendre soin ;
Elle rêve, elle est inquiette,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

AGLAE.

Lorsqu'après des torrens de larmes,
Veuve commence à prendre soin
De sa parure & de ses charmes,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin,
Pour pouvoir y rêver seulette,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ses succès dont il fait gloire,
Un fat rend le Public témoin :
Mais croyez qu'il chante victoire,
Que souvent l'Amour est bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour ;
Les plaisirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amans, avec constance,
Et de vos peines quelque jour,
Vous recevrez la récompense,
Vous serez payés par l'Amour.

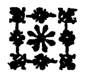
L'AMOUR, *Au Parterre.*

François, peuple brillant, aimable;
Et le plus chéri dans ma cour,
Aux Graces soyez favorable,
Et battez des mains à l'Amour.

FIN.

J'Avois d'abord dénoué cette petite Comédie de la façon suivante ; mais, aux répétitions, ce dénouement me parut traînant ; je le changeai donc, & au lieu de l'Hymen & de la Fidélité, qui sont toujours des personnages tristes, je fis venir Vénus.

Mercure, à la fin de la Scene V, au lieu de dire, *allons chercher Vénus ; c'est la seule qui puisse avoir encore quelque empire sur lui*, disoit, *allons chercher l'Hymen & la Fidélité ; je suis presque sûr que dès qu'il les verra, il abandonnera ces lieux.*



SCENE DERNIERE.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAE, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah... Eh, c'est l'Amour ?

EUPRHOSINE.

L'Amour ?

L'HYMEN.

Oui, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas ? (*Elles veulent s'enfuir.*) Où allez-vous donc ? Nous avons besoin de vous.

MERCURE, *à l'Amour.*

Comme te voilà emmailloté !

L'AMOUR.

Ah, mon cher frere l'Hymen ! Ah,

mon cher Mercure ! délivrez-moi...

MERCURE.

Te délivrer ? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient ensemble, qu'ils ne le pourroient pas ; tes liens, par un decret de Jupiter, sont devenus indissolubles ; mais comme dans sa colere même il est bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu seras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter ; dis-lui...

MERCURE.

Ecoute ; tout ce que je lui dirois, seroit inutile ; il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'est de choisir celle des trois qui te plait le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Quoi Jupiter s'obstine ....

MERCURE.

Jupiter veut absolument que tu sois marié.

L'AMOUR.

Mais Mercure...

MERCURE.

Mais, mais, telle est sa volonté, te dis-je. Decide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien, j'y consens; délie moi vîte.

MERCURE.

Oh, doucement; on sçait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses; il faut jurer par le Stix.

L'AMOUR.

Par le Stix?

MERCURE.

Oui.

L'AMOUR.

O Dieux!.. Eh bien, je jure par le Stix d'en épouser une, pourvû que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faisant tomber ses liens.*

Cela est juste, & tes liens vont tomber.

L'AMOUR, *à part, lorsqu'il se voit libre.*

Ah, je respire ! Ils croyent me tenir par le serment redoutable qu'ils m'ont arraché; mais, par la condition que j'y ai mise, j'en suis dégagé, si je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen est brusque, impoli ; la Fidélité, chagrine, impérieuse, pie-grièche ; il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces deux especes-là. Voyons.

(*Haut.*)

Approchez, belles Nymphes, approchez ; ce ne sont point les ordres de Jupiter, ni le serment terrible que j'ai fait, c'est le destin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous ; mais à laquelle donner la préférence ? Mercure, plus je les re-

garde, plus je suis embarrassé....
Avoue qu'à ma place tu ne le serois pas moins que moi ?

MERCURE.

Il est vrai qu'elles sont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir encore considerées quelque tems tour à tour.*

Toujours prêt à choisir, je ne fais point de choix ; quand je veux offrir ma main à l'une, mon cœur me dit que je fais injustice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah ! je sens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maitresses... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

LA FIDÉLITÉ.

Eh bien, veux-tu t'en rapporter à moi ?

L'AMOUR.

Volontiers... Mais, non ; il s'agit de choisir une épouse à l'Amour, & de donner une nouvelle Déesse à l'Olympe, il est juste que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait aussi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embrassant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement !

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur.*

Mais, si l'Hymen fait ton bonheur, c'est la Fidélité qui l'assure, & je ne vois pas pourquoi...

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence ?

LA FIDÉLITÉ, *du même ton.*

Est-ce que vous croyez qu'elle vous est dûe ?

L'HYMEN, *d'un ton brusque.*

Eh, songez donc que vous n'êtes qu'à ma suite.

LA FIDÉLITÉ, *vivement.*

A ta ſuite ? A ta ſuite ? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'eſt-ce que ce ſeroit que l'Hymen ſans moi ! Je ſuis à ta ſuite ?

L'AMOUR, *à part.*

Bon. Cela s'échauffe.

MERCURE.

De grace, Déeſſe...

LA FIDÉLITÉ.

Mercure, vous le voyez, voilà les tons, les airs, les bruſqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'eſſuye tous les jours.

L'HYMEN

Eh, c'eſt moi qui ſuis ſans ceſſe expoſé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos ſoupçons, vos criailleries, vos éclats ; j'ai ſouvent cédé, pour avoir la paix ; mais dans cette occaſion-ci, votre petite vanité eſt ſi déplacée...

LA FIDÉLITÉ.

Ma petite vanité est si peu déplacée, que puisque tu le prends sur ce ton-là, je lui déclare que s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien, je me retire à l'instant.

L'AMOUR, *à part*

A merveille! (*Haut.*) Ma foi, Déesse, je ne veux point donner de dégout à l'Hymen.

LA FIDÉLITÉ.

Et tu ne t'embarasses pas de m'en donner, à moi?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela; mais il me semble que chacun devroit se rendre justice & sentir...

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois sentir que je ne suis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on se soucie de se marier sous ses auspices? Ah, c'en est trop, & nous verrons.

Adieu, adieu ; faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Ecoutez donc, Déesse. ...

LA FIDÉLITÉ.

Que veux-tu que j'écoute ? Quelque nouvelle impertinence, quelque nouvelle injure ?

(*A l'Amour.*)

Vas, tu me désireras que tu ne me trouveras pas.

(*A l'Hymen.*)

Et toi, de qui il est rare que dès le second jour on ne reconnoisse l'ennui, la gêne, la fadeur & l'insipidité, sois sûr que désormais nous n'habiterons pas souvent ensemble. (*Elle sort.*)

MERCURE.

La belle avanture ! Voilà l'Hymen & la Fidélité brouillez !

L'AMOUR, *avec un transport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon serment.

L'HYMEN.

Comment ?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'unîroit à toi pour faire mon bonheur ; il est plaisant que ce soit là Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'HYMEN.

Quoi, tu ne veux plus...

L'AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle est pour les maris un horoscope auquel tu trouveras bon que je ne m'expose pas.

L'HYMEN, *en s'en allant.*

Eh bien, sois toujours un libertin ; que m'importe.

MERCURE, *à l'Amour.*

Petit fourbe, tu te ris de Jupiter & de tous les Dieux ; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces

trois jeunes Perſonnes, à qui tu n'as peut-être inſpiré que des ſentimens trop tendres, il faut que tu ſois bien barbare, bien perfide !

L'AMOUR.

Eh, c'eſt vous autres qui vouliez m'en donner une pour m'en ôter deux? Moi les tromper, moi les abandonner ! Il faudroit que je ceſſaſſe d'être l'Amour ! Dans leurs charmes ne devois-tu pas lire leurs belles deſtinées?

(*Aux Nymphes.*)

Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythere ; venez y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que votre beauté vous aſſure. Je vais vous préſenter à ma Mere ; auprès d'elle vous ſerez les Graces.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

Fin du premier Volume.





